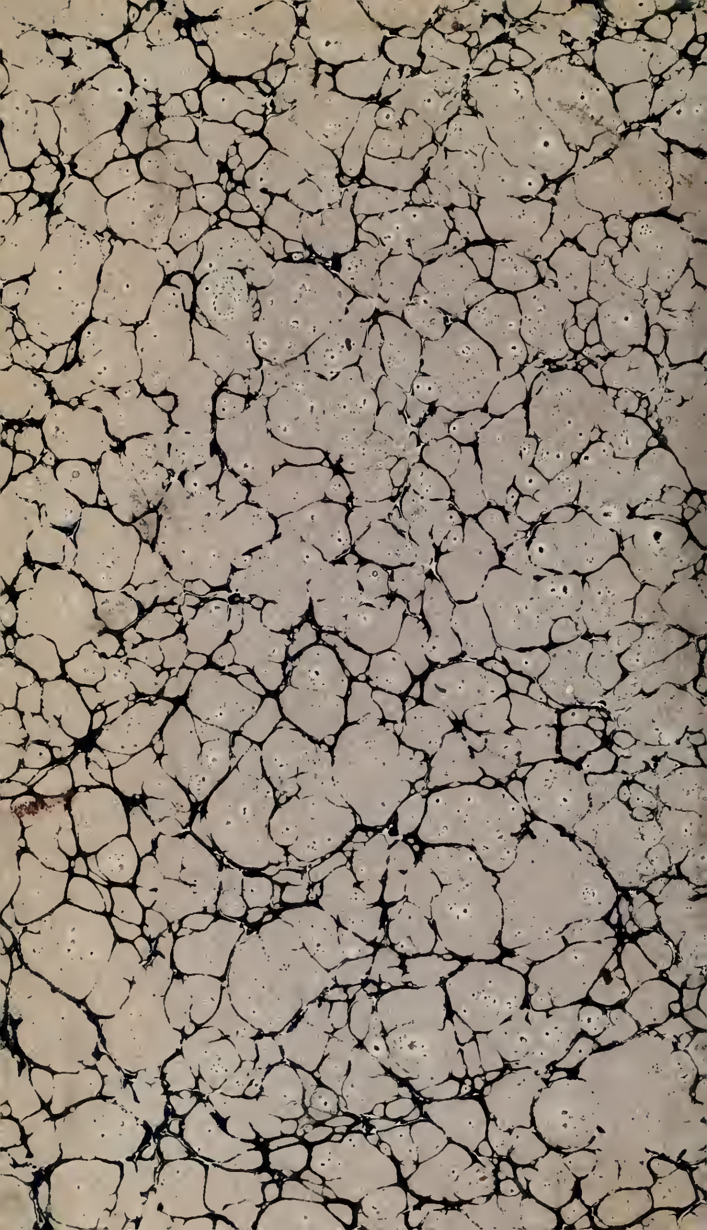
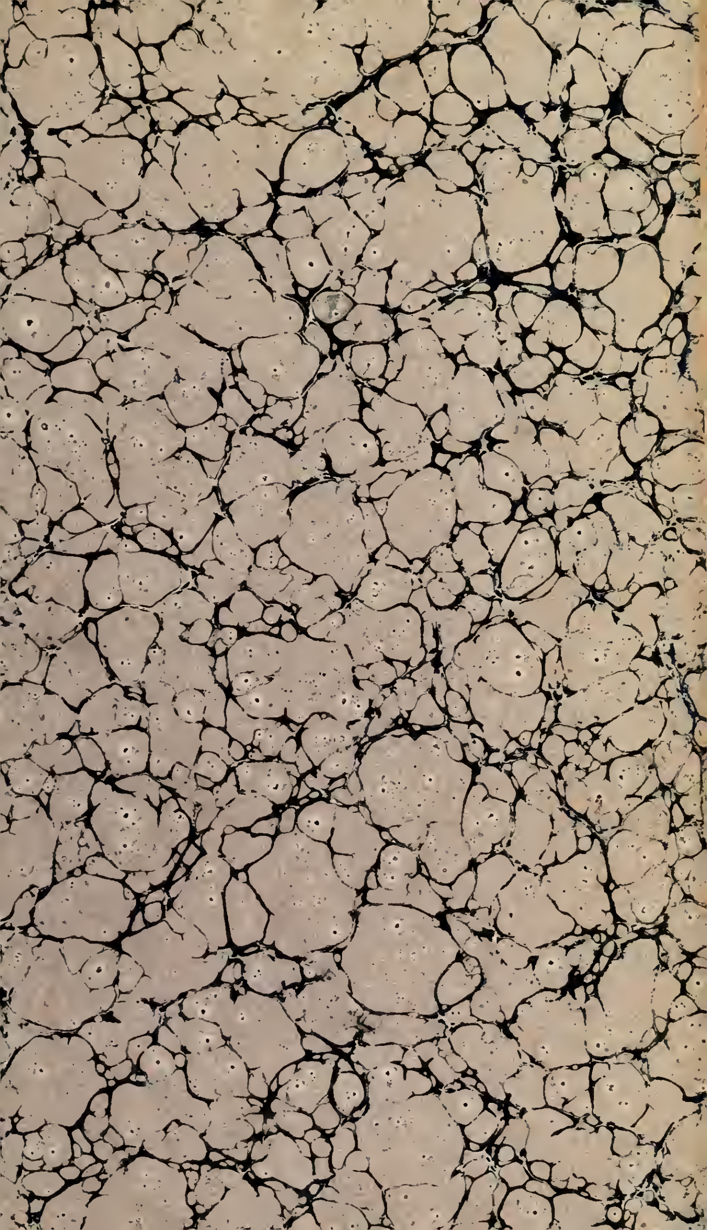






ŒUVRES COMPLÈTES

DE

E.-T.-A. HOFFMANN.

Deuxième Livraison.

La première livraison des Contes Fantastiques, de E.-T. A Hoffmann, a paru il y a deux mois; elle contient : — le Majorat, — le Sanctus, — Salvator-Rosa, — le Violon de Crémone, — Marino Falièri, — la Vie d'Artiste, — le Bonheur au Jeu, — le Choix d'une Fiancée, — et le Spectre Fiancé. 4 vol. in-12, papier satiné, vignettes, prix : . . . . . . 12 fr.

La troisième livraison, *sous presse*, 4 vol. in-12, papier satiné vignettes, prix : . . . . 12 fr.

IMPRIMERIE DE A. BARBIER
RUE DES MARAIS S.-G., N. 17.

CONTES
FANTASTIQUES
DE
E.-T.-A. HOFFMANN.

VII.



PARIS.
Eugène Renduel.
1830.

CONTES FANTASTIQUES

DE E. T. A. HOFFMANN,

TRADUITS DE L'ALLEMAND

PAR M. LOÈVE-VEIMARS,

ET PRÉCÉDÉS

D'UNE NOTICE HISTORIQUE SUR HOFFMANN,

Par Walter Scott.

TOME VII.

PARIS.

EUGENE RENDUEL,

ÉDITEUR-LIBRAIRE,

RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, N° 22.

1830.

MAITRE FLOH.

SEPT AVENTURES.

CONTES FANTASTIQUES.

MAITRE FLOH.

PREMIÈRE AVENTURE.

Le lecteur apprend de la vie de Pérégrinus Tyss, autant qu'il lui importe de savoir. — Les présens de Noël chez le relieur de la rue Kalbach. — Les deux Alines.

INTRODUCTION.

Il était une fois. — Quel auteur oserait aujourd'hui commencer de la sorte une histoire? — Usé! ennuyeux! Ainsi s'écrierait le bénévole ou plutôt le ma-

lévole lecteur qui veut être transporté tout d'abord, *medias in res*, ainsi que le recommande sagement le vieux poète romain. Ce serait le jeter dans la disposition où l'on se trouve, lorsqu'un visiteur bavard vient s'asseoir carrément près de vous, et étend ses bras pour commencer un sermon sans fin; et il refermerait avec humeur le livre à peine ouvert. Le conteur de la présente histoire merveilleuse pense, il est vrai, que ce début lui conviendrait parfaitement, attendu qu'il a toujours été préféré par les vieilles femmes et par les nourrices, personnages fort experts dans le genre merveilleux; mais comme il tient, par-dessus tout à plaire à son lecteur, il dira simplement et sans autre préambule, que jamais le cœur n'avait plus fortement battu à Pérégrinus Tyss, héros de ce livre, que dans la soirée de Noël à laquelle commence le récit de ses aventures.

Pérégrinus se trouvait dans un cabinet obscur, près de la chambre d'apparat où l'on avait coutume de placer, pour lui, ce jour là, selon le vieil usage allemand, la crèche du Christ et des présens. * Il allait et venait avec impatience, écoutait quelques momens à la porte, s'arrêtait dans un coin, les yeux fermés, et tressaillait de joie, lorsqu'en rouvrant les paupières, il apercevait les brillantes clartés des bougies qui pénétraient à travers les fentes de la porte et tremblotaient ça et la, sur la muraille.

Enfin, le bruit d'une clochette se fit entendre, la porte s'ouvrit, et Pérégrinus se précipita dans les flots lumineux, que formaient les mille bougies de l'arbre de Noël. Il s'arrêta tout ébloui devant la table, sur laquelle

* Ces présens, destinés aux enfans, sont suspendus à un arbre chargé de bougies allumées.

étaient rangés, en bel ordre, les jolis présens, et un soupir distinct s'échappa de sa poitrine. Jamais arbre de Noël n'avait porté de si beaux fruits; car des sucreries de toute espèce, sous toutes les formes, des noix dorées, des pommes d'or, pendaient à ses branches courbées sous ce doux fardeau. Il serait impossible de décrire la multitude des armées de plomb, des meutes de bois et des livres d'images, répandus sur la table.

— Oh mes chers parens! — Oh ma bonne Aline! s'écria Pérégrinus, dans l'excès de son ravissement.

— Eh! bien, mon cher Pérégrinus, répondit Aline. Tout cela est-il bien arrangé? Réjouis-toi de tout ton cœur, mon enfant. Viens voir tout cela de plus près; viens essayer ce beau cheval.

— Un magnifique animal, dit Pérégrinus, les yeux baignés de larmes de

joie en contemplant le cheval de bois, un magnifique animal, veritable race arabe!

Il monta aussitôt le noble et fier coursier; mais bien que Pérégrinus fût bon cavalier, il gouverna sans doute inhabilement sa monture, car il ne tarda pas à tomber à la renverse sur le parquet; avant qu'Aline, mortellement effrayée, fût accourue à son secours, il se remit en selle, et réduisit sa monture à l'obéissance. Pérégrinus quitta enfin l'étrier, et Aline ramena à l'écurie le cheval bien dompté.

Après cette fougueuse cavalcade qui avait occasioné un grand bruit dans la maison, Pérégrinus prit place près de la table, et se mit à contempler plus tranquillement tous les présens. Il consomma avec satisfaction quelques pains d'épices, feuilleta tous les livres d'images, fit manœuvrer tous les sol-

dats, et se livra sans réserve à tous les plaisirs que lui faisait éprouver la possession de jouets si brillans. Il remarqua seulement, avec chagrin, qu'au milieu de la meute et des renards d'une belle chasse de Nuremberg, il manquait le cerf et le sanglier; et personne ne savait mieux que Pérégrinus qu'ils devaient s'y trouver, puisqu'il avait acheté lui-mème tous ses jouets.

Mais il devient urgent de préserver le lecteur, d'un fâcheux mal-entendu dans lequel il pourrait facilement tomber, si l'auteur continuait son récit sans l'instruire de ce qu'il ignore encore.

Ceux-là se tromperaient fort, qui penseraient que Pérégrinus Tyss est un enfant à qui sa mère ou l'être féminin qui veille sur lui, sous le nom romantique d'Aline, a réservé une

joyeuse soirée de Noël. Rien moins que cela!

M. Pérégrinus Tyss avait atteint à sa trente-sixième année; il avait dépassé les plus belles années de la vie. Six ans auparavant, on disait de lui qu'il était un fort joli homme; depuis, on le nommait, avec raison, un homme de bonne mine; mais, autrefois comme à cette époque, tout le monde s'accordait pour le blâmer de vivre dans la retraite, de ne pas connaître la vie, et l'on disait qu'il souffrait d'une maladie mentale. Les parens dont les filles étaient à marier, disaient que l'honnête Tyss n'avait rien de mieux à faire pour se guérir, que de prendre femme; qu'il pouvait choisir et qu'il n'avait pas de refus à craindre.

L'opinion des parens n'était pas sans justesse, du moins relativement au dernier point, car outre sa bonne

mine, M. Pérégrinus Tyss possédait une belle fortune que lui avait laissée son père, M. Balthasar Tyss, riche négociant. Mais M. Pérégrinus Tyss ne semblait nullement disposé à se marier; car, il était en général fort timide et misanthrope, et il témoignait particulièrement une idiosyncrasie singulière contre le sexe féminin. Le voisinage d'une femme faisait découler des gouttes de sueur de son front, et lorsqu'une jeune et jolie fille lui adressait directement la parole, il tombait dans un état d'anxiété qui lui liait la langue, et qui faisait subir à tous ses membres un tremblement nerveux. C'est sans doute par ce motif qu'il avait choisi une gouvernante d'une laideur si parfaite, qu'elle passait dans le quartier pour une curiosité d'histoire naturelle. Ses cheveux noirs et gris se mariaient fort bien avec ses

yeux rouges et éraillés, ses lèvres pâles et violettes, rehaussaient agréablement son nez épais et cuivré, et la réunion de ces attraits lui donnait si bien l'apparence d'une sorcière du Blocksberg, que deux siècles plutôt elle eût difficilement échappé au bûcher, tandis qu'en celui-ci, elle passait aux yeux de M. Tyss et de beaucoup d'autres gens, pour une fort bonne personne. Elle l'était en effet; et, en cette qualité, on lui pardonnait d'avoir trop souvent recours à une bouteille d'eau spiritueuse et à sa grande boîte noire, remplie de tabac d'Offenbach. Le lecteur a déjà remarqué que cette aimable personne, était la même Aline qui avait préparé les présens de Noël. Le ciel sait comment on en vint à lui donner le nom de la reine de Golconde.

Beaucoup de gens aussi tenaient M. Pérégrinus Tyss pour fou; mais ces

gens-là appartenaient surtout à cette classe d'hommes qui sont fermement convaincus que sur la grande route de la vie, il faut uniquement se laisser guider par la prudence et la raison; et ils aimeraient mieux se faire mettre devant les yeux des visières comme aux chevaux ombrageux, que de se laisser attirer par les buissons fleuris, par les sites rians qui s'offrent de chaque côté de la route. Au reste, il est vrai que M. Pérégrinus était sujet à de certaines bizarreries que les gens ne comprenaient guère.

Il a déjà été dit que le père de M. Pérégrinus Tyss, était un très-riche marchand; si l'on ajoute qu'il possédait une belle maison sur le Rosmarkt, * et que ce fut dans une chambre de cette maison que Pérégrinus reçut ses présens de Noël, on ne saurait douter que le

* Le marché aux chevaux.

lieu, où se passèrent les aventures que je vais raconter, n'est autre que la célèbre et belle ville de Francfort-sur-le-Mein.

Des parens de M. Pérégrinus, il n'est rien de remarquable à dire, sinon qu'ils étaient gens paisibles et droits, dont tout le monde louait le caractère. L'union de M. Tyss avait été long-temps sans fruit, lorsqu'enfin, près de ving-cinq ans après son mariage, sa femme mit au monde un beau garçon qui était notre sire Pérégrinus Tyss, en personne.

On se figure la joie de ses parens. Les habitans de Francfort parlent encore des belles fêtes que le vieux Tyss donna pour le baptême, et du noble et séculaire vin du Rhin qui y fut sablé, comme s'il eût été question du couronnement d'un empereur. Mais ce qui fit surtout honneur à M. Tyss, ce fut d'avoir invité deux personnes qui lui avaient causé

du tort, et deux autres auxquelles il en avait causé, vrai festin de paix et de réconciliation.

Hélas! le bon M. Tyss ne savait pas, ne soupçonnait pas, que l'enfant dont la naissance lui avait valu tant de joie, devait un jour lui causer des ennuis et des chagrins.

Dès ses premiers jours, le petit Pérégrinus montra un singulier caractère; car, après avoir crié sans relâche durant quelques semaines sans qu'on pût découvrir en lui aucune infirmité, il devint subitement silencieux, immobile et impassible. Il semblait incapable de ressentir aucune impression, et ses traits enfantins, semblables à ceux d'une poupée de cire, ne se contractaient ni par la joie ni par la douleur. La mère prétendait qu'elle avait eu, dans sa grossesse, un regard du vieux teneur de livres qui, depuis vingt ans, était assis

en silence et sans changer de visage, devant son grand registre; et elle se tordait les bras de désespoir.

Enfin, une commère eut l'heureuse idée d'apporter au petit Pérégrinus un arlequin fort laid et fort bariolé. A cette vue, les yeux de l'enfant s'animèrent, il se mit à sourire, saisit la poupée et la serra tendrement dans ses bras. — Ce fut une grande satisfaction pour le vieux Tyss; mais bientôt il lui vint d'autres soucis.

Depuis long-temps, l'époque où les enfans ont coutume de parler était passée, et Pérégrinus n'avait pas encore fait entendre un son. On l'eût tenu pour sourd-muet, s'il n'eût écouté d'un air attentif, tantôt si gai et tantôt si chagrin, qu'on ne pouvait douter qu'il n'entendît et qu'il ne comprît parfaitement les paroles qu'on lui adressait. Mais sa mère ne fut pas peu sur-

prise en entendant durant la nuit l'enfant tenir seul dans son lit de longs discours qui annonçaient une grande habitude du langage. Enfin il en vint à ne plus cacher le talent de la parole qu'il possédait si bien ; mais il montra toujours un certain éloignement pour les communications verbales, et il aimait par-dessus tout à rester seul et silencieux.

Délivré de ce souci, M. Tyss en éprouva bientôt d'autres. Lorsque l'enfant eut grandi, il devint singulièrement difficile de lui enseigner quelque chose. D'abord, il se refusait absolument à comprendre ; puis, tout-à-coup, il réussissait au-delà de toutes les espérances. Ses précepteurs quittaient cependant tour à tour la maison, non pas que l'enfant leur déplût, mais parce qu'ils ne pouvaient deviner sa nature. Pérégrinus était doux, calme, laborieux,

mais il était impossible de pratiquer avec lui une méthode systématique, telle que les précepteurs le voulaient; car il n'avait de pensée que pour ce qui touchait son âme, et tout le reste passait devant lui sans laisser de traces; et ce n'était jamais que les choses merveilleuses et bizarres qui frappaient son imagination et qui absorbaient son esprit. — Ainsi, on lui avait fait présent d'une vue de la ville de Pékin, avec toutes ses rues, toutes ses maisons, etc. Ce tableau couvrait toute une muraille de sa chambre. A la vue de cette ville miraculeuse, de ce peuple merveilleux, qui semblait se fouler dans les rues, Pérégrinus se sentit transporté dans un autre monde où il se trouvait à l'aise comme dans sa patrie. Une curiosité brûlante le porta à rechercher tout ce qu'il put trouver sur la Chine, sur Pékin et sur

les Chinois; à l'aide de ciseaux, il donna une coupe chinoise à sa jolie robe de calmande, afin de pouvoir se promener convenablement dans les rues de la capitale du céleste empire; et rien au monde ne put le distraire de son attention, au grand déplaisir de son précepteur, qui voulait lui apprendre l'histoire de la ligue anséatique, à laquelle tenait beaucoup le vieux Tyss, dont l'affliction fut grande, en apprenant que son fils refusait absolument de sortir du milieu de ses Chinois. Pour porter remède au mal, il fit enlever la Chine tout entière de la chambre de l'enfant.

Le vieux M. Tyss regardait comme de fâcheux présages, l'aversion décidée de son fils pour les sacs d'argent et les registres; mais ce qui lui semblait encore plus singulier, c'est que l'enfant ne pouvait prononcer le nom de *lettre de*

change, sans éprouver des crispations de nerfs; le jeune Pérégrinus disait que ce mot lui causait un malaise semblable à celui qu'il ressentait en grattant une vitre avec la pointe de son canif. — Pérégrinus ne voulait rien savoir du monde réel, dans lequel vivait uniquement son père; il en résulta qu'un germe de discorde se forma entre le vieux négociant et son fils, à la douleur extrême de la pauvre mère, à qui les rêves du bon et doux Pérégrinus plaisaient beaucoup, et qui ne pouvait concevoir pourquoi son mari tenait autant à lui donner une occupation positive.

D'après le conseil de quelques amis, M. Tyss envoya son fils à l'université d'Iéna; mais lorsqu'il reparut après trois ans d'absence, le vieux banquier s'écria plein de colère : — Ne l'avais-je pas prédit! Jean le rêveur revient comme

il était parti ! — M. Tyss avait raison en cela, car Pérégrinus revenait absolument tel qu'il s'était éloigné. Cependant son père ne renonça pas à l'espoir de le ramener à la raison, et il pensa qu'en le jetant de force au milieu des affaires, il finirait par y trouver quelque plaisir et s'en occuper avec intérêt. Il l'envoya à Hambourg, chargé de commissions qui n'exigeaient pas l'expérience du négoce, et le recommanda à un de ses correspondans.

Arrivé à Hambourg, Pérégrinus ne remit pas seulement sa lettre de recommandation au correspondant de son père, il lui laissa encore tous ses papiers, et disparut sans qu'on pût savoir où il s'était retiré.

Le correspondant écrivit à M. Tyss :

« J'ai reçu, par M. votre fils, votre
» honorée du...... Mais il ne s'est pas
» remontré chez moi, et il a quitté

» Hambourg sans remplir ses commis-
» sions. — Les poivres sont peu de-
» mandés, les cotons sont flasques,
» les cafés faciles dans les qualités
» moyennes; mais, en revanche, les
» mélasses sont agréables, et les indi-
» gos se soutiennent fort bien. J'ai
» l'honneur, etc. »

Cette lettre eût jeté M. Tyss et sa femme dans une inquiétude extrême, si le même courrier n'eût apporté une missive du fils perdu, par laquelle il s'excusait en termes plaintifs et respectueux de n'avoir pas répondu aux désirs de son père; mais il se sentait irrésistiblement entraîné vers les contrées lointaines, d'où il reviendrait après un an d'absence, pour embrasser ses parens et vivre dorénavant avec eux.

— Il est bon que ce garçon voie un peu le monde, dit le père; cela le

tirera de ses rêveries. La mère exprimait la crainte de voir son fils manquer de l'argent nécessaire pour un si grand voyage, et le blâmait grandement de n'avoir pas fait connaître le lieu où il voulait se rendre. Mais le vieux Tyss répondit en riant : — S'il manque d'argent, il sera forcé de recourir à ses talens, et de se frotter au monde; et s'il ne nous a pas dit où il veut aller, il sait du moins où nous adresser ses lettres.

On ignore dans quelles contrées Pérégrinus dirigea ses voyages ; quelques-uns prétendent qu'il parcourut les Indes, mais d'autres assurent qu'il se figura seulement qu'il les avait parcourues. Toujours est-il certain qu'il s'éloigna beaucoup, car ce ne fut pas après un an d'absence, comme il l'avait promis à ses parens, mais après un espace de trois années, qu'il revint

à Francfort, à pied et dans une apparence assez misérable.

Il trouva la maison paternelle soigneusement fermée, et personne ne bougea dans l'intérieur tandis qu'il sonnait et qu'il cognait bien fort.

Enfin, un voisin revint de la bourse, et Pérégrinus lui demanda si M. Tyss était en voyage.

Mais le voisin recula tout effrayé et s'écria : — M. Pérégrinus Tyss! Est-ce vous? venez-vous enfin? ne savez-vous donc rien?

Bref, Pérégrinus apprit que son père et sa mère étaient morts pendant son absence, et que l'autorité avait recueilli la succession, après l'avoir sommé juridiquement de revenir la réclamer.

Pérégrinus resta immobile devant le voisin; la douleur déchira pour la première fois son âme, et il vit tom-

ber en ruines la vie heureuse et brillante qu'il s'était rêvée pour son retour au logis.

Le voisin vit bien que Pérégrinus était hors d'état de rassembler ses pensées, il l'emmena chez lui, et mit tant d'activité dans ses démarches, que le soir même Pérégrinus se trouva installé dans la maison paternelle.

Épuisé, abattu par un désespoir qu'il n'avait pas encore connu, il se laissa tomber dans le grand fauteuil de son père, qui se trouvait encore à la même place qu'autrefois. Une voix se fit tout-à-coup entendre : — Quel bonheur de vous voir de retour, cher Pérégrinus ! Ah ! que n'êtes-vous revenu plus tôt.

Pérégrinus leva les yeux et aperçut tout devant lui la vieille femme que son père avait recueillie dès sa jeunesse, et

qu'il avait toujours gardée, parce que sa laideur l'avait empêchée de trouver une autre place.

Pérégrinus regarda long-temps cette femme; enfin, il lui dit en souriant d'un air singulier: — Est-ce toi, Aline? N'est-ce pas, mes parens vivent encore? — A ces mots, il se leva, parcourut toutes les chambres, examina chaque tableau, chaque chaise, chaque meuble; puis, il dit tranquillement: — Oui, tout est encore comme je l'ai laissé, et tout restera ainsi.

Dès ce moment, commença pour Pérégrinus la vie la plus singulière. Entièrement retiré du monde, il vécut avec sa vieille gouvernante, dans cette grande et spacieuse maison, au milieu de la solitude la plus profonde, seul d'abord, puis auprès d'un vieil homme, ancien ami de son père, auquel il loua quelques chambres. Cet

homme semblait aussi misanthrope que Péregrinus; et ils s'entendirent fort bien ensemble, car ils ne se voyaient jamais.

Il n'y avait que quatre jours de fête que Péregrinus célébrait fort solennellement; c'étaient les deux anniversaires de la naissance de son père et de sa mère, le premier dimanche de Pâques, et le jour de son patron. Ces jours-là, Aline recevait l'ordre de dresser une table pour un nombre de convives égal à celui qu'on avait coutume d'inviter jadis, de préparer les mets qu'on servait jadis, et de placer sur la table le vin qu'affectionnait son père. L'argenterie, la porcelaine, les verres, tout le service étaient absolument les mêmes qu'au temps de ses parens; et Péregrinus tenait singulièrement à cet arrangement. Lorsque le repas était servi, Péregrinus se mettait seul à table, mangeant

et buvant peu, écoutant la conversation de ses parens et des convives imaginaires, et répondant avec soin aux questions que lui faisait telle ou telle personne de la société. Dès qu'il entendait sa mère reculer son siège, il se levait avec tout le monde, et s'éloignait en saluant avec politesse. — Alors il se retirait dans une chambre éloignée et laissait à Aline le soin de distribuer tous les mets intacts et le vin aux pauvres habitués de la maison, office que la bonne femme remplissait bien consciencieusement. Pour les jours de naissance de son père et de sa mère, Pérégrinus commençait à les célébrer dès le matin; comme au temps de son enfance, il portait une belle couronne de fleurs dans la chambre où ses parens avaient coutume de déjeuner, et il leur récitait des vers qu'il avait appris de mémoire. — Quant au jour de son

baptême, il ne pouvait naturellement pas se mettre à table puisqu'il n'était pas né alors; c'était Aline qui faisait les honneurs de la table, et tout se passait comme aux autres jours de fête. — Outre ces jours-là, il y avait encore un jour ou plutôt une nuit de jubilation pour Pérégrinus; c'était la soirée de Noël qui avait toujours excité en lui une grande joie pendant son enfance.

Il achetait lui-même des bougies de Noël, des jouets, des sucreries, à peu près semblables à ceux que ses parens lui donnaient jadis, et alors la fête avait lieu telle que le lecteur l'a déjà vue.

— Je suis très-fâché, dit Pérégrinus après avoir joué encore quelque temps, je suis très-fâché que le cerf et le sanglier se soient perdus. Où pourraient-ils être restés? — Ah! les voilà!

Il apercevait en cet instant une boîte

qu'il n'avait pas encore ouverte, il la saisit vivement, croyant y trouver ce qu'il cherchait; mais en l'ouvrant, il s'aperçut qu'elle était vide, et recula comme agité par un effroi involontaire.

— Cela est singulier! se dit-il à voix basse. Que se passe-t-il dans cette boîte? Il m'a semblé qu'il en sortait quelque chose de menaçant, que mon œil était trop grossier pour apercevoir!

Aline lui assura qu'elle avait trouvé cette boîte parmi les jouets, et qu'elle avait en vain essayé de l'ouvrir; elle avait alors pensé qu'elle renfermait quelque chose de particulier, et que le couvercle, retenu par un ressort, ne céderait qu'à la main de son maître.

—Cela est singulier, très-singulier! répéta Pérégrinus. Je me réjouissais tant de cette chasse, et je ne pensais pas

qu'elle m'annoncerait quelque chose de fâcheux. Mais pourquoi s'abandonner à ses idées sombres, un soir de Noël? Aline, apporte-moi la corbeille.

Aline apporte une grande corbeille blanche, et Pérégrinus y plaça avec beaucoup de soin, les jouets, les sucreries et les bougies; puis, il prit la corbeille à son bras, chargea l'arbre de Noël sur ses épaules, et se mit en route.

M. Pérégrinus Tyss avait la louable et douce coutume de porter tous les présens qu'il rassemblait pour se transporter quelques heures en rêve au joyeux temps de son enfance, dans une famille pauvre et chargée d'enfans. Et quand tout ce petit peuple bondissait dans l'excès de la joie, il s'échappait furtivement, et parcourait souvent les rues pendant une partie de la nuit, ne pouvant, ému et agité comme il l'était,

rentrer dans sa maison, qui lui semblait un sépulcre sombre. Cette fois, les présens étaient destinés aux enfans d'un pauvre relieur de livres, nommé Laemmerhirt. C'était un homme habile et assidu qui travaillait depuis quelque temps pour Pérégrinus, et qui avait trois jolis enfans de cinq à neuf ans.

Le relieur demeurait à l'étage le plus élevé d'une étroite maison de la rue de Kalbach; et comme une bise violente sifflait et mugissait, que la pluie tombait à torrens, mêlée de neige; on imagine que Pérégrinus n'arriva pas sans peine au terme de sa course. Deux misérables lumignons brillaient faiblement aux fenêtres du relieur; Pérégrinus gravit péniblement le raide escalier.

— Ouvrez, s'écria-t-il en frappant à la porte de la chambre, ouvrez, ou-

vrez ! L'enfant Jésus envoie des présens aux enfans qui sont sages !

Le relieur tout effrayé, vint ouvrir, et ne reconnut Pérégrinus qu'après l'avoir long-temps regardé.

—Honorable M. Tyss, s'écria Laemmerhirt rempli d'étonnement. Au nom du ciel, comment se fait-il que nous soyons favorisés de votre visite, dans la nuit de Noël ?

Pérégrinus ne lui répondit pas, et s'emparant de la grande table, placée au milieu de la chambre, il se mit à tirer ses présens de la corbeille en s'écriant : —Attention, enfans ! le petit Jésus vous envoie ses cadeaux !

Le relieur ne pouvait encore pénétrer le dessein de Pérégrinus, mais sa femme l'avait déjà deviné, et souriait les larmes aux yeux : pour les enfans, ils se tenaient à distance, dévorant des regards chaque objet à mesure qu'il

sortait de la corbeille, et ne pouvant se défendre de temps en temps d'un cri de joie et d'admiration. Lorsque Pérégrinus eut enfin destiné avec discernement ses dons à chacun, selon son âge, et allumé toutes les bougies, il leur criait :

— Approchez, approchez ! voilà ce que le petit Jésus vous envoie !

Les enfans qui n'avaient pas encore pu s'habituer à l'idée que tout cela leur appartenait, se mirent à bondir et à danser, tandis que leurs parens exprimaient à Pérégrinus leur reconnaissance.

Les remercîmens des enfans et des parens, c'est ce que Pérégrinus redoutait le plus; il chercha à s'échapper furtivement comme de coutume. Déjà il se trouvait près de la porte, lorsqu'elle s'ouvrit tout à coup, et à la

clarté des bougies de Noël, une jeune femme, parée avec éclat, apparut devant lui.

Elle était petite, trop petite peut-être, mais d'une taille gracieuse et fine, son visage arrondi et plein d'expression, offrait quelque chose de singulier et d'étrange, car les pupilles de ses yeux étaient plus marquées et ses sourcils noirs plus élevés, qu'on ne le voit d'ordinaire. La petite dame était vêtue ou pour mieux dire parée, comme si elle fût venue du bal. Un magnifique diadême brillait dans ses cheveux noirs, de riches dentelles couvraient à demi son sein; sa robe de lourd satin jaune et lilas, serrait sa taille étroite, et se répandait en longs plis sur ses petits souliers blancs, et ses gants blancs glacés ne montaient pas assez haut pour cacher un bras éblouissant. Un riche collier, des boucles d'oreilles

de diamans, complétaient son ajustement.

Le relieur ne fut pas moins étonné que M. Tyss, et les enfans abandonnèrent leurs jouets pour contempler, la bouche béante, la dame étrangère; mais comme les femmes sont toujours les moins surprises des choses extraordinaires, et comme elles reprennent facilement contenance, il arriva que la femme du relieur demanda la première à la dame le motif de sa visite.

La dame pénétra alors dans la chambre, et Péréginus voulut profiter de cet instant pour s'échapper; mais elle le retint de ses deux mains, et murmura d'une voix douce: Le bonheur me sourit donc enfin! je suis parvenue à vous atteindre. — Oh Pérégrin! mon cher Pérégrin, quelle joie, quelle douceur de vous revoir!

A ces mots, elle éleva sa main droite

vers les lèvres de Pérégrinus qui fut forcé de la baiser, bien que des gouttes de sueur froide tombassent de son front. — La dame retira alors ses mains, et il resta libre de s'enfuir; mais il se sentait enchaîné à sa place, et fasciné par les regards de l'étrangère.

— Mon cher Pérégrin, dit la dame, laissez-moi prendre part à la fête que votre bonté délicate a préparée à ces enfans. Je veux aussi y contribuer.

Elle tira alors mille jolis jouets d'une petite corbeille qu'elle portait au bras, les arrangea avec soin sur la table, fit approcher les enfans, distribua à chacun ce qui lui convenait, et les caressa si affectueusement, qu'on ne pouvait rien voir de plus aimable. Le relieur croyait rêver et sa femme souriait malicieusement, car elle était persuadée qu'il existait des rapports tout

particuliers, entre M. Pérégrin et la dame étrangère.

Tandis que les parens s'émerveillaient et que les enfans se réjouissaient, la dame avait pris place sur un vieux canapé vermoulu, et avait attiré Pérégrinus auprès d'elle.

— Mon cher et digne ami, lui murmura-t-elle doucement à l'oreille, que je suis satisfaite et heureuse à tes côtés !

— Mais, balbutia Pérégrinus, mais, ma très-honorable demoiselle.....

Mais tout à coup, le ciel sait comment, les lèvres de la dame s'approchèrent des siennes, si bien qu'avant d'avoir songé à l'embrasser, il l'avait embrassée déjà; et la parole lui manqua de nouveau.

—Mon doux ami, reprit la dame en s'approchant si fort de Pérégrinus, qu'un peu plus, elle se fût trouvée sur

ses genoux, mon doux ami! Je sais ce qui t'attriste. Mais sois consolé! Je te rapporte ce que tu avais perdu.

Elle chercha dans la corbeille où elle avait pris les jouets, en tira une boîte en bois et la présenta à Pérégrin. Elle renfermait le cerf et le sanglier qu'il avait cherchés. Il serait difficile de décrire ce que Pérégrin éprouva à cette vue.

Si l'apparition de la dame étrangère, malgré sa grâce et son amabilité, avait quelque chose de surnaturel qui eût effrayé tout homme moins timide que Pérégrin, en présence d'une femme, quelle ne fut pas la terreur du pauvre Pérégrin, en la voyant instruite de tout ce qui se passait dans sa retraite solitaire; et au milieu de son effroi, lorsqu'il la regardait et qu'il se sentait soumis au regard vainqueur qui s'échappait de son œil noir, sous ses

longues paupières de soie, quand il sentait la douce haleine de cette délicieuse créature, la chaleur électrique de son corps, il éprouvait des désirs inexprimables que jamais il n'avait ressentis! Alors, pour la première fois, toute sa façon de vivre, son jeu d'enfant, ses plaisirs de Noël lui semblèrent misérables et de mauvais goût, et il semblait honteux qu'elle en fût instruite : et puis, bientôt il lui venait d'autres pensées; il songeait que le présent de la dame témoignait qu'elle le comprenait comme personne ne l'avait jamais compris sur terre. Il résolut de conserver éternellement ce don précieux, et dans l'ardeur du sentiment qui l'enflammait, il pressa avec enthousiasme, la petite boîte contre son cœur.

—O ravissement! murmura la petite dame. Mes présens te réjouissent, mon doux Pérégrin! mes pressentimens, mes

rêves ne m'avaient donc pas trompée.

M. Tyss revint un peu à lui-même, et put enfin articuler distinctement : — O ma très-honorable demoiselle, si je savais à qui j'ai l'honneur...

— Homme cauteleux, dit la dame en lui frappant doucement la joue, tu fais comme si tu ne connaissais pas ton Aline ; mais il est temps que nous laissions le champ libre à ces braves gens. Accompagnez-moi, M. Tyss.

En entendant le nom d'Aline, Pérégrin songea naturellement à sa vieille gouvernante : il lui sembla qu'une meule de moulin tournait dans les parois de son cerveau.

Le relieur, sa femme et ses enfans les accablèrent de bénédictions, et la femme dit à Tyss : — Un monsieur comme vous, M. Tyss, mérite bien d'avoir une jolie fiancée qui l'aide à faire la nuit

des actions de bienfaisance. Je vous félicite de tout mon cœur.

La dame remercia avec attendrissement, assura que le jour de ses noces serait aussi un jour de fête pour eux, défendit sérieusement qu'on l'accompagnât, et prit une petite bougie de noël sur la table, pour s'éclairer sur les marches.

Tyss sur le bras duquel s'appuyait la dame étrangère, était éperdu.—Accompagnez-moi, M. Tyss, pensait-il, cela signifie la conduire jusqu'à son carrosse, devant la porte où attendent sans doute tous ses gens; car après tout, c'est quelque folle princesse qui (le ciel me délivre), est venue pour m'ôter le peu de raison qui me reste.

Arrivés au bas de l'escalier, la porte de la maison s'ouvrit d'elle-même, et se referma lorsque Tyss fut sorti avec la dame. Pérégrin ne fit pas attention à

cette circonstance, tant il s'étonna de ne trouver dans la rue, ni gens, ni chevaux, ni carrosse.

— Au nom du ciel, s'écria-t-il, où est votre voiture, madame?

— Ma voiture, répondit la dame, ma voiture! quelle voiture? croyez-vous, mon cher Pérégrin, que mon impatience, que l'ardeur de vous voir, m'aient permis de me faire conduire tranquillement ici? Le désir et l'espoir m'ont poussée à travers vents et orages jusqu'à ce que je vous aie trouvé. Le ciel soit loué, j'ai réussi, conduisez-moi maintenant à la maison, mon cher Pérégrin, ma demeure n'est pas éloignée.

Pérégrinus ne pouvait concevoir que la dame, parée comme elle l'était, en blancs souliers de soie, eût pu marcher quelques pas seulement sans souiller sa toilette par la pluie, la neige et

la fange, et cependant on ne découvrait aucune de ces traces sur son charmant ajustement. Le fol ouragan avait disparu, pas un nuage au ciel, la lune brillait joyeusement, seulement un vent glacé et piquant se faisait sentir.

A peine Pérégrinus eut-il fait quelques pas que la dame se mit à geindre, puis à éclater en plaintes, et à s'écrier qu'elle allait périr de froid. Pérégrinus dont le sang bouillonnait dans ses veines, ne s'était pas aperçu que la dame légèrement vêtue, n'avait pas même un schall pour couvrir ses épaules; il reconnut sa distraction, et voulut la couvrir de son manteau. Mais elle le repoussa en se lamentant :

— Non, mon cher Pérégrinus, cela ne servira de rien! Mes pièds! ah! mes pieds, je vais mourir, tant ils me causent de douleur.

Elle chancela à demi-évanouie, en s'écriant d'une voix expirante :

— Porte-moi, porte-moi, mon doux ami!

Pérégrinus prit alors dans ses bras cette créature légère comme un enfant, flexible comme une plume, et l'enveloppa avec soin dans son vaste manteau; mais à peine eut-il parcouru un court espace avec ce doux fardeau, que de tumultueux désirs tourbillonnèrent avec une violence croissante dans son cœur. Il couvrit de baisers brûlans le dos, le sein de cet être délicieux qui se pressait contre lui, et l'emporta presque sans vie à travers les rues. Enfin, il lui sembla qu'il se réveillait tout-à-coup d'un rêve; il se trouvait devant une porte, et reconnut celle de sa maison. Il pensa alors qu'il n'avait pas demandé à la dame le lieu de sa demeure, et il s'écria :

— Femme céleste ! de grâce, où vous porterai-je ?

— Eh ! mon cher Pérégrinus, dit la dame en soulevant sa petite tête, ici, ici dans cette maison. Ne suis-je pas ton Aline ? Fais vitement ouvrir la porte !

— Non, jamais ! s'écria Pérégrinus en laissant tomber la dame.

— Quoi ! s'écria celle-ci, quoi ! Pérégrinus, tu veux me repousser et tu connais mes malheurs ! Tu sais, que pauvre fille, je n'ai pas d'asile, et que je périrai ici, si tu ne me recueilles, comme tu le fis autrefois ! Mais, tu veux peut-être que je meure ? Porte-moi du moins jusqu'à la fontaine, afin qu'on ne trouve pas mon cadavre devant ta maison. Ah ! ces dauphins de pierre seront peut-être plus compatissans que toi. Malheur à moi ! malheur à moi ! Le froid...

La dame tomba sans mouvement.

Le désespoir et la douleur plongèrent des griffes de fer dans le cœur de Pérégrinus.

—Non! s'écria-t-il. Quoi qu'il arrive, je ne puis faire autrement! Il la releva, la reprit dans ses bras, et tira fortement la sonnette. Pérégrinus passa rapidement devant le concierge qui lui avait ouvert la porte, et lui qui avait coutume de frapper doucement, s'écria de toutes ses forces sur l'escalier :

— Aline, Aline! de la lumière! de la lumière!

Tout le vestibule retentissait de ses cris.

—Quoi? qu'est-ce? qu'est cela? Ainsi parlait la vieille Aline en se frottant les yeux, tandis que Pérégrinus déroulait de son manteau la dame évanouie; et

la déposait sur un sopha, avec une pieuse tendresse.

— Vite, vite, Aline! s'écria-t-il, du feu dans la cheminée... des essences.... du thé... du punch... un lit...

Mais Aline ne bougeait pas de sa place; elle regardait fixement la dame et répétait ses exclamations : — Quoi? qu'est-ce? qu'est cela?

Pérégrinus se mit alors à parler d'une comtesse, peut-être même d'une princesse qu'il avait trouvée chez le relieur Laemmerhirt, qui était tombée évanouie dans la rue, qu'il avait été forcé de porter à la maison, et voyant Aline rester immobile, il s'écria en trépignant : — Au nom du diable! du feu, te dis-je, du thé! des essences!

Mais une flamme jaune comme celle des yeux d'un chat, brilla sous les paupières grises de la vieille femme, et son nez sembla nager dans un at-

mosphère phosphorique. Elle tira sa grande tabatière noire, l'ouvrit et aspira une copieuse prise. Puis, elle posa ses deux mains sur ses hanches, et s'écria : — Voyez donc, une comtesse, une princesse! Et, on la trouve chez un pauvre relieur de la rue Kalbach, et elle tombe évanouie dans la rue! Oh! oh! je sais où l'on va chercher, la nuit, des dames ainsi parées! Voilà de bons tours, une belle conduite! Amener une fillette dans une honorable maison, et pour remplir la mesure des péchés, évoquer le diable dans la sainte nuit de Noël. Et je prêterais la main à de semblables choses, dans mes vieux jours! Non, M. Tyss, cherchez une autre gouvernante; demain je quitte votre service.

A ces mots, la vieille sortit, et frappa si fort la porte que tout les meubles tremblèrent et retentirent.

Pérégrinus se tordait les mains dans son désespoir; les traits de la dame n'offraient pas trace de vie. Mais au moment, où le pauvre Pérégrinus venait de trouver une fiole d'eau de Cologne, et se disposait à en frotter les tempes de la dame, elle se releva gaîment du sopha et s'écria : — Enfin, nous sommes seuls! enfin, ô mon Pérégrinus, je puis vous dire pourquoi je vous ai poursuivi jusque dans la maison du relieur, pourquoi je n'ai pas voulu vous quitter cette nuit. Pérégrinus, rendez-moi le prisonnier que vous avez renfermé dans votre chambre. Je sais que rien ne vous en fait un devoir, que cela ne dépend que de votre bonté; mais je connais aussi votre cœur bon et loyal; c'est pourquoi, mon excellent, mon aimable Pérégrinus, vous allez me rendre mon prisonnier!

— Quoi! s'écria Pérégrinus, pro-

fondément surpris. Quel prisonnier? qui est prisonnier chez moi?

— Oui, continua la dame en le pressant tendrement dans ses bras, oui, je dois le reconnaître, un grand cœur seul renonce aux avantages que le sort lui procure; et en relâchant le prisonnier, vous abandonnez maintes choses qu'il vous serait facile d'obtenir en le retenant. Mais! songez, Pérégrinus, que la destinée entière d'Aline, que toute sa vie dépend de la possession de ce prisonnier, que...

— Si vous ne voulez, femme céleste, que je tienne tout ceci pour le délire d'une fièvre, dites-moi de qui vous parlez, et quel est ce prisonnier?..

— Quoi, Pérégrin, je ne vous comprends pas. Voulez-vous nier qu'il soit en vos mains? n'étais-je pas présente lorsque vous achetâtes la chasse, et que lui.....

— Qui lui? qui donc? Je vous vois pour la première fois de ma vie, mademoiselle. Qui êtes-vous? qui est-il?

La dame, éperdue de douleur, tomba alors aux pieds de Pérégrinus, et s'écria en versant d'abondantes larmes : — Pérégrin, sois humain, sois miséricordieux; rends-le moi, rends-le moi!

Et pendant ce temps, Pérégrinus s'écriait : — Je deviendrai fou! je perdrai l'esprit!

Tout-à-coup la dame se releva. Elle parut plus grande qu'auparavant; ses yeux lançaient des éclairs, ses lèvres tremblaient : — Ah! barbare, s'écria-t-elle, il n'est point de cœur humain dans ton sein. Tu es impitoyable! tu veux ma mort, ma perte. Tu ne me le rendras pas! Non... jamais... jamais... Ah! malheureuse que je suis... je suis perdue! perdue!

La dame se précipita hors de la

chambre. Pérégrinus l'entendit descendre les marches en courant, et ses cris remplirent la maison jusqu'à ce que la porte se fût refermée avec violence.

Puis, tout devint silencieux comme dans une tombe.

SECONDE AVENTURE.

Le dompteur de puces. — Triste destin de la princesse Gamaheh dans Famagouste. — Maladresse du génie Thétel. — Remarquables essais et divertissemens microscopiques. — La belle Hollandaise et l'aventure du jeune Georges Pépusch.

Il se trouvait, dans ce temps, à Francfort, un homme qui exerçait l'art le plus singulier. On le nommait le dompteur de puces, et cela parce

qu'il était parvenu, non sans d'immenses efforts et d'innombrables soins, à faire obéir ces petits animaux et à les dresser à différens tour d'adresse.

A l'étonnement général des spectateurs, on voyait sur une grande table de marbre blanc sans taches, des puces qui traînaient de petits canons, des caissons, des affûts; d'autres qui sautaient le long du convoi, le fusil, sur le bras, la giberne sur le dos et le sabre au côté. A la parole de commandement de l'artiste, elles exécutaient les évolutions les plus difficiles, et elles semblaient plus vives et plus animées que celles de nos soldats, car lés marches consistaient en bonds élastiques, et les conversions, en agréables pirouettes. Toute l'armée avait un aplomb inconcevable, et le général avait toute la dignité d'un maître de ballets. Mais le plus merveilleux, c'étaient les pe-

tits carrosses d'or, attelés de quatre, de six et de huit puces. Les cochers et les laquais étaient de petites cantharides dorées de l'espèce mylabre la plus exiguë de toutes; mais les insectes qui se trouvaient dans les carrosses, étaient méconnaissables, car ils étaient à peine perceptibles à l'œil nu. — On pensait involontairement à l'équipage de la fée Mab; que l'honnête Mercutio décrit si bien, qu'on s'aperçoit facilement qu'il a souvent couru sur son propre nez. *

Ce n'était qu'en examinant la table avec un bon microscope, que se développait dans toute son étendue, le mé-

* Mercutio.

O, then, I see queen Mab hath been with you.
She is the fairies' midwife; and she comes
In shape no bigger than an agate-stone
On the forefinger of an alderman,
Drawn with a team, etc.

Shaksp., *Romeo and Juliet.*, act. i, sc. iv.

rite du dompteur de puces; car ce n'était qu'alors que se montrait l'éclat, l'élégance des équipemens, le fin travail des armes, le briliant, la netteté des uniformes. On ne pouvait imaginer quels instrumens l'artiste avait employés pour confectionnercertains détails, tels que les éperons, les aiguillettes, et à quel tailleur il avait pu avoir recours pour faire couper une culotte de cheval à un puceron.

Le dompteur de puces eut un succès infini. Tout le jour, la salle se remplissait de curieux que n'effrayait pas le prix élevé des places. Le soir, l'assemblée était encore plus nombreuse, car on venait admirer un autre ouvrage qui relevait davantage l'artiste et lui valait l'estime des savans. C'était un microscope nocturne, dont l'effet semblable à celui du microscope solaire, reproduisait sur la muraille les

objets brillamment éclairés, dans une étendue immense et avec une exactitude merveilleuse. En outre, cet homme vendait de beaux microscopes, qu'on lui payait fort cher.

Il arriva qu'un jeune homme, nommé Georges Pépusch, — le lecteur le connaîtra bientôt davantage, — eut un soir la fantaisie de rendre visite au dompteur de puces. Sur l'escalier, il entendit déjà une altercation qui devenait de plus en plus violente, et qui se changea bientôt en cris et en tumulte. Au moment ou Georges se disposait à entrer, les portes de la salle s'ouvraient avec fracas, et une foule de gens pâles et défaits, sortit avec impétuosité.

— Le maudit sorcier! l'élève du diable! je porterai plainte au conseil! il faut qu'on le bannisse de la ville!

Ainsi criaient les gens, et dans leur

terreur, ils cherchaient pêle-mêle à gagner la porte de la maison.

Un regard que le jeune Pépusch jeta dans la salle, lui apprit bientôt la cause de cet horrible effroi. Tout s'y trouvait en mouvement ; un dégoûtant chaos des plus informes créatures remplissait l'espace. Des pucerons, des punaises, des tipules, des mantes, des sauterelles, des cicindelles, colossalement grandis, avançaient leurs longues antennes, leurs ailes membraneuses, leurs jambes échancrées, velues et bordées de cils bruns ; le crabe alongeait sa trompe visqueuse, et le cruel nécrophore, les sphinx à tête de mort, dévoraient et déchiraient dans leurs crochets meurtriers les demoiselles qui se défendaient et se débattaient avec leurs longues ailes de crêpe bleu ; de toutes parts volaient, rampaient et voltigeaient des perce-bois, de hideux cerf-volans,

des oxipores aux palpes renflés, des polybes aux cent bras, des locustes; et de tous les coins de la chambre apparaissaient de longues raphidies, des papillons de nuit, des taons et des scolopendres, portant des figures humaines effarées. Georges n'avait jamais vu de tableau plus repoussant; et une horreur profonde s'empara de lui, en sentant un corps solide frapper son visage et le couvrir d'un blanc nuage de poudre, mais il se remit en reconnaissant que ce corps n'était autre chose que la perruque ronde et poudrée du dompteur de puces.

Lorsque Pépusch eut essuyé la poudre qui couvrait ses yeux, tout cet effrené peuple d'insectes avait disparu. L'artiste s'était jeté, d'un air accablé, dans un fauteuil. — Leuwenhoek, lui cria Pépusch, vous voyez ce qui est advenu de tous vos manèges? — Il vous

a fallu recourir de nouveau à votre vassal, pour vous préserver de tous ces gens-là! — N'en est-il pas ainsi?

— Est-ce vous, mon bon Georges, dit l'artiste d'une voix affaiblie. Ah! c'en est fait de moi, je suis un homme perdu! Georges je commence à croire que vous aviez de bonnes intentions, et que je n'ai pas bien fait en n'écoutant pas vos avis.

Lorsque Georges lui demanda tranquillement ce qui s'était passé, l'artiste tourna son fauteuil vers la muraille, tint ses deux mains devant son visage, et cria à Georges en pleurant, de prendre une loupe et d'examiner la table de marbre. Georges voyait déjà, à l'œil nu, que les petits soldats étaient étendus morts, les caissons, les canons brisés, et que rien ne bougeait plus. Les insectes semblaient même avoir pris une autre forme; et Georges s'a-

perçut, à l'aide de sa loupe, que dans les uniformes et dans les livrées, il ne se trouvait plus, au lieu de puces, que de noirs grains de poivre.

— Je ne sais, dit en se lamentant l'artiste, je ne sais quel mauvais génie m'a frappé d'aveuglement, et m'a empêché de m'apercevoir de la désertion de tout mon monde, jusqu'au moment du spectacle. Vous ne pouvez vous figurer la colère qui éclata dans le public, lorsqu'il se vit trompé. Tous, ils m'acccusèrent de fouberie, et je vis le moment où ils allaient se venger sur ma personne. Que pouvais-je faire de mieux pour échapper aux mauvais traitemens, que de mettre en mouvement mon grand microscope et de les entourer de créatures dont la vue les mit en fuite.

— Mais, demanda Georges, mais dites-moi, Leuwenhoek, comment se fait-il que vous ne vous soyez pas aperçu

de la désertion de votre petit monde?

— O Pépusch! s'écria l'artiste, il m'avait abandonné, lui qui commandait seul à tous; et c'est à lui, c'est à sa trahison que je dois tout mon malheur.

— Ne vous avais-je pas dit de ne pas fonder votre fortune sur des travaux que vous ne pouvez accomplir qu'en vous emparant du maître; maintenant l'expérience vous l'a confirmé.

Pépusch lui conseilla alors de renoncer à ces inventions puériles pour se livrer aux sciences véritables, mais l'artiste lui donna à entendre qu'il ne pourrait le faire qu'en renonçant à son existence même.

— Mais où est Dorothée Elverdin? demanda Pépusch à l'artiste.

— Où est-elle? s'écria l'artiste en se tordant les mains. Où est Dorothée?

Elle est partie, partie dans le monde. Disparue! Tuez-moi tout de suite, Pépusch, car je vois augmenter de moment en moment votre colère et votre rage. Finissez-en avec moi!

— Vous voyez, dit Pépusch en lui lançant un regard sombre, vous voyez ce qu'a produit votre folle conduite! Qui vous avait donné le droit d'enfermer la pauvre Dorothée, comme une esclave, et puis de la montrer, comme une merveille, pour attirer les gens? Pourquoi avez-vous fait violence à ses sentimens, et ne lui avez-vous pas permis de me donner sa main? Ne saviez-vous pas combien nous nous aimions? Eh bien, à la bonne heure, elle n'est plus du moins en votre pouvoir; et si, en ce moment, je ne sais où la chercher, je suis du moins convaincu que je la trouverai un jour. Allons, Leuwenhoeck, voici votre perruque; replacez-

là sur votre tête et soumettez-vous à votre sort; c'est ce que vous avez à faire de mieux et de plus sage.

L'artiste mit de la main gauche sa perruque sur son crâne chauve; et de la droite, il saisit le bras de Georges.

— Pépusch, dit-il, Pépusch, vous êtes mon véritable ami; car vous êtes le seul homme dans toute la ville de Francfort, qui sache que je repose enterré dans la vieille église de Delft, depuis l'an mil sept cent vingt-cinq, et vous n'avez dit mon secret à personne, même lorsque vous étiez en colère contre moi, à cause de Dorothée. Quoique je ne puisse pas bien me mettre dans l'esprit que je sois véritablement cet Anton de Leuwenhoeck qu'on a enterré à Delft, quand je considère ma vie et mes travaux, je ne puis cependant m'empêcher de le reconnaître, et il m'est fort agréable qu'on ne parle

pas de cela. Je vois parfaitement, mon cher Georges, que je n'ai pas bien agi, quant à ce qui concerne Dorothée, quoique ma conduite ait été autre que vous ne pensez. Ainsi, j'ai bien agi en rejetant vos prétentions, comme une chose folle et sans but, mais j'ai eu tort de ne pas vous dire sincèrement ce qu'est Dorothée Elverdin. Vous eussiez vu alors que je devais m'opposer à vos désirs. Pépusch! mettez-vous là, et écoutez une merveilleuse histoire.

— Je veux bien, répondit Georges en prenant place dans un fauteuil vis-à-vis de l'artiste, et en lui lançant un regard funeste.

— Comme vous n'êtes pas fort versé dans l'histoire, mon ami, dit l'artiste, apprenez donc, à n'en pas douter, que le roi Sékakis, vécut longues années, dans une grande intimité, avec la reine des fleurs, et que la belle et charmante

princesse Gamaheh fut le fruit de cet amour. Il est moins connu et je ne saurais vous dire comment la princesse Gamaheh vint à Famagousta. Quelques-uns prétendent, et non sans motif, que la princesse venait s'y cacher loin du terrible prince des sangsues, l'ennemi juré de la reine des fleurs.

Bref! il arriva que la princesse alla respirer la fraîcheur du soir dans une riante forêt de palmiers. Attirée par le doux murmure des ruisseaux, par le chant mélodieux des oiseaux, elle s'avança dans le bois, s'étendit sur le gazon et se livra au sommeil. Mais l'ennemi quelle voulait fuir, l'affreux prince des sangsues, élevait justement en ce lieu, sa tête au-dessus d'une eau bourbeuse, il aperçut la princesse, et s'en éprit tellement qu'il ne put résister au désir de l'embrasser. Il rampa doucement jusqu'à elle, et déposa un baiser

derrière son oreille gauche. Or, vous savez, mon ami Georges, que la dame à qui le prince des sangsues fait une telle caresse, est infailliblement perdue, car c'est le prince le plus altéré de sang qui soit dans le monde. Il arriva donc, que le prince baisa si long-temps la pauvre princesse que toutes les sources de sa vie s'épuisèrent. Alors il tomba ivre et rassasié, sur le gazon, et ses sujets furent forcés de le rapporter dans son logis. En vain, la plante mandragore perça la terre et vint s'étendre sur la blessure que le baiser du prince avait faite à la belle Gamaheh; en vain, toutes les fleurs s'unirent à la plante, la princesse resta sans vie. Le génie Thétel passait en ce moment par là; il fut aussi profondément ému de la beauté de la princesse, et de sa mort malheureuse. Il la prit dans ses bras, la pressa contre son sein,

s'efforça de la ranimer de son haleine; mais il ne put la tirer de son sommeil de mort. Tout-à-coup, le génie aperçut l'effroyable prince des sangsues que ses sujets ne pouvaient porter jusqu'à son palais, (tant il était ivre et lourd). Sa colère s'alluma, et il jeta tout une poignée de sel crystallin sur le corps de son hideux ennemi, qui dégorgea aussitôt tout l'ichor purpurin qu'il avait sucé à la princesse, et rendit son esprit d'une façon misérable, au milieu d'affreuse grimaces et de mille contorsions. Toutes les fleurs qui se trouvaient à l'entour, trempèrent leurs robes dans cet ichor, et se teignirent éternellement de la plus éclatante couleur rouge, en mémoire de la princesse si cruellement assassinée. Vous savez, Georges, que les soucis, les amaryllis, et les coquelicots sortent de ce bois de palmiers où le prince couvrit de ses

baisers terribles la belle Gamaheh. Le génie voulait s'éloigner, car il avait encore beaucoup de choses à faire à Famagousta avant la fin du jour, mais ayant jeté un dernier regard sur la princesse, il ne put la quitter et la contempla avec une douloureuse tendresse. Tout-à-coup, il lui vint une pensée. Il prit la princesse dans ses bras, et s'éleva avec elle dans les airs. Dans ce moment, deux mages, dont l'un, pour ne pas le taire, était moi-même, s'occupaient à observer les étoiles, de la galerie d'une haute tour. Ils aperçurent dans l'espace, au loin au-dessus d'eux, le génie Thétel avec la princesse Gamaheh, et, au même instant, tomba sur l'un deux.... Mais cela ne fait rien à la chose! Les deux mages avaient bien reconnu le génie, mais non pas la princesse, et ils s'épuisaient en conjectures diverses sur cette apparition. Mais bien-

tôt le malheureux sort de la princesse Gamaheh fut généralement connu dans Famagousta, et les deux mages purent s'expliquer le vol rapide du génie portant une jeune fille dans ses bras.

Tous deux soupçonnaient que le génie trouverait certainement un moyen pour rappeler la princesse à la vie, et ils résolurent de s'informer de lui à Samarcande, car il avait dirigé son vol de ce côté. Mais, dans Samarcande, personne ne parlait de la princesse, personne ne savait un mot sur sa destinée.

Beaucoup d'années s'étaient écoulées, les deux mages s'étaient divisés, comme il arrive aux savans, plus ils sont savans, et selon une vieille coutume, ils se communiquaient toutefois leurs plus importantes découvertes. Vous n'avez pas oublié, Georges, que je suis un de ces deux mages. Ainsi, je ne fus pas peu surpris d'une com-

munication de mon collègue qui m'annonçait les choses les plus merveilleuses et les plus heureuses, au sujet de la princesse. Mon collègue avait reçu, d'un de ses amis de Samarcande, les tulipes les plus belles et les plus rares, et conservées dans un tel état de fraîcheur qu'elles semblaient avoir été tout nouvellement coupées de leurs tiges. Il voulait faire des expériences mycroscopiques sur l'intérieur et la poussière de ces fleurs, et il venait de démembrer à cet effet, une magnifique tulipe panachée de lilas et de jaune, lorsqu'il découvrit, au milieu du calice, un petit grain singulier qui attira tout particulièrement son attention. Mais quelle fut sa surprise, lorsqu'au moyen de la lentille de verre, il reconnut que ce petit grain n'était autre chose que la princesse Gamaheh qui semblait dormir paisiblement, couchée dans la

poussière parfumée qui tapissait les parois du calice de la tulipe.

Bien qu'un long espace me séparât de mon collègue, j'accourus aussitôt auprès de lui. Il avait suspendu toutes ses opérations, pour me ménager le plaisir de la première vue, et peut-être aussi par la crainte de faire quelque dommage en agissant seul. Je me convainquis bientôt de la justesse des observations de mon collègue, et j'adoptai la ferme croyance qu'il partageait, qu'il était possible d'arracher la princesse à son sommeil, et de lui rendre sa première forme. L'esprit sublime, qui réside en nous, nous en fit bientôt trouver les moyens.

Comme vous n'entendez rien à notre art, ami Georges, il serait inutile de vous décrire les différentes opérations auxquelles nous nous livrâmes pour arriver à notre but. Qu'il vous

suffise de savoir que, par l'emploi habile de différens verres que je préparai moi-même, je parvins, non pas seulement à retirer la princesse intacte du calice de la fleur, mais que je réussis encore à exciter sa croissance de telle façon qu'elle revint bientôt à sa grandeur naturelle. La vie lui manquait encore, et cette dernière difficulté tenait à la dernière et à la plus importante de nos opérations. Nous réfléchîmes son image au moyen d'un excellent mycroscope cufique; puis, nous enlevâmes avec dextérité cette image qui était attachée sur la muraille. Dès qu'elle flotta dans l'espace, elle passa dans le verre où nous avions recueilli la princesse, et qui se brisa en mille éclats. Aussitôt Gamaheh se leva, fraîche et animée, devant nous. Nous bondissions de joie; mais nos craintes furent bien grandes en nous apercevant

que le sang cessait de circuler à la place où le prince l'avait embrassée ; mais le point noir qui marquait cette place ne tarda pas à disparaître ; la princesse, qui était près de s'évanouir, reprit ses forces, et notre œuvre fut achevée.

Chacun de nous, mon collègue et moi, savait bien de quelle valeur inestimable était pour lui la possession de la princesse ; et chacun se prétendait plus de droits que l'autre, à la posséder. Mon collègue disait que la tulipe où la princesse s'était trouvée, lui avait appartenu, qu'il en avait le premier fait la découverte, qu'il m'avait appelé, et que je n'étais qu'un aide à qui il devait un simple salaire. Moi, au contraire, j'appuyais sur les difficultés de l'opération par laquelle la princesse avait été rendue à la vie, où mon collègue n'avait fait que suivre

ma direction, ce qui me donnait des droits incontestables sur la jeune fille que j'avais ranimée. Nous disputâmes durant plusieurs heures, et enfin, lorsque nous fûmes bien enroués, nous en vînmes à faire un arrangement. Mon collègue m'abandonna la princesse, et moi, je lui cédai la possession d'un verre très-précieux. Mais ce verre fait aujourd'hui le sujet de nos discussions. Mon collègue prétend que je le lui ai dérobé, ce qui est faux; je sais en effet, qu'il l'a perdu, mais j'ignore absolument de quelle façon la chose a eu lieu. Il est vrai que le verre est si petit, qu'un grain de poudre occupe huit fois plus d'espace. —Maintenant, Georges, vous le voyez, je vous ai accordé toute ma confiance, vous savez maintenant que Dorothée Elverdin n'est autre que la princesse Gamaheh, rappelée par moi à la vie, et vous voyez bien qu'un

jeune homme, comme vous, ne peut prétendre à une union si...

— Arrêtez, s'écria Georges en riant amèrement, arrêtez! une confidence en vaut une autre; je veux donc bien vous dire que tout ce que vous venez de me conter là, je le savais avant et mieux que vous. Je ne puis assez m'étonner de votre médiocrité, de la petitesse de vos vues. — Apprenez ce que vous devriez avoir découvert depuis long-temps, si vous aviez quelque autre talent en effet que celui de tailler le verre, apprenez que, moi, je suis l'aloès-zéhérit qui se trouvait près de la princesse lorsqu'elle expira, et dont vous avez trouvé bon de ne pas parler dans votre récit.

— Georges! s'écria l'artiste, êtes-vous fou? L'aloès-zéhérit fleurit au fond de l'Inde, dans des vallées fermées par de hautes montagnes, où se

rassemblent quelquefois les plus savans mages de la terre. L'archiviste Lindhorst peut vous en dire long sur ce sujet. Et vous, vous que j'ai vu ici courir en fourreau à l'école, que j'ai vu maigrir à force d'étude et d'appétit non rassasié, que j'ai vu jaunir sur vos livres à l'université d'Iéna, vous voulez être l'aloès-zéhérit? — Faites croire cela à un autre, mais laissez-moi en paix.

— Quel homme sage vous êtes, Leuwenhoeck! s'écria Pépusch en riant. Pensez de ma personne ce qu'il vous plaira, mais ne soyez pas assez fou pour nier que je sois l'aloès qui brûla d'amour et de désir en sentant le souffle de la princesse, et qui causa à celle-ci de doux rêves d'amour lorsqu'il la toucha de sa feuille. J'aperçus trop tard le prince sanguinaire, car je l'eusse mortellement piqué de mes pointes; mais

je serais parvenu à la rappeler à la vie, à l'aide de la plante mandragore, si ce sot génie ne fût accouru avec ses secours inhabiles. — Il est vrai que, dans sa colère, Thétel fouilla à la salière qu'il portait à sa ceinture, en voyage, comme Pantagruel portait sa boîte d'épices, et qu'il en jeta une poignée sur le roi des sangsues; mais il est faux qu'il l'ait tué par ce moyen : tout le sel tomba dans la fange; il n'en rejaillit pas un grain sur le prince que l'aloès tua de ses pointes, vengeant ainsi la mort de la princesse, et se condamnant lui-même à périr. Le génie Thétel, en se mêlant de choses qui ne le regardaient pas, fut cause du long sommeil de la princesse dans une fleur. L'aloès se réveilla plus tôt; car leur mort à tous deux n'était que le sommeil des fleurs d'où elles reviennent à la vie, bien que sous d'autres formes. Vous

combleriez la mesure de vos erreurs grossières, si vous pensiez que la princesse Gamaheh avait exactement la forme sous laquelle se montre aujourd'hui Dorothée Elverdin, et que c'est vous qui l'avez rendue à la vie. Non, cher Leuwenhoeck, il vous est arrivé comme à ce serviteur maladroit d'un sorcier, qui avait appris à faire mouvoir un balai, mais non pas à l'arrêter. Ce n'est pas vous, c'est celui qui vous a échappé, et dont vous ressentez si vivement la perte, c'est lui qui a accompli cette œuvre que vous aviez passablement mal commencée.

— Ah! mes pressentimens, s'écria l'artiste hors de lui. — Mais, vous, Pépusch, vous à qui j'ai témoigné tant d'amitié, vous êtes mon plus cruel ennemi, je le vois bien. Au lieu de me donner des conseils, de m'assister dans mon malheur, vous venez me débiter mille folies.

— Des folies! c'est vous qui faites des folies, pauvre charlatan, et trop tard vous vous en repentirez, s'écria Georges. Je cours à la recherche de Dorothée. Mais afin que vous ne tourmentiez plus les gens avec cela....

Pépusch saisit la manivelle qui mettait en mouvement toute la machine microscopique. — Arrachez-moi plutôt tout de suite la vie! s'écria l'artiste. Mais au même instant tout craqua, tout se brisa, et le dompteur de puces tomba évanoui sur le parquet.

— Comment se fait-il, se dit Georges lorsqu'il se trouva dans la rue, comment se fait-il qu'un homme qui dispose d'une chambre bien échauffée, d'un lit bien rembourré, se promène dans la nuit, exposé à la pluie et au plus furieux orage? Mais quand il a oublié la clef de sa maison et qu'un fol amour le pousse, il n'y a rien à répon-

dre. Sa conduite lui semblait bien folle. Il se souvint du moment où il avait vu Dorothée, pour la première fois à Berlin, l'artiste attirait moins de spectateurs, ses petites merveilles étaient déjà trop connues, et le beau monde commençait à déserter sa salle. Mais bientôt on apprit que la nièce de l'artiste, jeune fille charmante et divinement parée, assistait aux séances, et il devint du bon ton, parmi les jeunes gens à la mode, d'aller passer la soirée chez l'artiste pour admirer cette beauté. Mais personne ne pouvait retenir son nom hollandais de *Doertje*, et comme dans ce moment, la charmante Bethmann avait un grand succès dans le rôle de la reine de Golconde, on nomma généralement la jeune fille *Aline*.

Georges Pépusch arriva à Berlin. La jolie nièce de Leuwenhoeck faisait l'entretien du jour. On pressa Georges de

la voir. Pépusch avait un tempérament mélancolique et impressionnable. Dans chaque jouissance qu'il éprouvait, il découvrait cet arrière-goût d'amertume qui vient du ruisseau du Styx dont les eaux bordent le chemin de la vie ; et ce sentiment le rendait sombre, renfermé en lui-même, souvent même injuste contre tout ce qui l'entourait. On pense bien que, disposé de la sorte, Georges songeait peu à se mettre à la poursuite des jolies filles; il se rendit cependant chez l'artiste, moins à cause de la merveilleuse dame qu'on y rencontrait, que pour voir encore cette fois se confirmer son opinion, sur les éternelles déceptions de ce monde. Il trouva la Hollandaise fort jolie, gracieuse, agréable; mais en la regardant il ne put s'empêcher de penser que les têtes qu'elle avait troublées devaient être déja fort mal en ordre.

La jeune fille avait ce ton naturel et léger qui annonce l'éducation la plus distinguée, elle savait à la fois attirer et tenir à distance ses nombreux adorateurs, par cette coquetterie aimable qui séduit et qui ôte en même temps le courage de dépasser les bornes du respect le plus tendre.

Personne ne s'occupa de Georges qui eut tout le temps de l'observer. Plus il regardait ce visage charmant, plus il s'élevait, dans le plus profond de son âme, un vague souvenir; il lui semblait qu'il avait vu jadis cette jeune fille, bien que sous d'autres formes et sous un autre costume, et cette pensée l'amena à songer qu'il avait été lui-même tout autre qu'il était alors. Il s'efforça vainement de répandre quelque clarté sur les jets de sa mémoire, mais la pensée qu'il avait réellement connu Aline, acquérait toujours plus de force. Le

sang lui monta au visage, lorsque quelqu'un lui dit enfin :—N'est-ce pas M. le philosophe, vous avez aussi reçu au cœur votre trait? C'était un de ses amis qui connaissait ses projets d'indifférence. Cependant tout le monde avait quitté la salle, la jeune Hollandaise sembla alors l'apercevoir, et le salua amicalement.

Pépusch ne put se débarasser de l'image d'Aline; il se mettait au martyre, dans ses longues nuits sans sommeil, pour retrouver ses souvenirs. Il pensa que la vue de la jeune fille les lui rappellerait plus sûrement; il ne manqua donc pas de se rendre tous les jours suivans chez l'artiste et de passer deux, trois heures à contempler la jolie Doertje Elverdin.

Ne pouvoir se délivrer de la pensée d'une jolie femme, c'est avoir déjà fait le premier pas en amour; et il arriva

que tandis que Georges se croyait uniquement occupé à rassembler ses souvenirs sur la belle Hollandaise, il se trouvait déjà éperduement épris d'elle.

Qui eût voulu s'occuper alors des puces sur lesquelles la charmante Hollandaise avait remporté une victoire complète? L'artiste comprit lui-même qu'il ne jouait plus qu'un rôle ridicule avec ses insectes, et il les mit de côté pour donner un autre spectacle dans lequel sa nièce jouait le principal rôle. — Il eut des soirées, par abonnement, où sa nièce chantait, et faisait de la musique; puis on se livrait à une conversation animée, et les pédans eux-mêmes ne pouvaient s'empêcher de rendre justice à l'esprit et aux talens d'Aline.

Dans ces soirées, Georges continua ses études; c'est-à-dire, il contempla

chaque fois Aline, durant deux heures, et quitta la salle avec le reste de l'assistance.

Une fois, il se trouvait plus près d'Aline que de coutume, et il l'entendit demander à un jeune homme : — Quel est ce spectre inanimé qui vient me regarder chaque soir, et qui disparaît sans avoir dit une parole?

Georges se sentit profondément blessé ; il bondit et hurla dans sa chambre en rentrant, et se conduisit si follement qu'aucun de ses amis ne l'eût reconnu. Il jura hautement de ne jamais revoir la caustique Hollandaise; mais il ne laissa pas que de retourner à l'heure accoutumée chez Leuwenhoeck. Il se plaça toutefois dans un coin de la salle; mais il ne cessa de regarder Aline, tout le soir.

Tout-à-coup, sans qu'il pût s'expliquer comme la chose s'était faite, Doertje

Elverdin se trouva dans son coin, tout près de lui.

D'une voix douce et mélodieuse, elle lui dit : — Je ne me souviens pas monsieur, de vous avoir vu dans une autre ville qu'à Berlin, et cependant vos traits ne me sont pas inconnus. Il me semble parfois que nous avons été long-temps liés ensemble, mais dans une contrée étrangère et dans des circonstances singulières. Je vous en prie, monsieur, tirez-moi de mon incertitude, et si une ressemblance aussi parfaite ne m'abuse pas, renouvelons ces relations amicales qui flottent dans mes souvenirs obscurs comme un beau rêve.

Georges éprouva un sentiment singulier en entendant ces paroles bienveillantes. Sa poitrine était près de se briser, son front brûlait, et un froid glacial faisait trembler tous ses mem-

bres. Ces symptômes trahissaient évidemment l'amour de Georges pour Aline; mais son désordre tenait encore à une autre cause. Dès que Dorothée lui eut dit qu'elle croyait l'avoir connu jadis, il lui sembla comme si la réflexion d'une chambre obscure présentait une foule d'images à ses yeux, et il aperçut toute une existence passée qui se rejetait bien des années en arrière et antérieurement à celle de sa première enfance. Bref, ces souvenirs obscurs, qui l'agitaient, s'éclaircirent d'une lumière subite, et il vit, à n'en pas douter, que Dorothée Elverdin était la princesse Gamaheh, qu'il avait aimée durant sa fraîche vie de fleur, lorsqu'il était lui-même l'aloès-zéhérit. Il fit bien de ne pas communiquer à d'autres la pensée qui l'occupait; car on l'eût regardé comme un fou, et on l'eût enfermé. L'idée fixe d'un monomane

n'est souvent ainsi que l'ironie d'une existence qui a précédé l'existence actuelle.

— Mais, mon Dieu! vous semblez muet, monsieur! dit la petite en touchant de son petit doigt la poitrine de Georges. De l'extrémité de ce doigt, jaillit un éclair électrique qui alla frapper le cœur de Georges. Il se réveilla de son assoupissement, et dans l'excès de son extase, il couvrit la main d'Aline de baisers brûlans, et s'écria : — Céleste, divine créature! etc.

Le lecteur imaginera bien sans doute tout ce que Georges Pépusch cria en cette circonstance. Qu'il suffise de savoir que la petite reçut ses sermens aussi bien qu'il pouvait le désirer, et que de cette minute mystérieuse, passée dans un coin de la salle de Leuwenhoeck, naquit une intrigue d'amour qui transporta d'abord le bon Georges

dans le ciel, puis au fond des enfers, tant il en éprouva de soucis. Le tempérament mélancolique de Georges, le rendait grondeur et soupçonneux, et Dorothée ne manqua pas de lui fournir maint prétexte de jalousie. Mais l'humeur de Georges excitait la malice de Dorothée, et c'était son bonheur, à elle, de le tourmenter d'une façon ingénieuse. — Un jour, il lui parlait de ces temps merveilleux où il avait aimé, sous la forme d'un aloès, la belle Hollandaise qui était alors la fille du roi Sékakis, et il peignait avec enthousiasme sa tendresse infinie pour elle, et les droits que son combat avec le prince des sangsues lui avait donnés à la main de sa bien-aimée. Doertje Elverdin, assura qu'elle se souvenait de ce temps et de ces circonstances, et lui dit plaisamment que le souvenir lui en était venu dans l'âme, lorque Georges

lui avait apparu dans le salon, avec toute la grâce d'un chardon.* La petite parla si agréablement de ces événemens merveilleux; elle se montra si éprise de cet aloès-zéhérit qui était destiné à étudier à Iéna, puis à retrouver la princesse de Famagousta, à Berlin, que Georges nageait dans les joies célestes. Le couple amoureux était près d'une fenêtre, et la petite permit que l'amoureux Georges passât son bras autour de sa taille déliée. Dans cette attitude familière, ils s'embrassaient tendrement; car les souvenirs et les rêves de leur vie d'Orient avaient tourné en baisers, lorsqu'un joli officier de hussards, en brillant uniforme, passa dans la rue et salua la petite qu'il avait vue souvent. Doertje tenait ses yeux à demi-fermés, en détournant vers la rue sa petite tête; il semblait

* L'aloès est de la famille des chardons.

impossible qu'elle pût apercevoir l'officier; mais que le charme d'un brillant uniforme est séduisant! Elle rouvrit les yeux, se débarrassa des bras de Georges, sourit tendrement à l'officier et le suivit des yeux jusqu'au détour de la rue.

— Gamaheh! s'écria l'aloès hors de lui, Gamaheh, te joues-tu de moi? Est-ce là la fidélité que tu m'as jurée?

La petite se retourna sur le balcon, fit un grand éclat de rire et s'écria : — Allez, allez Georges! si je suis la fille du vieux roi Sékakis, si vous êtes l'aloès-zéhérit, ce charmant officier est le génie Thétel qui me plaît beaucoup plus que vos feuilles piquantes.

A ces mots, Dorothée traversa la chambre et s'échappa. Georges s'élança hors de la chambre, et descendit l'escalier, dans un profond désespoir.

Le sort voulut qu'un de ses amis passât dans une calèche de poste.

—Arrêtez! je pars avec vous! s'écria-t-il. Il gagna précipitamment son logis, prit son manteau, de l'argent, confia à son hôtesse la clef de son appartement, et partit avec son ami.

En dépit de cette séparation hostile, l'amour de Georges pour la belle Hollandaise ne put s'éteindre. Il retrouva quelques années plus tard Leuwenhoeck à La Haye, et renouvela ses adorations auprès de Gamaheh. On a vu avec quelle ardeur, il la recherchait à Francfort.

Georges, désespéré et trempé jusqu'aux os, parcourait les rues de la ville, lorsqu'il vit une clarté extraordinaire au premier étage d'une maison de belle apparence. Il pensa que c'était un incendie qui allait éclater, et

il monta le long des barreaux de fer, jusqu'à la chambre, pour s'en assurer. Mais ce qu'il y vit le frappa de surprise.

Un feu joyeux pétillait dans la cheminée qui se trouvait en face de la fenêtre, et, devant le foyer, était assise, ou plutôt étendue, dans un vaste fauteuil de grand-père, la petite Hollandaise, divinement parée. Elle semblait sommeiller, tandis qu'un vieillard sec et maigre, agenouillé devant le feu, ses lunettes sur le nez, regardait dans un pot dans lequel bouillonnait une matière liquide. Pépusch voulut gravir encore pour mieux contempler ce tableau, mais il se sentit saisi par les jambes et tiré avec force.

— Voyez donc ce coquin! s'écria une grosse voix. Allons, camarade, en route pour le cul de basse-fosse!

C'était le garde de nuit qui avait vu Georges, escaladant la maison. Toutes

ses protestations furent inutiles ; une patrouille survint, et il alla terminer ses courses nocturnes dans le prochain corps-de-garde.

TROISIÈME AVENTURE.

Apparition d'un petit monstre. — Renseignemens ultérieurs sur le sort de la princesse Gamaheh. — Quel était le vieillard logé chez M. Tyss. — Effet merveilleux d'un verre microscopique. — Arrestation du héros de cette histoire.

Quiconque apprend en une soirée tant de choses que M. Tyss en apprit, quiconque se trouve dans la disposition où il était, ne saurait bien dor-

mir. Il se démenait avec inquiétude sur son lit, et quand il tombait dans ce léger délire qui précède le sommeil, il retrouvait sur son bras la petite et délicieuse créature, et il sentait des baisers brûlans sur ses lèvres. Puis il se relevait et croyait encore entendre la douce voix d'Aline. Agité de désirs ardens, il désirait qu'elle ne se fût pas enfuie, et cependant il craignait de la voir entrer l'enlacer de ses liens. Jamais il n'avait éprouvé d'effroi plus doux.

— Ne dormez pas, Pérégrinus, ne dormez pas; il faut que je vous parle. Ainsi murmurait-t-on à l'oreille de Pérégrinus, et il entendait toujours : Ne dormez pas ! ne dormez pas ! Enfin, il se résolut à ouvrir les yeux pour voir la belle Aline.

A la lueur de sa lampe de nuit, il aperçut un petit monstre, d'une exi-

guité extrême, assis sur sa blanche couverture. Il en eut d'abord horreur; mais bientôt il étendit courageusement la main, pour se convaincre que son imagination ne le trompait pas. Le petit monstre avait disparu, sans laisser de traces.

Si j'ai pu me dispenser de tracer le portrait de la belle Aline, de Doertje Elverdin, ou de la princesse Gamaheh, (car le lecteur sait que c'est la même personne en trois personnes) je ne saurais omettre la description du petit monstre qui se trouva sur la couverture du lit de Pérégrinus.

Comme je l'ai dit, la créature était extrêmement exiguë. Sur sa tête d'oiseau, on voyait saillir deux yeux ronds et brillans, et de son bec d'hirondelle s'échappait une longue membrane pointue comme une mince rapière; sur son front s'élevaient deux cornes

velues. Son cou allait s'épaississant jusqu'à son corcelet d'un brun doré et couvert d'écailles comme un armadillo. Mais ce qu'il avait de plus merveilleux, c'était la structure de ses bras et de ses jambes. Les bras avaient deux brisures, et s'échappaient des joues de cette créature ; et immédiatement au-dessous se trouvaient deux pieds, puis deux autres bras. Ces deux membres étaient ceux sur lesquels s'appuyait ce monstre, car ils étaient plus longs que les autres, et il les avait munis de jolies bottes d'or, avec des éperons de diamans.

Pérégrinus eût regardé cette apparition comme une illusion de son esprit, si, quelques instans après, une petite voix n'eût dit à son oreille : — Mon Dieu, Pérégrinus Tyss, me suis-je donc trompé en vous ? Vous avez agi hier avec tant de noblesse, et mainte-

nant que je veux vous témoigner ma bienveillance, vous portez sur moi une main meurtrière ! Mais peut-être ma figure vous a-t-elle déplu, et ai-je eu tort de me montrer à vous sous mon aspect microscopique, afin que vous puissiez m'apercevoir, ce qui n'est pas aussi facile que vous pensez. Je suis assis en ce moment sur votre couverture, et vous ne me voyez point. Ne vous fâchez pas, Pérégrinus, mais, en vérité, votre nerf optique est trop grossier pour ma taille légère. Promettez-moi sûreté, et je m'approcherai pour vous conter maintes choses que vous ne serez pas fâché de savoir.

— Apprenez-moi d'abord qui vous êtes, ami inconnu, dit Pérégrinus; et le reste s'arrangera. Je puis vous assurer d'avance qu'il n'est pas dans ma nature d'attenter à la sûreté de personne, et que je continuerai d'agir

noblement, bien que je ne sache pas comment j'ai pu mériter vos éloges. Mais conservez toujours votre incognito, car votre vue n'est pas fort agréable.

—Vous êtes, répondit la voix, vous êtes, je le répète, un homme généreux, mais peu versé dans les sciences et peu expérimenté; car autrement, vous m'eussiez reconnu du premier regard. Je pourrais me vanter un peu, je pourrais dire que je suis un des plus puissans rois du monde, et que je règne sur des millions de sujets. Mais en réalité, le peuple que je gouverne jouit d'une constitution républicaine. Un sénat qui ne peut être composé de plus de quarante-cinq mille neuf cents et quatre-vingt-dix-neuf membres, afin de voter plus facilement, tient la place du régent; mais celui qui est à la tête de ce sénat porte le nom de *maître*,

parce qu'il doit en effet être passé-maître dans toutes les choses de la vie. Sans autres discours, je veux bien vous dire, que moi, qui vous parle sans que vous me voyiez, je ne suis pas moins que le maître lui-même, le maître des puces, maître Floh! * Que vous connaissiez mon peuple, je ne puis en douter; car vous avez certainement nourri de votre sang quelques-uns de mes sujets. C'est pourquoi vous devez savoir que cette nation est animée d'un esprit de liberté qu'on ne saurait dompter, et qu'elle se compose de légers sauteurs qu'il est difficile de contraindre. Vous concevez facilement, M. Pérégrinus, quelle habileté il faut avoir pour se faire obéir et respecter. Mais afin que vous sachiez quel service vous m'avez rendu, il est important que je

* *Floh* signifie une puce. Ce mot est masculin en allemand.

vous communique quelques particularités de ma vie. Mon père était le célèbre... mais je songe que les biographies ont passé de mode, et pour ne pas abuser de votre patience, je ne traiterai la mienne qu'épisodiquement, et seulement en ce qui touche mon séjour chez vous. — Mon peuple, sachez-le, vous surpasse, vous autres hommes, en beaucoup de choses, en adresse, en perspicacité, en agilité, pour ne pas parler des autres. Mais nous avons aussi des passions, et elles sont souvent la cause de notre ruine. J'étais aimé de mon peuple, honoré, admiré, et j'aurais pu parvenir au comble du bonheur, si je n'avais été maîtrisé par une passion malheureuse pour une personne à qui je ne pouvais m'unir. On reproche en général à notre race une tendance pour le beau sexe, qui nous porte souvent à franchir toutes

les convenances. Quoique ce reproche ne soit pas dénué de fondement, chacun sait cependant.... mais point de digressions ! Je vis la fille du roi Sékakis, la belle Gamaheh, et je devins aussitôt si furieusement épris d'elle, que j'oubliai mon peuple, que je m'oubliai moi-même, pour ne plus vivre que dans mon amour, pour sautiller sans relâche sur le beau sein de celle que j'aimais, et la piquer de mes tendres baisers. Souvent elle me poursuivait de ses doigts de rose, mais sans pouvoir jamais me prendre. Cela me semblait une tendre caresse, une expression d'amour, tant cette passion nous rend insensés. Qu'il vous suffise de savoir que la princesse fut attaquée par l'horrible prince des sangsues qui lui donna un baiser mortel; mais j'eusse rappelé ma bien-aimée à la vie, si un fanfaron et un maladroit ne fussent ve-

nus se mêler sans mission de cette affaire et la gâter entièrement. L'un était l'aloës-zéhérit; et l'autre, le génie Thétel. Lorsque Thétel enleva la princesse dans les airs, je m'attachai fortement à la dentelle de Bruxelles qui couvrait son sein, et je fus ainsi, à l'insu du génie, le compagnon de voyage de la belle Gamaheh. Il arriva que nous passâmes au-dessus de deux mages qui observaient, du haut d'une tour, le cours des étoiles. L'un deux dirigea sur moi sa lunette si directement que j'en fus ébloui; un étourdissement s'empara de moi, je cherchai vainement à me retenir, et je tombai d'une hauteur effroyable, sur le nez même du mage. Je ne sauvai ma vie, que grâce à ma légèreté et à mon adresse extraordinaires.

J'étais encore trop étourdi de ma chute pour descendre du nez du mage

et me mettre en sûreté, lorsque le traître Leuwenhoeck (c'était le mage), me saisit dextrement avec ses doigts et me plaça dans un microscope; bien qu'il fût nuit et qu'il m'examinât à la clarté de la lampe, il était trop savant et trop expérimenté pour ne pas reconnaître aussitôt, en moi, le roi des puces. Grandement réjoui de ce que le hazard avait mis en ses mains un captif de si haute distinction, résolu d'en tirer tous les avantages possibles, il me jeta dans les chaînes, et dès lors commença pour moi un triste esclavage, dont je ne fus délivré qu'hier soir, et par vous M. Pérégrinus.

En me possédant, Leuwenhoeck avait acquis pleine puissance sur mes vassaux. Il les rassembla autour de lui, et introduisit parmi eux, avec une barbarie révoltante, une prétendue civilisation qui nous ravit bientôt toutes nos

libertés, toutes les jouissances de notre belle vie errante. Quant à ce qui concerne les études scholastiques, et surtout les sciences et les arts, Leuwenhoeck trouva, à son dépit et à son étonnement, que nous étions plus instruit que lui-même; mais la civilisation qu'il nous imposa consistait surtout à nous faire paraître quelque chose. Ce quelque chose, cette représentation, amenèrent une foule de besoins que nous ne connaissions pas encore, et qu'il fallut nous procurer à la sueur de nos fronts. Le cruel Leuwenhoeck fit de nous des hommes d'état, des hommes de guerre, des professeurs et que sais-je encore. Ceux-là durent porter le costume de leurs différentes dignités, ceux-ci porter les armes, etc. Ainsi s'élevèrent parmi nous des tailleurs, des cordonniers, des coiffeurs, des brodeurs, des armu

riers, des selliers et une foule d'industriels qui travaillaient pour entretenir un luxe ruineux et inutile. Le plus fâcheux de tout, c'est que Leuwenhoeck n'avait en vue que son propre intérêt, et qu'il nous montrait, nous gens cultivés, pour de l'argent, comme des animaux! En outre, notre culture était mise tout entière sur son compte, et il recevait les éloges qui étaient dus à nous seuls. Leuwenhoeck savait fort bien que son empire sur mon peuple prendrait fin avec mon esclavage, et il me resserrait d'autant plus. — Plein de désirs brûlans, je songeais sans cesse à la belle Gamaheh, et aux moyens d'être instruit de son sort. Mais ce que l'intelligence la plus profonde n'eût pas amené, le hasard le produisit heureusement. — L'associé de mon mage, le vieux Swammerdamm avait découvert la princesse Gamaheh

dans le calice d'une tulipe, et il avait fait part de cette découverte à son ami. Par des moyens que vous ne pourriez comprendre, celui-ci parvint à rendre à la princesse sa forme première, à la rappeler à la vie. Mais après tout, les deux savans étaient aussi maladroits que le génie et l'aloès. Dans leur empressement, ils avaient oublié la chose principale, et il arriva que la princesse, en revenant à la vie, fut sur le point de retomber morte. Moi seul je savais où se trouvait la difficulté, l'amour que j'éprouvais pour la belle Gamaheh me donna des forces de géant, je brisai mes chaînes, je m'élançai d'un bond vigoureux sur son épaule, une légère piqûre suffit pour mettre le sang en circulation. Elle vivait! Je dois vous dire, M. Pérégrinus, que cette piqûre doit se renouveler pour que la princesse continue de vivre dans l'éclat de

sa jeunesse et de sa beauté; autrement elle dépérirait, et deviendrait en peu de mois, une vieille femme. Vous voyez bien que je suis indispensable, et ce n'est que par la crainte de me perdre que peut s'expliquer la noire ingratitude, dont elle a payé mon amour; car elle m'a livré elle-même à Leuwenhoeck qui m'a rendu mes chaînes, mais pour son malheur. — En dépit de toutes les précautions du vieux Leuwenhoeck et de la belle Gamaheh, je réussis enfin à m'échapper de me prison. Bien que mes lourdes bottes de cavalier que je n'avais pas eu le temps d'ôter, gênassent ma marche, j'arrivai cependant à la boutique du marchand de jouets, chez lequel vous vîntes faire vos emplettes. Peu de temps après, j'eus une frayeur extrême en voyant aussi arriver la princesse Gamaheh. Je me tins pour perdu. Vous seul pou-

viez me sauver, noble Pérégrinus, je vous dis à voix basse mon embarras; vous fûtes assez bon pour m'ouvrir une petite boîte dans laquelle je m'élançai précipitamment, et vous me mîtes dans votre poche. Gamaheh me chercha vainement, et n'apprit que fort tard où j'avais pris mon refuge. Dès que je fus en liberté, Leuwenhoeck perdit toute puissance sur mon petit peuple. Tous s'échappèrent, en laissant des grains de poivre dans leurs habits, pour se moquer de leur tyran. — Maintenant, noble Pérégrinus, je puis vous servir; il serait fâcheux que vous fussiez épris d'un amour dangereux pour cette charmante créature, mais.....

— Que dites-vous, maître? s'écria Pérégrinus. Moi, moi amoureux?

— Il en est ainsi cependant, reprit maître Floh. Figurez-vous mon étonnement, mon effroi, en vous voyant

rentrer hier, portant sur vos bras la princesse, et échauffé par toute la violence de la passion lorsqu'elle employa tous les moyens de séduction pour vous engager à me livrer à elle. Mais je reconnus toute votre générosité, lorsque vous demeurâtes inflexible, feignant d'ignorer absolument ce qu'elle voulait de vous.

— Je l'ignorais en effet. Vous m'attribuez, en général, plus de mérite que je n'en ai, mon cher maître. Je n'ai vu dans la boutique de jouets, ni vous, ni la jolie personne qui vint me chercher chez le relieur Laemmerhirt, et qu'il vous plaît de nommer la princesse Gamaheh. J'ignorais entièrement que, parmi les boîtes que j'emportais, il se trouvait une boîte vide; et comment, au nom du ciel, aurais-je pu deviner que vous étiez le prisonnier que l'aimable enfant réclamait avec tant d'ins-

tances? Ne soyez point aussi fabuleux, maître Floh!

—Vous voulez vous soustraire à ma reconnaissance, et vous me donnez ainsi une nouvelle preuve de la noblesse de vos sentimens. Savez-vous que les efforts de Leuwenhoeck et de Gamaheh pour me reprendre seront inutiles tant que vous m'accorderez votre protection? Mais hélas! vous êtes amoureux, M. Tyss!

— Ne nommez donc pas amour un entraînement passager que j'ai déjà oublié!

Pérégrinus sentit que le rouge lui montait au visage et l'accusait de mensonge. Il se cacha sous sa couverture.

—Il n'est pas étonnant, continua maître Floh, que vous n'ayez pu résister aux charmes ravissans de la princesse, surtout après avoir été l'objet de ses agaceries. L'orage n'est pas encore

passé. La petite personne emploiera pour vous retenir dans ses filets, maints charmes magiques qui sont à la disposition de toutes les jolies femmes, même de celles qui sont loin d'égaler la princesse Gamaheh. Elle cherchera à s'emparer entièrement de vous, afin que vous ne viviez que pour elle, que pour ses désirs, et puis, malheur à moi! Le sort d'un peuple intéressant, dépendra alors de votre fermeté ou de votre faiblesse. — Ah! si vous pouviez promettre de résister!

— Maître, répondit Pérégrinus en se découvrant le visage, mon cher maître, vous avez raison. Rien n'est plus dangereux que les séductions des femmes; elles sont toutes fausses, malicieuses; elles jouent avec nous comme le chat avec la souris, et pour nos soins, notre tendresse, nous ne recueillons que des sarcasmes et du mépris. C'est

pourquoi une sueur froide passait sur mon front toutes les fois que je m'approchais d'une femme. Mais, quoi qu'il en soit, puisque vous vous êtes mis sous ma protection, rien ne me décidera à vous livrer à vos ennemis, et je ne veux pas revoir cette fille dangereuse. Je vous le promets, et je vous donnerais ma main en signe de foi, si vous en aviez une semblable pour la serrer et répondre à ce témoignage de loyauté.

A ces mots, Pérégrinus étendit son bras par-dessus sa couverture.

— Me voici consolé, dit le petit être invisible. Je n'ai pas de main; mais permettez que je pose sur votre pouce pour vous témoigner ma joie et mon amitié.

Pérégrinus ressentit en ce moment au pouce de sa main droite une piqûre,

si douloureuse qu'elle ne pouvait avoir été faite que par le roi des puces.

— Vous piquez en vrai diable! s'écria Pérégrinus.

— Ceci est un signe de mon affection, répondit maître Floh. Mais il est juste que je vous donne un témoignage de reconnaissance. Acceptez ce don, l'une des merveilles les plus accomplies que l'art ait jamais produites. C'est un microscope qui a été perfectionné par un très-habile opticien de mon peuple, lorsqu'il se trouvait au service de Leuwenhoeck. L'instrument vous paraîtra un peu subtil, car il est cent-vingt fois plus petit qu'un grain de sable; mais l'usage en est facile. Je le placerai sur la pupille de votre œil, et cet œil acquerra aussitôt la propriété mycroscopique. Vous me permettrez seulement de le faire lorsque cette opéra-

tion vous sera utile. Bonne nuit, monsieur Pérégrinus.

Pérégrinus s'endormit, et ne se réveilla que le lendemain, au grand jour.

Il entendit le bruit, qui lui était bien connu, du balai d'Aline qui nettoyait la chambre voisine. Un enfant n'a pas plus peur de la verge, que M. Tyss avait peur des reproches de sa vieille gouvernante. Elle entra, et M. Tyss ne fut pas peu étonné de l'air rayonnant qui régnait sur son visage.

— Dormez-vous, mon cher M. Tyss? demanda-t-elle d'une voix radoucie.

Tandis que M. Tyss se levait, la vieille murmurait entre ses dents : — C'est merveilleux ! c'est incroyable ! que ne voit-on pas aujourd'hui !

— Que se passe-t-il donc, ma chère Aline? demanda M. Tyss dont le cœur battait avec force.

— Mille choses! mille choses! répliqua Aline en riant malignement, et en continuant de mettre la chambre en bon ordre.

M. Tyss ne put y tenir plus longtemps. —Qu'est devenue la dame étrangère, qui se trouvait ici hier? dit-il, d'une voix passablement rude, lui avez-vous ouvert la porte de la maison? lui avez-vous procuré une voiture? a-t-elle été ramenée à sa demeure?

— Tout cela était bien inutile, s'écria Aline, puisque l'aimable dame est restée dans la maison, qu'elle s'y trouve encore, et qu'elle ne la quittera pas sans doute de quelque temps.

Pérégrinus tressaillit de crainte et de joie. La vieille Aline lui raconta alors qu'au moment où Aline s'élançait de marche en marche, avec une vivacité et une violence inouie, le vieux Swammer s'était trouvé à la porte de sa

chambre. Il l'avait saluée respectueusement et l'avait invitée à entrer dans son appartement, invitation qu'elle avait acceptée sans cérémonie. Puis, le vieux Swammer avait fermé sa porte et soigneusement tiré les verroux.—Aline n'avait pu résister au désir de regarder par le trou de la serrure. Elle avait vu le vieux Swammer, debout au milieu de la chambre; il parlait à la dame d'une façon si touchante, que les larmes vinrent aux yeux de la vieille, bien qu'elle n'eût pas compris un mot de son discours, attendu qu'il se servait d'une langue étrangère. La dame avait pleuré à son tour; puis, elle s'était agenouillée; puis, le vieux Swammer l'avait baisée au front et l'avait conduite vers son grand fauteuil. Alors, le vieux s'était occupé à allumer du feu dans la cheminée, et à préparer une boisson d'épices; mais tout-à-coup, la vieille

ayant éternué, il s'était dirigé vers la porte, et elle s'était hâtée de s'enfuir. — Quel fut son étonnement le lendemain matin, en voyant le vieux Swammer debout devant son lit. — Ma bonne Aline, lui avait-il dit, il faut que je sorte pour des affaires importantes, et peut-être ne reviendrai-je que dans quelques heures. Veillez à ce que personne ne pénètre dans ma chambre. — Une dame de distinction, une princesse étrangère s'est réfugiée chez moi. J'occupais jadis un emploi à la cour du roi, son père, et je dois la protéger. Ayez donc grand soin d'elle, bonne Aline. Vous en serez récompensée royalement. — A ces mots, M. Swammer s'était éloigné.

— Mais, dit Pérégrinus, que sont devenus vos soupçons contre cette dame?

— Ils sont dissipés, répondit Aline. Il

n'est besoin que de la regarder pour être certain que c'est une princesse; et une princesse seule peut être aussi belle. Lorsque M. Swammer fut parti, j'allai me remettre au trou de la serrure, pour voir un peu ce qu'elle faisait. Je vis la dame étendue sur un sopha, sa jolie petite tête d'ange appuyée sur sa main, et ses petits doigts de neige qui passaient à travers les anneaux de ses cheveux noirs. Et la dame était tout habillée de gaz d'argent qui laissait voir son joli sein et ses bras arrondis. Elle portait des pantouffles d'or. L'une de ses chaussures était tombée, et son petit pied, qui était tout nu, se montrait sous sa robe. Elle est sans doute encore sur le sopha, et si vous voulez venir vous mettre au trou de la serrure.....

— Que dis-tu! s'écria M. Tyss. M'exposer à la tentation....

— Courage, Pérégrinus, résistez à la séduction ! murmura à son oreille une voix qu'il reconnut pour celle de maître Floh.

Mais les exhortations de maître Floh furent inutiles, M. Pérégrinus se sentit attiré malgré lui vers la serrure de son voisin.

La dame était en effet étendue sur le sopha, et Pérégrinus trouva que l'on ne pouvait donner une idée du charme répandu sur sa personne. Sa robe de gaze d'argent, brodée d'or, avait une forme orientale; ses cheveux était chargés de fleurs de diamans, et il était impossible de méconnaître la princesse Gamaheh.

— Oui, c'est elle, c'est la princesse! murmura Pérégrinus. Mais lorsqu'il l'entendit s'écrier : Périgrinus, mon cher Pérégrinus! il eût besoin de toutes ses forçes pour ne pas entrer et courir

se précipiter aux pieds de cette créature angélique.

—Songez à vos promesses, M. Tyss. — Vous avez formé le projet de ne jamais revoir la séduisante Gamaheh, et maintenant!.... je pourrais mettre le microscope dans votre œil, mais il vaut mieux que vous connaissiez vous même que cette petite rusée n'agit ainsi que pour vous tromper.

Ainsi murmurait maître Floh à l'oreille de M. Tyss; mais celui-ci se trouverait encore sans doute au trou de la serrure, si un grand bruit ne s'était fait entendre dans la maison, et si la vieille ne lui eût crié que M. Swammer était de retour. Péregrinus gagna promptement sa chambre.

A peine venait-il d'y rentrer, qu'on frappa à sa porte. Ce n'était personne autre que son locataire. Le vieux misanthrope Swammer semblait avoir

rajeuni de vingt ans. Son front était uni, son œil animé, sa bouche riante; au lieu de sa vilaine perruque noire, il montrait ses cheveux blancs, et il avait quitté sa vieille redingote grise pour prendre une pelisse, garnie de martre et ornée de tresses d'or. Il venait, dit-il, prévenir en bon locataire, M. Tyss, qu'une femme qui cherchait à se dérober à la tyrannie d'un oncle cruel, était venue se réfugier chez lui; et il sollicitait la permission de lui donner un asile pendant quelque temps.

M. Pérégrinus demanda involontairement qui était cette femme.

— Il est juste, répondit Swammer, que le maître sache qui se trouve dans sa maison. Apprenez donc, que cette jeune fille qui s'est refugiée chez moi, n'est autre que la belle Hollandaise Doertje Elverdin, nièce du célèbre Leuwenhoeck. Leuwenhoeck est mon

intime, mais je dois convenir que c'est un homme rude, et il maltraite, d'une façon cruelle, la pauvre Doertje qui est ma filleule. Une scène violente qu'ils eurent ensemble hier soir, l'a forcée de fuir, et il est bien naturel qu'elle soit accourue me trouver.

— Dœrtje Elverdin, dit Pérégrinus en rêvant à demi. — Leuwenhoeck! Serait-ce pas un descendant du naturaliste Anton de Leuwenhoeck, qui faisait des microscopes?

— On ne saurait dire, répondit Swammer en souriant, que notre Leuwenhoeck soit un descendant de l'autre, puisque c'est cet homme célèbre lui-même. On a répandu faussement, le bruit qu'il avait été enterré à Delft, il y a cent ans. Il en est ainsi de moi, qui ne suis autre que le fameux Swammerdamm. Tout le monde prétend que je suis mort en 1680; mais rien n'est

plus faux, puisque me voici frais et bien portant. Vous pouvez m'en croire, M. Tyss.

— Il m'est arrivé tant de choses merveilleuses, depuis peu de temps, que je puis douter de tout et tout croire, dit M. Tyss. Il se peut que vous soyez feu Jean Swammerdamm, et que vous soyez fort savant, mais quant à ce qui concerne Doertje Elverdin, vous êtes dans une grande erreur. Apprenez donc ce qui en est.

Pérégrinus lui conta alors, avec calme toute l'aventure, depuis l'arrivée de la dame chez le relieur, jusqu'à sa réception chez M. Swammer.

— Tout cela me semble un songe agréable, dit le vieux Swammer. Mais n'importe, oublions cela. J'étais un ami de votre père, et je désire fort devenir le vôtre, M. Tyss...

— Il est temps! murmura maître

Floh; et au même instant, M. Tyss ressentit une vive douleur à la pupille de l'œil gauche. Il s'aperçut que le maître lui avait appliqué le microscope. L'effet en fut merveilleux. Dessous le crâne de M. Swammer, il aperçut des veines et des nerfs qui s'étendaient jusqu'au cerveau, et dont il pouvait suivre la marche. C'étaient ses pensées. Elles contredisaient absolument ses paroles.

— Il me semble, dit M. Swammer, en s'approchant de M. Tyss, il me semble, mon cher monsieur, que vous avez une puce sur votre cravate.

Ses pensées disaient : — Par tous les diables, c'est le maître Floh que je vois-là ! Gamaheh ne s'est pas trompée.

Pérégrinus se recula vivement, en assurant que ces insectes ne lui causaient pas de répugnance.

— Je me recommande donc bien à

votre amitié, dit M. Swammer en se retirant.

—Je voudrais que tu fusses au fond des enfers! telle était sa pensée.

M. Tyss se réjouit fort du présent de son ami, le maître Floh, qui lui enseigna la manière de retirer l'instrument de son œil et de le replacer de nouveau. — Si vous le portiez constamment, lui dit la petite créature, la connaissance des pensées de tous ceux qui vous parlent, vous ferait bientôt mourir de chagrin.

Tout-à-coup, la porte s'ouvrit, deux envoyés du conseil vinrent annoncer à Pérégrinus, qu'ils avaient l'ordre de l'arrêter et de s'emparer de tous ses papiers. Pérégrinus protesta, en vain, de son innocence; il fallut se rendre à la force.

Maître Floh resta caché dans la cravate du prisonnier.

QUATRIÈME AVENTURE.

Rencontre inespérée de deux amis. — Désespoir amoureux de l'aloès-zéhérit. — Combat des deux mages. — Somnambulisme de la princesse Gamaheh. — Pensées du rêve. — Comment Doertje Elverdin dit presque la vérité, et comment l'aloès s'enfuit avec la princesse.

On reconnut bientôt l'erreur du garde de nuit qui avait pris Georges Pépusch pour un voleur; mais une irrégularité qui se trouva sur son passe-

port, le fit retenir en prison, jusqu'à ce qu'il eût trouvé un bourgeois de Francfort pour le cautionner.

Georges était dans sa chambre de captif, cherchant dans sa mémoire le nom de quelques bourgeois dont il pût réclamer l'assistance, et appuyé sur le bord de la fenêtre, maudissait assez énergiquement sa destinée, lorsqu'une autre fenêtre s'ouvrit près de la sienne et une voix lui cria : — Est-ce bien toi, Georges ?

Pépusch ne fut pas peu étonné en reconnaissant un ami avec lequel il avait vécu intimement, pendant son séjour à Madras.

— Cousin, dit Pépusch, que l'homme est oublieux ! J'avais entendu conter merveilles à Hambourg, de toi et de ta manière de vivre ; et je n'ai pas songé à te chercher ici. Mais il est heureux que le hasard t'offre à moi, je suis ar-

rêté, tu le vois; et tu peux me faire mettre en liberté, en attestant que je suis Georges Pépusch, que tu connais depuis long-temps, et non pas un voleur.

Pérégrinus venait de raconter à son ami, comment il s'était trouvé orphelin à son retour, et la vie solitaire qu'il menait dans une ville tumultueuse, uniquement livré aux brillans souvenirs du passé.

— Oh! je le sais, répondit Pépusch d'un air grondeur, on m'a raconté les folies que tu fais, et tes rêves enfantins. Tu veux être un héros de bonté et d'innocence, et tu méconnais les droits que le monde et la société ont sur toi. Tu fais des repas de famille imaginaires, et tu prodigues aux pauvres les mets exquis, les vins précieux que tu as fait servir aux morts. Tu te fais à toi-même des présens de Noël, puis tu

les donnes à de pauvres enfans; mais tu ne songes pas que c'est un bienfait nuisible que celui qui excite la sensualité des malheureux, pour leur faire ensuite sentir doublement leur faim et leur misère. Ah! que ces prodigalités m'inspirent de dégoût, lorsque je songe que ce que tu répands en un jour, suffirait pour nourrir ces familles pendant quelques mois. Tu combles les enfans de ces pauvres gens de jouets coûteux, et tu ne penses pas qu'un misérable sabre de bois, une poupée de chiffon donnés par leurs parens, leur causeraient plus de joie. Tu mets dans leur âme le germe du mécontentement et des soucis; voilà le fruit de tes bontés. Je veux croire que la perte de tes parens t'a profondément touché, mais si chacun de ceux qui éprouvent une telle perte se renfermait comme un colimaçon dans sa coquille, le monde

serait bientôt semblable à un cimetière; et je ne voudrais pas y vivre. Va, va, Pérégrinus, je ne puis plus t'estimer, je ne peux plus être ton ami, si tu ne changes de façon de vivre, et si tu ne renonces aux folies que tu fais chez toi.

Pérégrinus introduisit le microscope de maître Floh dans son œil.

— C'est une calamité, disaient les pensées de Georges, qu'un homme aussi bon et aussi intelligent soit livré à de semblables erreurs. Mais la mort de ses parens a ébranlé son âme et l'a porté à la mélancolie, il cherche des consolations dans une pensée qui touche à la folie. Il est perdu si je ne le sauve. Il faut donc que je lui parle avec dureté, et que je lui présente le tableau de ses écarts sous les couleurs les plus repoussantes, quoique je l'estime ex-

trêmement et que je sois pour toujours son ami.

—Georges, répondit Pérégrinus après que maître Floh lui eut ôté le microscope, Georges, je ne puis t'en vouloir car je sais que tes intentions sont bonnes. Mais toi aussi, il faut me pardonner mes manies; car en donnant ainsi je me rends heureux. Ce sont des fleurs que je répands sur ma vie qui autrement ne me semblerait qu'un champ triste et stérile, couvert d'épines et de chardons.

— Que parles-tu de chardons? s'écria Georges avec violence. Pourquoi méprise-tu les chardons et leur opposes-tu les fleurs? Es-tu si peu versé dans l'histoire naturelle, que tu ne saches pas que la plus belle fleur du monde, n'est autre chose que la fleur d'un chardon. Je parle du *cactus grandiflorus*. Et l'aloës-zéhérit n'est-il pas le plus

beau *cactus* qui soit sous le soleil? Pérégrinus, je te l'ai long-temps caché, car je l'ai long-temps ignoré moi-même; mais apprends que je suis moi-même l'aloës-zéhérit et que je n'abandonnerai jamais mes prétentions à la main de la fille du roi Sékakis, de la céleste princesse Gamaheh. Je l'avais trouvée, mais au même instant des gardes de nuit, poussés par le diable, m'ont arrêté et jeté en prison.

— Quoi! s'écria Pérégrinus, et toi aussi tu es enveloppé dans cette merveilleuse aventure!

— Quelle aventure? demanda Pépusch.

Pérégrinus ne fit aucune difficulté, de raconter de nouveau toute l'histoire. Il ne passa pas même sous silence l'apparition de maître Floh; bien qu'il ne parlât pas, comme on le pense bien, du mystérieux microscope.

Les yeux de Georges étincelaient; il se mordit les lèvres, il se frappa le front, et s'écria enfin plein de rage : — La maudite! la déloyale! la traîtresse! Et pour vider jusqu'à la lie ce calice amer, il se fit répéter toutes les circonstances de la rencontre d'Aline avec Pérégrinus, répétant entre ses dents : Dans ses bras! sur son sein! des baisers brûlans! Puis il quitta la fenêtre, et se mit à bondir dans la chambre, comme un homme désespéré. En vain Pérégrinus lui criait de l'écouter encore, qu'il avait des choses consolantes à lui dire, Georges n'entendait rien.

On ouvrit la porte de la prison de M. Tyss, et on vint lui annoncer que le motif qui l'avait fait arrêter, ne se trouvant pas fondé, il pouvait retourner dans sa demeure. Le premier usage

qu'il fit de sa liberté, fut de répondre de Georges.

En rentrant dans sa maison, Pérégrinus vit un spectacle singulier. Un homme était debout au milieu du vestibule, et portait, à travers une lunette, ses regards vers la porte de la chambre de M. Swammer. Un cercle lumineux, coloré de toutes les nuances du prisme, se formait sur cette porte, et se rassemblait peu à peu en un point brillant qui semblait la percer. Dès cet instant, un sourd gémissement, entre-coupé de cris douloureux, sembla s'échapper de la chambre. A son effroi extrême, Pérégrinus crut reconnaître la voix de Gamaheh.

— Que voulez-vous? que faites-vous ici? dit-il, à l'homme qui semblait exercer un art diabolique.

— Ah! dit l'homme en refermant sa lunette et en la remettant prompte-

ment dans sa poche, c'est le maître de la maison ! Pardonnez-moi, mon cher M. Tyss, si j'opère ici sans votre permission ; mais j'étais monté pour la demander, et votre bonne Aline m'avait dit que vous étiez sorti : or la chose ne souffrait pas de retard.

— Quelle est cette chose qui ne souffre pas de retard? demanda Pérégrinus d'une voix rude.

— Ignorez-vous, dit l'homme, que ma nièce Doertje Elverdin s'est échappée. Vous avez été arrêté, à grand tort il est vrai, comme son ravisseur, et je suis prêt à témoigner de votre innocence. Ce n'est pas chez vous, c'est chez Swammerdamm, qui était autrefois mon ami, que Doertje s'est réfugiée. Elle est seule dans cette chambre. Je ne puis entrer, car la porte est soigneusement fermée, et je suis trop bon pour employer la violence. C'est

pourquoi j'ai pris la liberté de tourmenter un peu la petite avec cet instrument, afin qu'elle reconnaisse qu'en dépit de ses airs de princesse, je suis toujours son seigneur et maître!

— Le diable! s'écria Pérégrinus en furie. Vous êtes le diable, Monsieur, mais non pas le maître de la céleste Gamaheh. Sortez de cette maison, et allez faire ailleurs vos conjurations sataniques!

— Ne vous fâchez pas si fort, mon bon M. Tyss, je suis un homme innocent, qui ne veux rien faire que le bien. Vous ne savez pas de qui vous soutenez la cause. C'est un petit basilic qui est là dans cette chambre, sous la forme d'une jolie petite femme. Elle pouvait s'enfuir puisqu'elle le voulait, mais m'enlever mon bien le plus précieux, mon meilleur ami, celui sans lequel je ne saurais vivre, enlever

maître Floh ! — Vous ne savez pas sans doute ce que je veux dire, mais...

Ici maître Floh ne put se défendre d'un éclat de rire, du fond de la cravate de Pérégrinus, où il avait cherché un asile sûr et commode.

— Ah ! s'écria Leuwenhoeck, est-il possible ! A cette place ! Permettez, M. Tyss !

A ces mots, il étendit le bras vers la cravate de M. Tyss. Mais Pérégrinus le saisit vivement et le traîna vers la porte ; au même moment elle s'ouvrit, et Georges Pépusch, suivi de M. Swammerdamm, se précipita dans le vestibule. Dès que Leuwenhoeck aperçut son ennemi Swammerdamm, il recula jusqu'à la porte de la chambre mystérieuse, contre laquelle il s'appuya. Voyant ce manège, Swammerdamm tira une petite lorgnette de sa poche, l'alongea

et s'approcha de son ennemi, en s'écriant : — Avance, si tu as du courage!

Leuwenhoeck avait rapidement tiré un instrument semblable, il l'avait également déployé, et il s'écria à son tour : — Approche, tu sentiras aussi mon pouvoir ! Tous deux s'appliquèrent à l'œil leurs instrumens, et s'attaquèrent de leurs regards meurtriers, en alongeant et diminuant tour-à-tour leurs lunettes. Il se fit alors des feintes, des parades, des voltes; bref, tous les mouvemens de l'escrime, et les deux combattans semblaient s'échauffer de plus en plus. Dès que l'un d'eux était atteint du regard de son adversaire, il poussait un cri, sautait en l'air, faisait les plus merveilleuses cabrioles et les plus beaux entrechats, jusqu'à ce qu'il eût évité le rayon de sa lunette. Ils luttèrent ainsi long-temps, la sueur coulait de leurs fronts, leurs yeux étin-

celans sortaient de leurs têtes, et ils semblaient deux fous échappés d'un hôpital. Au reste ce combat était fort agréable à voir.

Swammerdamm parvint enfin à débusquer Leuwenhoeck de la position qu'il avait prise devant la porte de la chambre, et le combat continua au fond du vestibule.

Georges profita de ce moment, il poussa la porte et se glissa dans la chambre, mais il en sortit en s'écriant : — Elle est partie ! partie ! et il s'élança aussitôt hors de la maison. Pendant ce temps, Leuwenhoeck et Swammerdamm s'étaient blessés tous les deux, et ils poussaient d'affreux hurlemens. Enfin, apercevant que la porte était ouverte, ils oublièrent leur combat et leur douleur, et se précipitèrent tous les deux dans la chambre.

— Venez, venez! s'écria alors la

vieille Aline, en entraînant M. Tyss dans son appartement.—Oh bonheur! oh! joie. Doertje Elverdin, vêtue de sa robe de gaze d'argent, s'élança au-devant de lui. — Enfin, je vous revois, mon doux ami, dit-elle, et elle le serra dans ses bras; la tête de Pérégrinus lui tournait d'amour et de ravissement. Mais au moment où il se baissait pour approcher ses lèvres de celles de Doertje, il se piqua terriblement le nez au diadême de diamans que la petite portait dans ses cheveux noirs. Cette douleur inattendue le rappela à lui-même, et le diadême le fit songer à la princesse Gamaheh et à tout ce que maître Floh lui avait dit de cette créature séduisante.

— Mon Dieu! dit Pérégrinus en se retirant de ses bras, n'êtes-vous pas la fille du puissant roi Sékakis, la divine princesse Gamaheh! — Pardonnez,

princesse, si un sentiment que je ne puis vaincre, m'a fait oublier le respect que je vous dois. Mais votre altesse elle-même....

— Que dis-tu, mon doux ami? s'écria-t-elle en l'interrompant. Moi, la fille d'un roi? Moi, une princesse? je suis ton Aline qui t'aime à la folie. Mais j'y songe. Aline est déjà chez toi, je lui ai parlé. Une bonne, une excellente femme; mais elle est devenue vieille et n'est plus jolie comme jadis! Malheur à moi, je ne suis pas la véritable Aline! malheur à moi!

Elle ferma les yeux et chancela. Pérégrinus la porta sur un sopha. Gamaheh continua de parler, comme dans un état de somnambulisme.

— Gamaheh, dis-tu? la fille du roi Sékakis? — Oui, je m'en souviens, dans Famagousta! j'étais une belle tulipe. — Mais non, j'éprouvais déjà les

désirs de l'amour. Silence! silence là-dessus!

Elle se tut et sembla s'endormir. Pérégrinus entreprit de la placer plus commodément; mais, en la prenant dans ses bras, il se piqua le pouce à une épingle et le porta à sa bouche. C'était le signe convenu avec maître Floh, pour que celui-ci mît le microscope sur l'œil. Pérégrinus aperçut alors les nerfs et les veines de cette jolie tête; mais ils étaient entremêlés de milliers de fils d'argent si déliés qu'il les voyait à peine. Puis, il vit, dans son cerveau, se former des fleurs qui devenaient des figures d'hommes, puis des bijoux et des pierres précieuses, et au milieu de ces apparitions se montraient des animaux merveilleux qui parlaient des langues bizarres. Aucune de ces apparitions ne concordait avec une autre, et des sons douloureux et joyeux

qui retentissaient ensemble, augmentaient encore cette dissonance.

—Ne vous troublez pas, Pérégrinus, dit maître Floh, ce sont les pensées du sommeil que vous voyez-là. Appelez seulement la petite par son nom véritable, et questionnez-la comme vous le jugerez à propos.

Comme la petite portait différens noms, Pérégrinus eût pu se trouver embarrassé, mais il s'écria : — Doertje Elverdin, est-il vrai que tu m'aimes? Elle ouvrit aussitôt les yeux et répondit : —Tu en doutes, Pérégrinus? Une jeune fille fait-elle ce que j'ai fait, sans que l'amour brûle dans son sein? Pérégrinus, je t'aime plus que tout autre; si tu veux être à moi, je me donne à toi pour toujours.

Mais ses pensées s'exprimaient ainsi : Comment la chose s'est-elle faite? Je ne lui ai fait tant de caresses que pour ob-

tenir de lui maître Floh; et maintenant, je suis prise dans mes propres filets, et je le trouve plus aimable que tous ceux que j'ai vus.

Pérégrinus tomba aux pieds de la charmante Aline, il couvrit de baisers ses petites mains, et lui prodigua les noms les plus doux.

—Mon bien aimé, tu ne refuseras pas d'accéder à un désir d'où dépend ma vie tout entière, dit la petite.

— Exige tout de moi, mon amie, tes moindres désirs sont des ordres sacrés pour moi, répondit Pérégrinus.

— Malheur à moi, murmura maître Floh, je suis perdu!

— Écoute donc, continua la petite en embrassant Pérégrinus, je sais de quelle manière...

La porte s'ouvrit avec violence et Georges entra. — Zéhérit! s'écria la

petite au désespoir, et elle tomba sans mouvement sur le sopha.

Mais Zéhérit s'élança sur la princesse, la prit dans ses bras et disparut avec elle. Maître Floh fut sauvé pour cette fois.

CINQUIÈME AVENTURE.

Pensées des jeunes dames auteurs et enthousiastes. — Érudition et intelligence de maître Floh. — Vertus et persévérance de M. Tyss.

GEORGES Pépusch, rapide comme l'éclair, avait enlevé, comme on l'a vu, la petite Aline des bras de l'amoureux Pérégrinus, et l'avait laissé glacé de surprise et d'effroi.

Lorsque Pérégrinus revint à lui, la

maison était redevenue silencieuse et déserte. A ses cris répétés, la vieille Aline accourut en traînant ses pantoufles, et jura qu'elle n'avait rien vu de toute cette scène.

Pérégrinus se désespérait de la perte de Doertje, mais maître Floh lui fit entendre ces paroles consolantes :—Vous ne pouvez savoir, mon cher Tyss, si Doertje Elverdin a réellement quitté votre maison. Pour moi qui m'entends à de semblables choses, je pense qu'elle n'est pas loin; et il me semble que je la sens dans votre voisinage. Mais si vous voulez suivre mon conseil, abandonnez-la à son sort. C'est une créature changeante et mobile, et vous courez risque de perdre l'esprit, comme l'aloès-zéhérit. Je vous le dis aussi : renoncez à votre vie solitaire; vous vous en trouverez mieux. Combien de jeunes filles avez-vous donc déjà con-

nues, que vous regardiez Doertje comme la plus belle de toutes? Allez, allez, Pérégrinus, l'expérience vous rendra plus sage. Vous êtes un joli homme, et maître Floh ne mériterait pas sa réputation de finesse et de sagacité, s'il ne prévoyait que le bonheur d'amour vous sourira bien autrement que vous ne le pensez aujourd'hui.

Pérégrinus suivit les conseils de son ami le maître Floh, qui lui rendit de grands services au moyen de son verre microscopique. Quelquefois cependant, les observations de Pérégrinus le jetaient dans un étrange embarras. Les jeunes gens surtout, qui parlaient avec un constant enthousiasme, et qui s'épanchaient en phrases brûlantes et en discours pathétiques, et parmi cette classe de gens, les jeunes poètes qui s'abandonnaient uniquement à leur génie et à leur imagination, lui causaient une

grande surprise. Il en était ainsi des femmes lettrées qui savaient pénétrer, comme on dit aujourd'hui, dans toutes les profondeurs de la pure philosophie et contempler la vie sociale sous toutes ses faces. Si Pérégrinus avait été fort étonné de voir les fils d'argent qui s'élançaient du cerveau de Gamaheh, l'organisation intérieure de ces gens-là lui semblait encore plus extraordinaire. Il apercevait, il est vrai, la filiation singulière de leurs veines et de leurs nerfs; mais il remarquait en même temps, que dès que ces personnages se mettaient à parler de sciences, d'arts, de perfectibilité indéfinie, ces organes cessaient de conduire le fluide intellectuel dans les vaisseaux de la tête, en sorte qu'il devenait impossible de démêler leurs pensées. Pérégrinus fit part de cette remarque à maître Floh qui ne le quittait pas. Ce-

lui-ci le rassura en lui disant que ces vapeurs confuses, qu'il ne pouvait démêler, n'étaient que des mots qui s'efforçaient de passer pour des idées. Quoi qu'il en fût, Pérégrinus n'oubliait pas la jolie Gamaheh.

Un jour, la vieille Aline entra chez lui en souriant, et en s'agitant comme quelqu'un qui éprouve le besoin de communiquer une pensée qui l'occupe.

— Voyons, Aline, s'écria Pérégrinus avec impatience, dites-moi sans tant de détours, ce qui vous agite si fort?

— Elle est ici! dit Aline d'un air de mystère.

— Femme, femme, que dis-tu là?... ici, dans cette maison! Et tu n'accours pas aussitôt pour me le dire!

— Et où donc serait la princesse votre fiancée, dit Aline avec calme, où donc serait-elle, si ce n'est ici où elle a retrouvé sa mère?

— Quoi! que dites-vous, Aline? s'écria Pérégrinus.

— Oui, Aline, c'est moi, et qui sait ce qui viendra en lumière avant peu, dit la vieille en relevant la tête. — Du calme, mon enfant, sinon tu courrais grand risque de tout perdre au moment de tout gagner. Assieds-toi donc là, et écoute mon récit sans m'interrompre.

Force fut donc à M. Tyss de se contenir et d'écouter la vieille Aline. Elle lui raconta que Leuwenhoeck et Swammerdamm s'étaient encore long-temps battus dans la chambre de ce dernier, et qu'un sourd gémissement qu'elle avait entendu lui avait fait craindre que l'un des deux n'eût été mortellement blessé. Elle s'était alors approchée, selon sa coutume, du trou de la serrure; et elle avait vu un singulier spectacle. Swammerdamm et Leuwenhoeck s'é-

taient emparés de Pépusch et le pétrissaient si fort dans leurs mains qu'il était devenu mince comme la tige du chardon. De là, les gémissemens qu'il poussait et que la vieille avait entendus. Puis, après l'avoir réduit à cet état, les deux mages s'étaient efforcés de le faire passer par le trou de la serrure. Le corps du pauvre Pépusch passait déjà plus qu'à demi de l'autre côté de la porte, lorsque la vieille s'enfuit épouvantée. Bientôt elle entendit un grand éclat de rire, et aperçut Pépusch qui avait repris sa forme naturelle, et qui s'en allait gaîment avec les deux mages. La belle Doertje était devant la porte de sa chambre, et fit à la vieille signe d'approcher. Elle voulait faire sa toilette, et elle requit le secours d'Aline.

Aline ne pouvait assez s'émerveiller de la grande quantité de robes que la petite avait tirée de toutes les armoires,

et de la richesse de ses joyaux, si brillans, qu'une reine des Indes pouvait seule en posséder de semblables. Tout en l'habillant, elle se mit à lui parler de M. Tyss, de la vie heureuse qu'elle menait chez lui, et enfin elle en était venue à parler de sa prorpe famille.

— Vous savez, M. Tyss, continua la vieille, que j'aime par-dessus tout à parler de ma défunte mar raine, la femme du teinturier. Elle avait été à Mayence, et je crois même dans les Indes, et elle pouvait prier et chanter en français. Si je lui dois ce nom payen, d'Aline, je lui pardonne car j'ai beaucoup profité auprès d'elle. La petite s'informa alors de mes autres parens et de la famille toute entière. Je lui dis que ma mère était presque aussi jolie qu'elle, et je lui contai bien des choses du temps où je dansais l'allemande avec le sergent Haeberpip, et où je portais des bas bleu

céleste avec des coins rouges. — Ah ! mon Dieu, nous ne sommes tous que de pauvres pécheurs. Il fallait voir comme la petite princesse, qui avait bien ri d'abord, devenait de plus en plus sérieuse, et comme elle me lançait de singuliers regards qui me faisaient frissonner de peur. Tout-à-coup, la petite tombe à mes pieds et veut absolument me baiser les mains, en criant : — Oui, c'est toi, je te reconnais maintenant, c'est toi-même! Et lorsque je m'apprètais à lui demander l'explication de ces paroles...

En ce moment, la vieille s'interrompit par un grand éclat de rire. Pérégrinus se fâcha vainement pour la contenir, les joues d'Aline devinrent d'un rouge foncé, elle semblait sur le point d'étouffer , et Pérégrinus craignant qu'elle ne mourût de cet excès de gaîté, se disposait déjà à lui répandre un verre d'eau sur le visage.

Enfin la vieille s'arrêta : — Comment ne pas rire d'une telle folie? dit-elle. Non, il n'est pas sur terre un semblable amour Figurez-vous, M. Tyss...

La vieille se mit à rire de nouveau, et Pérégrinus allait de nouveau perdre patience. Enfin, elle lui expliqua que la petite princesse pensait que lui, Pérégrinus, avait dessein d'épouser sa vieille gouvernante, et qu'elle lui avait fait promettre de refuser sa main.

— Il est certain, dit la vieille, que la princesse vous aime à l'excès; et lorsque je lui dis que vous l'aimez également de toute votre âme, elle répondit qu'elle n'en sera convaincue que lorsque vous lui aurez accordé une demande à laquelle elle attache un grand prix. La petite prétend qu'elle avait pris à son service un gentil petit nègre qui s'est enfui; je lui ai promis alors de le chercher; mais elle as-

sure qu'il est si petit, qu'il pourrait se cacher dans une noisette. Or, ce garçon....

— Il n'en sera rien! s'écria Pérégrinus qui voyait bien où voulait en venir la vieille, et qui s'élança aussitôt hors de la chambre.

C'est une vieille coutume, passée dans les mœurs, que le héros d'une histoire s'échappe dans la forêt voisine ou du moins dans un petit bois, lorsque son âme est dans un état de contention violente. Cette coutume est fort bonne sans doute. Aussi M. Pérégrinus Tyss ne put-il agir autrement, que de traverser la ville et de s'en aller droit devant lui, jusqu'à ce qu'il eût trouvé quelques arbres touffus. Et comme, dans une histoire romantique, il ne saurait manquer de feuilles tremblantes, de vents murmurans, de sources limpides et de ruis-

seaux bavards, il est à croire que Pérégrinus trouva toutes ces choses au lieu où il se réfugia. Il s'assit sur une pierre couverte de mousse, à demi-plongée dans un ruisseau transparent, dont les ondes venaient se briser à ses pieds, résolu de chercher le fil qui devait l'aider à sortir de cette aventure miraculeuse.

— Vraiment, se dit Pérégrinus, un faiseur de contes fantastiques n'inventerait pas des circonstances plus folles et plus confuses, que celles où je me trouve jeté en réalité depuis quelques jours! — Les grâces, les séductions, les attraits, l'amour lui-même, viennent au-devant d'un Mysogine * solitaire, et un regard, un mot suffisent pour allumer dans son âme, une ardeur qu'il redoutait sans la connaître! Mais l'apparition de cet être séduisant est si

* Ennemi des femmes.

mystérieuse, et aussitôt après, un petit insecte jusqu'alors méprisé, vient déployer une vaste masse de science et de raison, et parler de choses qui surpassent notre intelligence, comme si c'était là pour lui une conversation habituelle, ou de ces lieux communs qu'on débite le soir à table, près d'un bon feu! — Me suis-je donc approché si fort de la roue que font mouvoir les puissances inconnues, que ses rotations m'aient entraîné dans l'espace? Ce que j'ai vu, n'est-il pas de nature à faire perdre l'esprit et la raison? Et cependant, je me trouve calme et serein; il ne me semble même pas bizarre qu'une puce soit venue implorer ma protection, et qu'elle m'ait ouvert, par sa science, la connaissance des plus secrètes pensées des hommes. Mais où tendent toutes ces merveilles? Un démon ennemi ne se cache-t-il pas

sous cette chétive apparence; ne veut-il pas m'entraîner dans l'abîme et m'enlever toutes les joies que m'offre la possession de Doertje Elverdin? — Ne serait-il pas plus prudent de se débarrasser de ce petit monstre?

— C'est-là une fort méchante pensée, M. Tyss! s'écria maître Floh en interrompant le monologue de Péréglinus. Pensez-vous donc que le secret que je vous ai confié, soit peu de chose ? Ne peut-il vous convaincre dès que vous le voudrez, de la sincérité de mon amitié? Rougissez de votre défiance! Vous vous étonnez de la raison, de l'intelligence d'un insecte méprisé; et cela, permettez-moi de vous le dire, montre combien les limites de votre propre intelligence sont resserrées. Je voudrais, quant à ce qui concerne la volonté libre et l'âme pensante des animaux, que vous eussiez

lu le grec Philon ou, du moins, le traité d'Hieronymus Rorarius : *Quod animalia bruta ratione utantur meliùs homine*, ou du moins, l'*Oratio pro muribus*, du même auteur; que vous connussiez les écrits de Lipsius et du grand Leibnitz sur les propriétés intellectuelles des animaux, ou que vous sussiez ce que le savant rabbin Maimonides a dit de l'âme des bêtes. Vous ne me prendriez pas alors pour un démon, à cause de mon intelligence, et vous n'auriez pas la pensée de mesurer la raison selon le plus ou moins d'extension du corps qui la renferme. Je suis tenté de croire, après tout, que vous penchez pour l'opinion du médecin espagnol, Gomez Pereira, qui ne voit dans les animaux, que des machines artistement faites; mais sans force intellectuelle et sans libre arbitre. Mais non, je vous crois plus éclairé,

mon cher M. Tyss, et mieux instruit par la vue de ma chétive personne. — Je ne sais, en vérité, ce que vous nommez des merveilles, et comment il se fait que vous divisiez en monde merveilleux et monde non merveilleux, notre être et les apparitions qui en dérivent. Si vous vous étonnez d'une action parce que vous ne l'avez pas encore vue, et qu'elle dépasse les bornes de vos facultés morales, c'est une preuve de votre aveuglement et du peu d'étendue de vos regards. — Vous est-il arrivé quelquefois de croire aux images que vous offait un rêve?

— Comment pouvez-vous parler des rêves? dit M. Tyss, ils ne sont que le résultat d'une perturbation dans notre organisme spirituel ou matériel.

A ces paroles de M. Tyss, maître Floh laissa échapper un léger éclat de rire, aussi fin qu'ironique.

— Pauvre M. Tyss! dit-il, votre âme est-elle aussi peu éclairée? Depuis le temps où le chaos se forma en une matière intelligente et coordonnée (et il y a long-temps), l'esprit qui régit l'univers forme tous les êtres avec cette matière, d'où proviennent aussi les rêves et leurs images. Ces images sont la représentation de ce qui a été ou peut-être de ce qui sera un jour. L'âme les rencontre au hasard lorsque le tyran qui se nomme le corps lui permet, durant son sommeil, d'aller errer pendant quelque temps dans l'espace. Mais ce n'est pas ici le lieu de débattre de semblables questions. Je veux seulement vous découvrir encore une chose. Apprenez que vous êtes enveloppé d'une façon toute particulière dans le destin de la princesse Gamaheh. Swammerdamm et Leuwenhoeck, l'aloès-zéhérit et le prince des sang-

sues, mais surtout le génie Thétel, tous prétendent à la possession de la belle princesse; et moi-même, je dois l'avouer, mon vieil amour se réveille, et je serais assez insensé pour partager ma couronne avec elle. Mais vous, vous, M. Pérégrinus, vous êtes le plus important de tous ces personnages, et sans votre volonté, personne ne possédera la belle Gamaheh. Si vous tenez à connaître l'enchaînement de ces circonstances, parlez à Leuwenhoeck, lui seul...

Maître Floh fut interrompu par un homme en pleine furie, qui s'élança des broussailles et se précipita sur Pérégrinus.

— Ah! traître, ami perfide! je te trouve enfin! s'écria Georges Pépusch. (C'était lui.) Lève-toi et perce-moi le sein, ou meurs de ma main!

A ces mots Georges tira de sa poche

deux pistolets, en mit un dans la main de Pérégrinus, alla se poster vis-à-vis de lui, et s'écria : — Tire, lâche imposteur !

Pérégrinus assura que rien au monde ne le déterminerait à se battre avec un ami, pour une querelle dont il ignorait le motif.

Georges fit alors un grand éclat de rire, et au même instant la balle de son pistolet, dont il avait lâché la détente, alla traverser le chapeau de Pérégrinus. Celui-ci regarda son ami en silence et avec un grand calme. Georges s'approcha de Pérégrinus, et lui dit d'une voix sourde, de tirer.

Pérégrinus déchargea en l'air le pistolet, et le jeta loin de lui. Au même instant, Georges se laissa tomber sur le sein de son ami, et s'écria en pleurant : — Elle meurt! elle meurt d'amour pour toi, malheureux ! Cours ! Sauve-

la ! Tu le peux encore ! Sauve-la et abandonne-moi à mon désespoir !

Pépusch s'enfuit si rapidement que Pérégrinus le perdit aussitôt de vue. Frappé des paroles de son ami, il se hâta de courir vers la ville. En entrant dans sa maison, il trouva la vieille Aline éplorée. Elle lui annonça que la princesse était tombée tout-à-coup mortellement malade, et que Swammer était sorti pour aller chercher le plus célèbre médecin de Francfort.

La mort dans l'âme, Pérégrinus entra dans la chambre de Swammer dont Aline lui ouvrit la porte. La petite, pâle comme un spectre, était étendue sur le sopha, et ce ne fut qu'en s'agenouillant devant elle que Pérégrinus s'aperçut qu'elle respirait encore. Dès qu'il toucha sa main glacée, un douloureux sourire se joua sur ses lèvres violettes, elle murmura : — Est-ce toi ,

mon doux ami? Viens-tu voir encore une fois celle qui t'aime inexprimablement? Hélas! elle meurt parce qu'elle n'a pu vivre loin de ta présence!

Pérégrinus, éperdu de douleur, se répandit en protestations de tendresse, et répéta qu'il sacrifierait tout au monde pour l'amour d'elle. De ces paroles advinrent des baisers, et du milieu de ces baisers murmuraient d'autres paroles.

— Tu sais, mon Pérégrinus, combien je t'aime. — Je puis être à toi, toi à moi, je puis me rétablir à l'instant même, tu me verras refleurir dans tout l'éclat de ma jeunesse comme une plante que rafraîchit la rosée, et qui relève sa tête penchée, mais... rends-moi le prisonnier, mon tendre, mon bien-aimé Pérégrin, je t'en supplie... Sinon, tu me verras expirer à tes yeux! Pérégrinus!... Je meurs!

A ces mots, la petite qui s'était relevée, retomba sur les coussins, sa poitrine s'agitait comme dans les angoisses de l'agonie, ses lèvres devenaient plus bleues, ses yeux semblaient près de se briser. — Dans son effroi, Pérégrinus porta la main à sa cravate, mais maître Floh s'élança de lui-même sur le cou de neige de la petite, en s'écriant : — je suis perdu !

Pérégrinus étendit la main pour saisir le maître; tout-à-coup, il se sentit arrêté par une puissance invisible, et d'autres pensées agitèrent son esprit.

— Quoi, se dit-il, seras-tu assez faible pour livrer celui qui a cherché un refuge près de toi, replongeras-tu tout un peuple dans les fers? Non; plutôt la mort qu'une trahison !

—Rends le prionnier!... Je meurs!...

Ainsi murmurait la petite d'une voix éteinte.

— Non jamais! Mais laisse-moi mourir avec toi! s'écria Pérégrinus au désespoir, en la serrant dans ses bras.

En ce moment un bruit harmonique, comme celui de plusieurs clochettes d'argent, se fit entendre, Doertje reprit ses couleurs vermeilles, s'élança du sopha et se mit à danser dans la chambre en riant aux éclats. Il semblait qu'elle eût été piquée de la tarentule.

Pérégrinus regarda ce tableau avec une surprise profonde, ainsi faisaient le médecin qui venait d'entrer et Swammer qui resta stupéfait à la porte.

SIXIÈME AVENTURE.

Conduite singulière de saltimbanques ambulans dans un cabaret, et coups y relatifs. — Histoire tragique d'un petit tailleur de Sachsenhausen. — Quel étonnement Pépusch causa à des gens honorables. — L'horoscope. — Joyeux combat de gens connus.

Tous les passans s'arrêtaient, alongeaient le cou et regardaient à travers les vitres, pour voir ce qui se passait dans la taverne. La foule devenait sans

cesse plus épaisse, le tumulte augmentait et le bruit, les rires et le tapage devenaient de plus en plus bruyans. Deux étrangers qui se trouvaient dans le cabaret, entretenaient toute cette rumeur, autant par leur figure, leur costume, leurs façons à la fois ridicules et repoussantes, que par les tours merveilleux qu'ils faisaient. L'un, homme âgé, fort sale et fort laid, était couvert d'une longue et étroite redingote noire d'étoffe luisante. Il savait se rendre tantôt mince et plat, comme au sortir d'un laminoir, et tantôt se ramasser et s'épaissir comme un poupart de Nuremberg. L'autre bien frisé, en habit de soie éclatante, vêtu en petit-maître de la fin du dernier siècle, s'élevait à son gré jusqu'au plafond et se laissait doucement descendre, tout en chantant des airs discordans dans une langue étrangère.

Au dire de l'hôte, ils étaient entrés l'un après l'autre, comme des gens raisonnables, et avaient demandé du vin. Puis, ils s'étaient regardés fixement et s'étaient mis à discourir ensemble. Bien que leur langage fût inintelligible pour les assistans, il était évident qu'ils se querellaient de plus en plus vivement.

Tout-à-coup, ils avaient pris la forme qu'ils avaient en cet instant, et s'étaient mis à faire le singulier manège qui attirait la foule.

— Cet homme qui monte et qui descend si bien, dit l'un des spectateurs, est sans doute l'horloger de Vienne, Dégen, qui a inventé la machine à voler.

— Oh non! répondit un autre, ce n'est pas l'oiseau Dégen, je croirais plutôt que c'est le petit tailleur de Sachsenhausen, si je ne savais que le pauvre petit homme a été brûlé.

Je ne sais si le lecteur connaît l'histoire du petit tailleur de Sachsenhausen? La voici :

HISTOIRE

DU

PETIT TAILLEUR DE SACHSENHAUSEN.

—

Il arriva qu'un petit tailleur, benin et dévot, sortit bien paré de l'église de Sachsenhausen, avec sa femme. L'air était piquant, et le petit tailleur n'avait pris que la moitié d'un œuf dur, et une petite tasse de café. C'est pourquoi il se sentait débile et mal à l'aise, car il avait bravement chanté à l'église; un petit coup de schnaps lui eût fait grand bien. Il avait été fort appliqué toute la semaine, et fort aimable envers sa femme, à qui il avait

fait une robe fort propre avec les morceaux qui étaient tombés sous l'établi en coupant. La femme consentit donc volontiers que le petit tailleur entrât chez un apothicaire pour boire un verre de cordial. Il y entra donc et demanda cette drogue. L'apprenti maladroit qui était resté seul dans la boutique, se trompa et apporta une fiole où se trouvait de l'air inflammable avec lequel on remplit les ballons. L'apprenti en remplit un verre, et le petit tailleur l'avala. Mais tout-à-coup, il se trouva dans une disposition si singulière, il semblait qu'il eût une paire d'ailes aux épaules, car il ne faisait que monter et descendre du plancher au plafond de la boutique.

—Mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria-t-il. Depuis quand suis-je devenu un si preste danseur ?

Alors il arriva que quelqu'un poussa

si fort la porte que la fenêtre s'ouvrit du contre-coup. Un grand courant d'air traversa la boutique, souleva le petit tailleur, et l'emporta par les fenêtres : personne ne le revit. Après quelque temps, les bourgeois de Sachsenhausen virent par une nuit noire, un globe lumineux qui éclaira toute la contrée et tomba sur la terre en s'éteignant. Tout le monde voulut savoir ce qui était tombé. On courut; et on ne trouva rien qu'un petit monceau de cendres; mais en le remuant, on aperçut l'ardillon d'une boucle de soulier, un petit morceau de satin jaune et un petit objet noir qui ressemblait assez au bouton d'une canne. On se mit alors à raisonner comment de tels objets pouvaient tomber du ciel, dans une boule de feu. Mais la femme du tailleur qui avait disparu, étant venue à son tour, joignit les mains, et s'é-

cria : —Ah! malheur, c'est l'ardillon de la boucle de mon mari! C'est un morceau du gilet des dimanches de mon mari! Ah! malheur, c'est le bouton de la canne de mon mari.

Mais un grand savant a déclaré que le bouton de canne n'était pas un bouton de canne, que c'était un débris de météore.

FIN DE L'HISTOIRE DU PETIT TAILLEUR.

Le cellerier s'impatienta enfin de voir l'étranger se grandir et se raccourcir tour-à-tour, sans faire attention à lui, et il lui mit juste sous le nez, la bouteille de vin de Bourgogne qu'il avait demandée. Aussitôt l'étranger se mit à humer la bouteille jusqu'à la dernière goutte, puis il se laissa tomber comme engourdi sur un siége, et ne fit pas un mouvement.

Les autres buveurs avaient remarqué avec étonnement qu'en buvant, il devenait toujours plus gros et plus informe. L'autre commençait à se fatiguer de son vol, mais dès qu'il aperçut son adversaire, étendu à demimort, il s'élança sur lui, et se mit à le battre vigoureusement. Mais l'hôte s'interposa, et le força d'abandonner la partie, en lui disant que, s'il voulait faire ses tours comme un honnête escamoteur, il pouvait rester dans sa taverne, sinon qu'on se verrait forcé de le mettre à la porte. L'homme volant se fâcha fort de ce nom d'escamoteur. Il répondit qu'il n'était rien moins qu'un charlatan, qu'il était maître de ballets à la cour d'un grand prince, mais qu'alors il exerçait la profession de bel esprit, et qu'il se nommait Legénie.—Quant à cet homme endormi, dit-il, c'était autrefois un douanier français; mais maintenant il vivait des

saignées et des barbes qu'il faisait, et se nommait Sangsue. Legénie avait beaucoup à se plaindre de lui, et M. Sangsue n'était venu à Francfort que pour lui enlever sa fiancée.

Le douanier avait tout entendu, ses petits yeux noirs étincelaient, et il cria à l'hôte :—Ne croyez pas un mot de ce que vous dit ce gibier de potence !

Legénie voulut de nouveau se précipiter sur le douanier; mais l'hôte le prit dans ses bras vigoureux et le précipita par la fenêtre, aux applaudissemens de toute l'assemblée.

Dès que le bel esprit fut parti, M. Sangsue reprit la forme qu'il avait eue en entrant dans la taverne. Les assistans crurent qu'il avait disparu, et tout le monde se dispersa. Le douanier sortit à son tour, mais à peine se trouva-t-il dans la rue, qu'un grand bruit se fit entendre; et l'hôte aperçut un jeune

homme qui avait saisi d'une main M. Sangsue et de l'autre M. Legénie, et qui s'écriait:—Ah! race de Satan! vous trouverai-je toujours sur mon chemin! Vous ne m'enlèverez pas la belle Gamaheh!

—C'est un fou! criaient le douanier et le bel esprit. Au secours! Sauvez-nous, M. l'hôte! il veut nous égorger! il nous méconnaît!

— Et! mon cher Pépusch, que faites-vous là, dit l'hôte? Vous vous trompez peut-être en ces personnes. Celui-ci est le maître de ballet, M. Legénie, et celui-là, M. Sangsue, douanier.

—Maître de ballet Legénie? le douanier Sangsue? répéta Pépusch, d'une voix sourde. Il semblait se réveiller d'un rêve, et chercher à rassembler ses idées. Pendant ce temps, deux honorables bourgeois qui connaissaient Pépusch, étaient sortis de la taverne,

et l'exhortaient à ne pas maltraiter ces étrangers.

Pépusch répéta encore une fois : Legénie ! Sangsue ! et il laissa retomber ses bras sans force. Les deux étrangers disparurent avec la vitesse du vent et plus d'un passant assura que le bel esprit s'était envolé sur le toit de la maison voisine, et que le barbier s'était perdu dans l'eau bourbeuse d'une mare qui s'était formée devant la taverne.

Les bourgeois forcèrent le pauvre Pépusch tout troublé, d'entrer dans la taverne avec eux, et de boire une bouteille de véritable vin de Niérenstein. Pépusch trouva le vin fort bon, et le but en silence, sans répondre un mot aux questions qu'on lui adressait. Enfin, il se tourna vers les convives et leur dit : — Vous avez bien fait de me retenir, mes amis, et de m'empêcher

de tuer ces deux misérables; mais vous ne savez pas quelles créatures funestes se cachent sous ces deux masques.

Pépusch se tut, et l'on imagine la sensation que produisirent ses paroles. L'hôte s'était rapproché, et les trois bourgeois, le coude sur la table, leurs têtes l'une près de l'autre, retenant leur haleine, attendaient avec impatience que Georges en dît davantage.

—Voyez-vous, mes braves gens, reprit Georges à voix basse et gravement, celui que vous nommez le maître de ballet, Legénie n'est autre que le méchant et maladroit génie Thétel; et l'autre que vous prenez pour un douanier, est l'effroyable prince des sangsues. Tous les deux sont amoureux, vous le savez, de la princesse Gamaheh, la charmante fille du roi Sékakis, et ils s'unissent pour l'enlever à l'aloès-zéhérit. C'est la plus grande folie qui

puisse germer dans deux stupides cerveaux, car outre l'aloès, il n'est qu'une seule personne à qui la belle Gamaheh puisse appartenir, et peut-être cette personne luttera-t-elle en vain avec l'aloès ; car bientôt il fleurira à la minuit, dans tout son éclat, et il retrouvera la vie dans sa mort.—Or, je suis moi-même l'aloès-zéhérit, c'est pourquoi vous ne sauriez m'en vouloir, si j'éprouve une si grande colère contre ces traîtres.

Les bonnes gens se frottèrent les yeux, et regardèrent Georges la bouche béante. Ils tombaient des nues, comme on dit, et la tête leur tournait comme un tourbillon.

Pépusch se versa un grand verre, et dit à l'hôte :—Oui, oui, mon cher hôte, bientôt vous me verrez fleurir sous la forme de *cactus grandiflorus*, et je répandrai dans toute la contrée une

odeur de vanille. Vous pouvez m'en croire.

—Vous me semblez un peu troublé, mon cher Georges, dit un des bourgeois; si vous buviez un verre d'eau....

— Pas une goutte, pas une goutte. — Je suis troublé, dites-vous? Qui ne le serait après s'être battu avec son ami intime, et s'être tiré à soi-même une balle dans la cervelle? Tenez, je remets entre vos mains ces instrumens de meurtre.

Pépusch tira deux pistolets de sa poche. L'hôte se retira avec frayeur; mais les deux bourgeois rirent aux éclats, en voyant les armes qui consistaient en deux pistolets de bois, véritables jouets pour les enfans.

Pépusch semblait ne rien voir de ce qui se passait autour de lui.

— Qui de vous, dit-il, connaît M. Pérégrinus Tyss, et voudrait m'en-

seigner où je le trouverai en ce moment?

— Le bon M. Tyss était ici, il y a une heure, répondit l'hôte, et il a pris une mesure de vin de Wurtzbourg. Il était fort préoccupé et s'écria tout-à-coup : — Oui, belle Gamaheh ! j'ai renoncé à toi ! sois heureuse dans les bras de mon ami Georges! Alors une petite voix lui dit : — Allons chez Leuwenhoeck, nous faire montrer votre horoscope. Aussitôt M. Tyss se leva et partit, avec cette voix sans corps.

Alors Georges se leva en fureur, prit l'hôte à la gorge et s'écria : — Que dis-tu, malheureux ! il a renoncé à Gamaheh? Pérégrinus! Sékakis! Et il s'enfuit en répétant ces exclamations.

Pérégrinus s'était en effet rendu chez Leuwenhoeck qui l'avait bien reçu, mais M. Tyss reconnut facilement, à l'aide de son microscope,

combien la haine que lui portait l'artiste était profonde. En examinant toutes les curiosités d'histoire naturelle qui se trouvaient dans la salle, Pérégrinus entendit la voix douce de maître Floh qui lui disait que son horoscope (à lui Pérégrinus) se trouvait sur la table. Pérégrinus s'approcha et vit sur une tablette une foule de linéamens merveilleux; mais comme il manquait de connaissances astrologiques, tout ce grimoire lui fût inintelligible. Cependant, il crut remarquer qu'un point rouge, placé au milieu du tableau, indiquait sa propre personne; et plus il contemplait ce point, plus il devenait rouge et prenait l'aspect d'un cœur; mais il n'étincelait qu'à travers une enveloppe dont il semblait recouvert.

A la demande de Pérégrinus, Leuwenhoeck alla prendre à l'un des coins et dressa au milieu de la chambre une

espèce de chevalet sur lequel il plaça le tableau; son auditeur et lui s'assirent devant ce tableau, et le parcoururent des yeux en gardant le silence.

« Vous pensez peut-être, Pérégrinus » Tyss, dit enfin Leuwenhoeck avec » une sorte de solennité, que ces traits, » ces signes dont se compose le tableau que vous regardez si attentivement, forment votre horoscope » tiré par moi, sous l'influence favorable des astres et d'après toutes les » règles mystérieuses de la sublime » science de l'astrologie? Et comment » vous serait venue l'idée de cette entreprise, comment auriez-vous pu » pénétrer dans les détails compliqués » de ma vie et débrouiller ma destinée? » telles pourraient être sans doute les » questions que vous auriez à m'adresser, Pérégrinus; et vous en auriez » incontestablement le droit, si je n'é-

» tais pas en mesure de vous justifier
» sur-le-champ de mon aptitude à ce
» genre d'opérations. Je ne sais si vous
» avez connu le fameux rabbin Isaac
» Ben Harravad *, j'ignore même si
» vous avez entendu parler de lui. Ce
» rabbin réunissait à des connaissances
» profondes, la précieuse et rare fa-
» culté de reconnaître à l'examen du
» visage des hommes si leur âme avait
» déjà résidé dans un autre corps, ou
» si elle existait pour la première fois.
» J'étais encore fort jeune, lorsque ce
» vieux rabbin mourut d'une indiges-
» tion qu'il s'était donnée à l'aide d'une
» sauce piquante où dominait le par-
» fum de l'ail. Les Juifs allèrent si
» vite en besogne avec son cadavre,
» que le défunt n'eut pas le temps de
» recueillir et d'emporter avec lui

* Ce rabbin vivait à la fin du douzième siècle.—Voyez Bartholozzi, *Biblioth. Rabbinica*, t. III, p. 888.

» toutes ses connaissances et toutes ses
» facultés qui par l'effet de sa maladie,
» se trouvaient comme disjointes et
» dispersées. Ses héritiers se séparè-
» rent en riant; quant à moi, j'avais
» eu le bonheur de pêcher, pour ainsi
» dire, à mon profit la faculté mer-
» veilleuse dont je vous parle, à l'ins-
» tant précis où elle voltigeait à la
» pointe du glaive que l'ange de la
» mort tenait dirigé sur la poitrine du
» vieux rabbin. C'est ainsi qu'elle est
» devenue mienne, et comme l'illustre
» Isaac Ben Harravad, je puis, à l'ins-
» pection du visage d'un homme, dire
» avec assurance si l'on a déjà animé
» quelqu'autre corps. Votre aspect,
» Pérégrinus Tyss, m'a frappé tout-à-
» coup, a fait naître en moi de singu-
» lières idées, et m'a même jeté dans le
» doute. La préexistence de votre âme
» me fut sur-le-champ démontrée, mais

» je ne pus reconnaître tout d'abord
» d'une manière bien nette quelle avait
» été la forme précédente de votre
» corps. Pour résoudre ce problême,
» j'ai dû interroger les astres et tirer
» votre horoscope. »

— Et vos recherches vous ont-elles donné quelque résultat, seigneur Leuwenhoeck, demanda Pérégrinus en interrompant l'apprivoiseur de puces?

— Certainement! reprit Leuwenhoeck d'une voix solennelle, j'ai reconnu que le principe physique, qui maintenant anime les belles formes de mon digne ami le seigneur Pérégrinus Tyss, existait depuis déjà bien long-temps, quoique ce fût comme pensée seulement et sans une forme quelconque. Regardez, seigneur Pérégrinus, considérez attentivement ce point rouge au milieu du tableau. Ceci n'est pas seulement un emblême, ce point est la forme

sous laquelle votre principe physique recevait son individualité. Vous étiez alors une brillante escarboucle enfouie dans la profondeur de la terre; mais à la surface verte du globe sommeillait, pliée à votre être, l'aimable Gamaheh, dont l'existence s'écoulait aussi dans l'ignorance d'elle-même. Ces lignes bizarres, ces constellations étranges que vous voyez, marquent le point qui sépare la durée de votre existence sous cette forme et le moment où votre principe intellectuel prit la forme actuelle de Pérégrinus Tyss. Vous êtes, sans le savoir, en possession d'un talisman; et ce talisman est précisément cette escarboucle. — Il peut se faire que le roi Sékaskis l'ait portée comme un des joyaux de sa couronne, ou même que sous certain point de vue, il ait été lui-même cette escarboucle; il suffit, vous la possédez maintenant, mais

certain événement doit avoir lieu quand sa vertu endormie se réveillera, et lors de ce réveil se décidera le sort d'une infortunée qui, jusqu'à ce jour, n'a joui que d'une existence incomplète et pénible, entre la crainte et l'espérance. L'aimable Gamaheh ne pouvait hélas acquérir, par la science magique la plus profonde, qu'une existence pareille, tandis que le talisman tout-puissant nous était dérobé. Vous seul l'avez tuée, vous seul pouvez lui insuffler la vie, quand l'escarboucle s'épanouira dans votre sein.

— Et cet événement, répliqua Pérégrinus en interrompant de nouveau l'apprivoiseur de puces, ne pourriez-vous, seigneur Leuwenhoeck, me l'indiquer?

A cette question de Pérégrinus, Leuwenhoeck fixa sur lui de grands yeux, semblable à un homme surpris et em-

barrassé qui ne sait que dire : « Com-
» ment diable, disaient ses pensées,
» est-il arrivé que j'en aie plus dit que
» je ne le voulais ? N'aurais-je pas du
» moins dû retenir ma langue sur le
» chapitre du talisman que cet heureux
» personnage porte dans son corps, et
» qui doit un jour lui donner tant d'as-
» cendant sur nous qu'il nous faudra
» vivre à son bon plaisir ? Oserais-je lui
» avouer que j'ignore moi-même ce
» qu'il me demande, et que tout mon
» savoir-faire échoue devant le nœud
» dans lequel se confondent toutes ces
» lignes magiques ? Faut-il lui avouer
» même que lorsque je considère ce
» signe capital de son horoscope, je
» sens mon courage faiblir, et que ma
» tête vénérable me fait à moi-même
» l'effet d'une misérable tête de pou-
» pée de carton grossièrement peinte ?
» Loin de moi l'idée d'un tel aveu qui

» me dégraderait à ses yeux et lui met-
» trait en main des armes contre moi!
» Otons à ce niais qui se croit sage l'en-
» vie de me presser de questions. » —
Cher et digne M. Tyss, reprit à haute voix l'apprivoiseur de puces en refrognant davantage son visage méditatif, ne me pressez pas de m'expliquer sur cet événement. Vous savez qu'un horoscope peut à la vérité nous instruire d'une manière claire et complète du commencement de certaines choses; mais que la sagesse éternelle ne nous permet à cet égard que des conjectures toujours douteuses.. Je vous aime trop, mon cher M. Tyss, pour vous jeter prématurément dans les angoisses de l'incertitude; autrement je vous ferais du moins comprendre que cet événement, qui pourrait vous donner la conscience de votre pouvoir, pourrait

bien en même temps briser, au milieu des tourmens les plus effroyables de l'enfer, la constitution actuelle de votre être.... mais je n'en ferai rien... je veux garder sur ce sujet le silence le plus absolu, pas un mot de plus sur cet horoscope ne sortira de ma bouche.... Je vous en prie seulement, mon cher M. Tyss, ne me pressez pas de questions! La chose se présente certainement à moi comme des plus sinistres, tout mon savoir me met à peine en mesure de vous présager une fin heureuse à cette aventure, mais j'ose l'espérer, une constellation imprévue et, jusqu'à ce moment, restée en dehors du cercle de mes observations, vous tirera peut-être du danger!...

Pérégrinus admira la malicieuse fausseté de Leuwenhoeck; cependant la tournure de l'affaire et la position où

le dompteur de puce se trouvait vis-à-vis de lui sans le savoir, ni même s'en douter, lui parurent si plaisantes, qu'il ne put retenir un bruyant éclat de rire.

— De quoi riez-vous si fort, mon digne M. Tyss, demanda l'artiste un peu décontenancé.

—Vous agissez fort sagement, monsieur Leuwenhoeck, répliqua Pérégrinus en continuant de rire, et je vous sais gré de me taire, par pure indulgence, le terrible événement dont je suis menacé; car indépendamment de ce que vous êtes trop mon ami pour me jeter dans l'inquiétude et les alarmes, vous avez encore un autre motif très-bien fondé, pour garder le silence, et ce motif ne consiste en rien autre chose qu'en ceci, que vous n'avez vous-même pas la » moindre certitude à ce sujet. Toute

la peine que vous prendriez pour débrouiller ce nœud compliqué, serait, je n'en doute pas, perdue; tout votre savoir astrologique n'y peut rien, et si maître Floh ne vous était pas tombé évanoui sur le nez, il en irait, je crois, fort mal pour vos talens de toute espèce.

Le visage de Leuwenhoeck s'enflamma de fureur, il ferma les poings, grinça des dents, trembla et gesticula si fort qu'il serait tombé de sa chaise si Pérégrinus ne l'eût saisi par le bras aussi vigoureusement que Georges Pépusch avait pris à la gorge le malheureux cabaretier. L'artiste parvint à se débarrasser par un saut de côté fort adroitement exécuté, et Pépusch entra dans la chambre de Leuwenhoeck, précisément au moment où Pérégrinus se maintenait de vive force sur sa chaise, où il se débattait en murmu-

rant entre ses dents : infâme Swammerdamm, si tu l'avais osé!.....

Dès qu'il aperçut Pépusch, Pérégrinus lâcha l'apprivoiseur de puces, alla à la rencontre de son ami et lui demanda d'une voix inquiète, s'il avait renoncé à l'effroyable résolution qui s'était emparée de lui avec une violence si déplorable.

Pépusch parut ému presque jusqu'aux larmes, il affirma que dans aucun cas de sa vie il n'avait fait autant d'insipides folies, qu'en ce jour même ; que parmi ces folies, il mettait au premier rang celle d'être allé, après s'être logé une balle dans la tête, dans un cabaret, dont il ne savait plus même le nom, ni le lieu, le tout pour y parler à de bonnes gens de choses extravagantes et essayer d'y égorger le maître de la maison. Son infortune, disait-il, serait bientôt à son comble,

car les gens qui l'avaient entendu et vu agir, n'avaient certainement pas manqué de le regarder comme un fou, et il avait à craindre de se voir enfermé dans la maison des aliénés, au lieu de jouir des douceurs que lui promettait l'événement qui devait faire le bonheur de sa vie. — Pépusch expliqua, en outre, tout ce qu'il avait appris par le cabaretier, de la conduite de Pérégrinus, et demanda en rougissant et en baissant les yeux, si un pareil sacrifice, si une semblable renonciation en faveur d'un ami malheureux, était encore possible ou même seulement concevable, dans ce siècle où l'héroïsme avait disparu de la terre.

Pérégrinus partageait intérieurement les sentimens de son ami; il lui donna avec chaleur l'assurance que de son côté, il était fort éloigné de vouloir chagriner le moins du monde son di-

gne ami, qu'il se désistait solennellement de toutes ses prétentions au cœur et à la main de la belle Doertje Elverdin, et renonçait volontiers à ce paradis dont la possession lui avait, à la vérité, souri comme la plus grande somme de bonheur possible.

— Et je voulais te tuer, et parce que je ne pouvais te croire je me suis suicidé d'un coup de pistolet! s'écria Pépusch en se précipitant sur le sein de son ami. O rage cruelle! ô détestable entraînement d'une passion aveugle et délirante!

— Je t'en prie, Georges, recueille-toi, dit Pérégrinus. Tu parles d'un coup de pistolet, et je te vois là, devant moi frais et dispos! comment accorder tout cela?

— Tu as raison, reprit Pépusch, il me semble que je serais hors d'état de parler raison avec toi si je m'étais

réellement chassé une balle à travers le crâne. Aussi ces gens prétendaient-ils que mes pistolets n'étaient que de simples jouets d'enfant, et que peut-être le duel aussi bien que le suicide dont je parlais n'avaient été qu'une pure plaisanterie. Quoiqu'il en soit, il est nécessaire que j'acquière la certitude de ta grandeur d'âme et de mon bonheur, et à l'instant même se dissiperont les nuages qui troublent ma vue et offusquent ma raison. Viens, mon cher Pérégrinus, accompagne-moi auprès de l'aimable Doertje Elverdin, et que je reçoive de ta main celle de ma douce épouse.

Pépusch prit le bras de son ami et voulait s'éloigner en toute hâte; mais le trajet qu'ils croyaient avoir à parcourir devait leur être épargné. La porte s'ouvrit à l'instant même pour donner passage à Doertje Elverdin, belle et gra-

cieuse comme un jeune ange, mais suivie du vieux M. Sawmmer. Leuwenhoeck était jusqu'alors resté muet et immobile, se contentant de jeter tantôt sur Pépusch, tantôt sur Pérégrinus, des regards pleins de colère; mais à l'aspect du vieux Swammerdamm il parut comme frappé d'une étincelle électrique. Il lui montra son poing fermé, et lui cria d'une voix retentissante : — Ah ! viens-tu te moquer de moi, vieux monstre fallacieux !..... tu n'en auras pas la joie ; défends-toi, ta dernière heure a sonné !

Swammerdamm fit un bond de quelques pas en arrière, et voyant Leuwenhoek s'avancer sur lui armé de sa lunette d'approche, il tira la sienne pour rétablir l'égalité des armes. Le duel, qui avait commencé dans la maison de M. Pérégrinus Tyss, semblait devoir s'engager de nouveau.

Georges Pépusch se jeta entre les combattans, et détournant habilement avec sa main gauche un regard par lequel Leuvenhoeck eût mis à mort son ennemi, il rabattit de la droite, vers la terre, l'arme que Swammerdamm tenait toute braquée, et par cette inclinaison donnée à la lunette de l'adversaire de l'artiste, il épargna à ce dernier la blessure dont il était menacé.

Pépusch déclara ensuite à haute voix qu'il ne permettrait jamais et nullepart, un combat aussi dangereux entre Leuwenhoek et Swammerdamm, tant qu'il n'aurait pas appris d'eux-mêmes le motif de leur querelle. Pérégrinus trouva la conduite de son ami si raisonnable, qu'il ne balança presque pas à se placer comme lui entre les combattans et à s'exprimer comme l'avait fait Pépusch.

Leuwenhoeck et Swammerdamm furent obligés de céder à l'invitation de

leurs amis. Le second affirma en outre qu'il n'était point venu dans des vues hostiles, mais seulement par égard pour Doertje Elverdin, pour se réconcilier avec Leuwenhoeck et terminer de la sorte une guerre qui n'avait duré que trop long-temps et rendu hostiles l'un à l'autre deux principes nés l'un pour l'autre, et dont les recherches communes pourraient seules épuiser les plus profonds réservoirs de la science.

Leuwenhoeck assura au contraire qu'à la vérité, la possession de Doertje était la cause réelle de la discorde; mais qu'il venait à l'instant même de découvrir une nouvelle ruse de son indigne collègue; que non-seulement celui-ci niait la possession de certain microscope, qu'en certaine occasion il avait accepté comme dédommagement, pour renouveler ses prétentions illégitimes à la possession de Doertje; qu'il avait

en outre pour le tourmenter et inquiéter encore davantage, lui Leuwenhoeck, transmis ce microscope à un autre. Swammerdamm affirma sous serment, fort et ferme, qu'il n'avait jamais reçu le microscope en question, et qu'il avait d'excellentes raisons pour croire que cet instrument avait été méchamment détourné par Leuwenhoeck.

Les fous qu'ils sont!.. dit à voix basse maître Floh à Pérégrinus, ils parlent du microscope que vous avez dans l'œil. Vous savez que j'étais présent au traité de paix que Swammerdamm et Leuvenhoeck conclurent relativement à la possession de la princesse Gamaheh. Lorsque Swammerdamm voulut jeter dans la pupille de l'œil gauche le verre microscopique qu'il avait en effet reçu de Leuvenhoeck , je m'en emparai lestement, parce que ce n'était point

sa propriété, mais la mienne. Ainsi donc, M. Pérégrinus, dites à l'instant même que vous avez le bijou.

Pérégrinus annonça, en conséquence et sur-le-champ, qu'il possédait le verre microscopique que Swammerdamm avait dû recevoir, mais n'avait pas reçu de Leuvenhoeck; que par conséquent, Leuvenhoeck n' avait pas pour le moment le droit absolu de regarder Doertje Elverdin comme sa pupille.

Après beaucoup de pour-parlers, les deux champions convinrent que M. Pérégrinus Tyss qu'aimait si tendrement Doertje Elverdin, la choisirait pour épouse, et que sept mois après il déciderait lequel des deux microscopistes serait le plus digne d'être regardé comme son tuteur ou son beau-père.

Quelque aimable et gracieuse que parût Doertje Elverdin sous l'élégant costume que semblaient lui avoir pré-

paré les amours, quelque douces et caressantes que fussent les œillades passionnées qu'elle adressait à M. Pérégrinus Tyss, celui-ci pensa à son protégé, et à son ami, demeura fidèle à sa parole qu'il avait donnée, et déclara de nouveau qu'il renonçait à la main de Doertje.

Les microscopistes ne furent pas médiocrement surpris quand Pérégrinus proclama Georges Pépusch comme celui qui avait les prétentions les mieux fondées à la main de Doertje.

Doertje Elverdin, versant un torrent de larmes, se tourna vers Pérégrinus qui la reçut dans ses bras au moment où elle allait s'évanouir et tomber à terre. « Ingrat, dit-elle en
» soupirant, tu me brises le cœur en
» m'éloignant de toi. Mais telle est ta
» volonté! Accepte du moins ce baiser
» d'adieu et laisse-moi mourir! »

Pérégrinus se pencha vers elle, mais dès que sa bouche eut touché celle de la petite, elle le mordit si fort à la lèvre que le sang en sortit. « Monstre !
» s'écria-t-elle aussitôt avec une gaîté
» folle, c'est ainsi qu'il faut te punir !
» Reviens à toi, recouvre ta raison, sois
» aimable, et prends-moi; que l'autre
» tempête ensuite tant qu'il voudra.» Sur ces entrefaites, les deux microscopistes s'étaient de nouveau, Dieu sait à quel propos, laissés aller à la querelle la plus violente. Georges Pépusch désolé, se jeta aux pieds de la belle Doertje, et d'une voix lamentable bien digne de sortir du gosier du plus infortuné des amans, il s'écria : — Gamaheh ! c'est donc ainsi que ta flamme s'est éteinte dans ton sein, tu ne penses donc plus ni aux beaux jours que nous avons passés à Famagousta, à Berlin, à...

— Georges, tu es un plaisant fou,

reprit la petite, avec ta Gamaheh, ton aloès-zéhérit et toutes les extravagances qui te viennent à l'idée. Je te voulais du bien, mon ami, je t'en veux encore, et je t'accepterai pour époux, quoique le grand me plaise davantage, si tu me promets sincèrement, si tu me jures même solennellement que tu feras usage de toutes tes forces...

La petite murmura tout bas quelque chose à l'oreille de Pépusch; mais Pérégrinus crut deviner qu'il était question de maître Floh.

Pendant ce temps, la querelle était devenue plus violente entre les deux microscopistes; ils avaient de nouveau saisi leurs armes, et Pérégrinus s'efforçait de calmer leurs esprits irrités, lorsque la compagnie reçut un nouveau renfort.

La porte s'ouvrit avec fracas et l'on

vit entrer disputant et s'injuriant à qui mieux mieux le bel esprit, M. Legénie, et le barbier Sangsue. Ils se jetèrent, en faisant des gestes terribles et de la manière la plus brutale, sur la petite, et déjà le barbier l'avait chargée sur son épaule, lorsque Pépusch poussa son odieux ennemi avec une force irrésistible, l'entoura de son corps souple et le comprima de telle sorte qu'il le fit s'alonger en l'air comme une aiguille, en lui arrachant des mugissemens douloureux.

Pendant que le barbier était ainsi mal mené, les deux microscopistes, à l'aspect de leurs ennemis, avaient à l'instant fait trève entr'eux et combattu ensemble, et avec beaucoup de bonheur, contre le bel-esprit. Ce fut même inutilement que celui-ci, se voyant complètement battu terre-à-terre, s'éleva jusqu'au plafond de la chambre;

Leuwenhoeck et Swammerdamm s'étaient emparés de courts et épais bâtons, et lui appliquaient adroitement, de bas en haut, des coups redoublés dans cette partie du corps qui peut le mieux supporter ce genre d'attouchement. Le bel-esprit s'élevant toujours pour leur échapper, ce combat ressemblait assez à une partie de ballon dans laquelle monsieur le génie s'était vu forcé de jouer le rôle le plus fatigant et le plus ingrat, celui du projectile.

La guerre dont elle était témoin contre les diaboliques étrangers, parut causer une grande frayeur à la petite; elle se serra d'elle-même contre Pérégrinus, et le pria en pleurant de la tirer de cet épouvantable cohue. Pérégrinus pouvait d'autant moins le lui refuser, que son secours n'était nullement nécessaire sur le lieu du combat, aussi conduisit-il la petite dans sa demeure,

c'est-à-dire dans la chambre de son locataire.

Il suffit de dire que dès qu'elle se trouva seule avec Pérégrinus, la petite mit en jeu de nouveau, pour le ramener dans ses filets, toutes les pratiques les plus raffinées de la coquetterie. Cela le jeta dans un si grand trouble qu'il ne pensa même pas au verre microscopique qui aurait pu lui servir de contre-poison.

Maître Floh se trouva de nouveau en danger, il fut pourtant sauvé cette fois par M. Swammer, qui entra avec Georges Pépusch.

Swammer paraissait extrêmement satisfait, les regards animés de Pépusch témoignaient au contraire de sa fureur et de sa jalousie. Pérégrinus sortit de la chambre.

Le cœur déchiré par une plaie vive et profonde, il se mit à parcourir d'un

air sombre et recueilli en lui-même, les rues de Francfort; il gagna la porte de la ville et marcha jusqu'à la jolie petite place où s'était passée sa singulière aventure avec son ami Pépusch.

Il réfléchit de nouveau sur son étonnante destinée, l'image de la petite s'offrit à lui plus gracieuse, plus riante, plus séduisante que jamais; son sang circula plus rapidement dans ses veines; son pouls battit avec plus de force, un feu concentré semblait dévorer sa poitrine. Il mesura avec douleur la grandeur du sacrifice qu'il avait fait, il lui sembla qu'en le faisant il avait aliéné tout le bonheur de sa vie.

La nuit était venue lorsqu'il retourna à la ville. Sans s'en apercevoir et cédant peut-être à son insu à quelque répugnance de revoir sa maison, il se dirigea dans plusieurs rues de traverse, et se trouva enfin dans la rue de Kal-

bach. Un homme qui portait sur ses épaules une valise, lui demanda si ce n'était pas là que demeurait le relieur de livres Laemmerhirt? Pérégrinus regarda et reconnut qu'il était en effet devant l'étroite et haute maison où demeurait le relieur Laemmerhirt; il aperçut la fenêtre éclairée du laborieux artisan qui passait la nuit à travailler. On ouvrit la porte, et l'homme à la valise entra dans la maison.

Pérégrinus se reprocha intérieurement d'avoir, au milieu du trouble des derniers jours, oublié de payer au relieur Laemmerhirt divers travaux qu'il avait faits pour son compte; il prit la résolution d'y aller dès le lendemain matin et d'acquitter sa dette.

SEPTIÈME AVENTURE.

Tentatives hostiles des microscopistes.—Nouvelles épreuves de Périgrinus Tyss, et nouveaux dangers de maître Floh.—Rose Laemmerhirt.—Rêve décisif et conclusion.

Bien que nous manquions de documens positifs sur l'issue du combat livré dans la chambre de Leuwenhoeck, il nous paraît fort probable que les deux microscopistes, aidés parle jeune Geor-

ges Pépusch, obtinrent une victoire complète sur leurs ennemis. S'il en eût été autrement, le vieux Swammer n'aurait certes pas eu l'air aussi content qu'il l'était à son retour. Ce fut avec une mine rayonnante et joviale que Swammer ou plutôt M. Jean Swammerdamm entra le lendemain au matin chez M. Pérégrinus qui était encore au lit et en grande conversation avec son protégé maître Floh.

Pérégrinus, en apercevant M. Swammerdamm, ne négligea pas de se faire aussitôt jeter dans la pupille le verre microscopique.

Après beaucoup de longues et ennuyeuses excuses sur sa visite trop matinale, Swammerdamm finit par prendre place tout à côté du lit de Pérégrinus. Le vieillard ne voulut pour rien au monde consentir à ce que Pérégrinus se levât et passât même sa robe de chambre.

Le vieillard remercia, dans les termes les plus laudatifs, Pérégrinus des complaisances signalées qu'il lui avait témoignées, et qui consistaient non seulement à l'avoir reçu dans sa maison en qualité de locataire; mais à avoir permis que le personnel de la maison fût augmenté d'une jeune et parfois trop vive et trop bruyante demoiselle. Il ajouta que la plus signalée des complaisances, dont il lui était redevable, était celle d'avoir opéré sa réconciliation avec son ancien ami et confrère ès arts, Antoine de Leuwenhoeck. Au dire de Swammerdamm leurs cœurs à tous les deux s'étaient rapprochés instantanément dès qu'ils avaient été attaqués par le bel esprit et le barbier, et s'étaient vus dans l'obligation de défendre la belle Doertje Elverdin, contre ces deux monstres. La réconciliation complète, sincère et for-

melle des deux adversaires s'en était bientôt suivie.

Swammerdamm ajouta que le premier usage qu'ils voulaient faire de leur amitié de nouveau cimentée, était de mettre en commun leurs efforts pour tirer tout l'horoscope de M. Pérégrinus Tyss, et de l'expliquer autant qu'ils en auraient le pouvoir.

— Ce que n'a pu faire seul mon ami Antoine de Leuwenhoeck, dit M. Jean Swammerdamm, nos forces réunies le feront, et cette expérience sera la seconde que nous aurons entreprise avec le succès le plus éclatant, malgré tous les obstacles qui nous entouraient.

— Le vieux fou à courte-vue, murmura maître Floh, qui était posé auprès de l'oreille de Pérégrinus, sur l'oreiller, il s'imagine encore que c'est par lui que s'est ranimée la princesse

Gamaheh. Une belle vie, ma foi, que celle à laquelle ces microscopistes aveugles et ineptes, ont contraint la malheureuse!

— Mon bon, mon excellent M. Pérégrinus Tyss , continua Swammerdamm qui avait pu d'autant moins s'apercevoir de la présence de maître Floh, qu'il lui était survenu une forte envie d'éternuer; vous êtes un élu de l'esprit qui anime le monde, un enfant gâté de la nature, car vous possédez le plus admirable, le plus puissant talisman, ou pour parler plus convenablement et plus scientifiquement, le plus précieux tsilmenaja ou tilsemoth qui soit jamais sorti du sein de la terre pénétrée de la rosée du ciel. C'est un honneur pour mon art, que ce soit moi et non Leuwenhoeck qui ait découvert et proclamé que cet heureux tsilmenaja provient du roi

Nairao qui gouverna l'Egypte bien long-temps avant le déluge. Cependant la vertu de ce talisman doit sommeiller jusqu'à ce que se réalise certaine contestation dont votre estimable personne doit être le point central. Il se passera en vous-même, mon digne M. Tyss, au moment précis où se réveillera la vertu de ce talisman, il se passera dis-je quelque chose en vous-même qui vous avertira de ce réveil. Que Leuwenhoeck vous ait dit ce qu'il lui a plu de vous dire, touchant ce point le plus important de votre horoscope, tout cela ne peut être qu'erroné, car il ne saura rien, pas la moindre chose de certain à cet égard, tant que je ne lui aurai pas ouvert les yeux. Peut-être mon excellent ami de cœur vous a-t-il voulu inquiéter, car je sais qu'il aime à faire aux gens des frayeurs inutiles. Fiez-vous à vo-

tre loyal locataire qui vous jure, la main sur le cœur, que vous n'avez rien à craindre. Je voudrais savoir si vous n'avez rien imaginé touchant la possession de ce talisman, et ce que vous pensez de toute cette affaire.

A ces mots Swammerdamm regarda Pérégrinus comme s'il eût voulu pénétrer jusqu'au fond de son âme; mais il ne lui fut pas aussi facile de le faire qu'à Pérégrinus avec son microscope. Au moyen de ce verre Pérégrinus appris que la réconciliation des deux microscopistes était moins le résultat du combat qu'ils avaient livré en commun au bel-esprit et au barbier, que de cet horoscope mystérieux. La possesion du puissant talisman, tel était l'unique but de leurs efforts. Swammerdamm était resté dans une ignorance aussi humiliante que celle de Leuwenhoeck à l'égard de ce nœud mystérieux et com-

pliqué qui se rencontrait dans l'horoscope de Pérégrinus; mais il pensait que c'était en Pérégrinus lui-même que se trouvait la trace qu'il fallait suivre pour arriver à la découverte de ce mystère. Il voulait adroitement tirer quelque indication de cet ignorant, afin de pouvoir ensuite, avec l'aide de Leuwenhoeck, lui dérober ce précieux joyau avant qu'il en connût la valeur. Swammerdamm était convaincu que le talisman de M. Pérégrinus Tyss était de tous points semblable à l'anneau du sage roi Salomon, puisque, comme cet anneau, ce talisman quel qu'il fût, procurait à celui qui le possédait un pouvoir absolu sur l'empire des esprits.

Pérégrinus le paya de même monnaie, c'est-à-dire qu'il mystifia le vieux Swammerdamm qui croyait le mystifier. Il lui répondit adroitement en se servant à son tour de termes fleuris:

que Swammerdamm avait à craindre que déjà la faveur céleste eût commencé à se faire sentir et lui révélât bientôt ce mystère que ni lui, ni Leuwenhoeck n'étaient capables d'expliquer.

Swammerdamm baissa les yeux, il toussa, cracha et prononça quelques mots inintelligibles; il se trouvait réellement dans une bien fausse position, ses pensées se croisaient, s'embarrassaient : — Diable! se disait-il à lui-même, que veut dire ceci, est-ce bien Pérégrinus qui me parle? — Suis-je le savant, le sage Swammerdamm, ou simplement un âne ?...

Il se remit enfin, et reprit en ces termes : — Parlons d'autre chose, digne M. Tyss, parlons d'autre chose, et si je ne me trompe, occupons-nous de quelque chose de beau et d'agréable.

Swammerdamm affirma qu'il n'avait

pas avec moins de joie que son ami Leuwenhoeck découvert l'inclination secrète de la belle Doertje Elverdin pour M. Pérégrinus; qu'ils avaient lu dans l'horoscope de Pérégrinus qu'il prendrait pour épouse la belle Doertje Elverdin et que ce choix serait ce qu'il pourrait faire de plus avantageux dans sa vie. Il ajouta que son ami et lui ne doutaient pas un instant que Pérégrinus ne partageât la passion de la petite, et qu'en conséquence ils regardaient l'affaire comme toute arrangée. Swammerdamm pensait en outre que M. Pérégrinus Tyss était le seul homme au monde qui pût sans peine écarter ses rivaux, et que ses plus redoutables adversaires, le bel-esprit et le barbier, ne parviendraient à rien exécuter qui lui fût préjudiciable.

On doit facilement imaginer combien peu de confiance Pérégrinus dut

avoir dans la sagesse et la science des microscopistes, en les voyant tous les deux dans l'impuissance d'expliquer le sens du point principal de l'horoscope. Il ne crut pas un instant à cette prétendue conjonction horoscopique de laquelle ils voulaient déduire la nécessité de son mariage avec Doertje, et il n'eut pas la moindre peine à déclarer fermement et résolument qu'il renonçait à la main de cette belle, pour ne pas affliger son ami le plus intime, le jeune Georges Pépusch, qui avait des prétentions plus anciennes et mieux fondées à la possession de ce trésor, et que rien au monde ne serait capable de le faire manquer à sa parole.

Swammerdamm ouvrit ses yeux de chat, d'un gris vert, qu'il avait si longtemps tenus abaissés, regarda fixement Pérégrinus, et sourit avec la malice d'un renard.

— Si les scrupules de son amitié pour Georges Pépusch, dirent ses pensées, sont les seuls obstacles qui empêchent Pérégrinus de s'abandonner à sa passion, ils sont levés dès ce moment, car Pépusch a vu, malgré sa folie passagère, que les constellations s'opposent à son union avec Doertje Elverdin, et qu'alors même que cette union se réaliserait, il n'en résulterait que des malheurs et des désastres. Pépusch, en effet, avait renoncé à toutes prétentions à la main de Doertje, et déclaré qu'il était résolu à défendre, au péril même de sa vie, contre le bel-esprit et le sanguinaire barbier, la beauté qui ne devait appartenir à personne autre qu'à son ami de cœur, Pérégrinus Tyss.

Un frisson glacial parcourut les veines de ce dernier quand il lut dans la pensée de Swammerdamm que tout ce qu'il venait de dire était la vérité. As-

sailli des sentimens les plus contraires, il se pencha en arrière sur son oreiller et ferma les yeux.

M. Swammerdamm invita de la manière la plus pressante Pérégrinus à se lever, et à s'informer auprès de Doertje et de Georges eux-mêmes de la situation actuelle des choses. Il prit ensuite congé de lui avec autant de cérémonies et de longues phrases, qu'il en avait employées au commencement de sa visite.

Maître Floh, qui pendant toute cette conversation était resté tranquillement posé sur l'oreiller, sauta tout-à-coup jusque sur la houppe du bonnet de nuit de M. Pérégrinus. Là, il s'éleva sur ses longues jambes de derrière, tordit ses mains, les éleva en soupirant vers le ciel, et s'écria d'une voix à demi-étouffée par les larmes : — Malheur à moi, le plus misérable des êtres ! Je me croyais

sauvé, et la plus dangereuse épreuve me menace! A quoi me servent le courage et la fermeté de mon noble protecteur, si tout, oui, si tout conspire contre moi! — Je me rends! tout est consommé!

— Pourquoi vous lamenter ainsi sur mon bonnet, cher maître, dit M. Pérégrinus d'une voix douce? croyez-vous avoir seul à vous plaindre, et ne voyez-vous pas que je me trouve moi-même dans l'état le plus misérable du monde, brisé et abattu, ne sachant que répondre, ni quelle direction donner à mes pensées? Ne croyez pas pourtant, mon cher maître Floh, que je serai assez fou pour m'aventurer sur l'écueil où je pourrais échouer avec tous mes projets et mes superbes résolutions! Je me garderai bien de me rendre à l'invitation de Swammerdamm et de re-

voir la séduisante Doertje Elverdin!

— Au fait, répliqua maître Floh après avoir repris son ancienne place sur l'oreiller à côté de M. Pérégrinus Tyss, je ne sais si, quelque danger que je puisse y voir pour moi, je ne devrais pas vous conseiller de descendre chez Swammerdamm. Il me semble que les lignes de votre horoscope se débrouillent de plus en plus rapidement et que vous-même êtes sur le point d'entrer dans le point rouge. J'entrevois que maître Floh lui-même ne peut leur échapper, et que je serais un insensé d'attendre de vous mon salut! — Allez, voyez-la, prenez sa main, livrez-moi à l'esclavage, et afin que tout se passe comme le veulent les astres, sans que rien d'étranger s'y mêle, ne faites aucun usage du verre microscopique.

—Eh quoi! dit Pérégrinus, est-ce vous, maître Floh, dont le cœur et l'esprit m'ont naguères paru si courageux et si ferme, est-ce vous que je vois maintenant si pusillanime et si abattu. Quelle qu'ait été jadis votre sagesse; à quelque degré d'élévation au-dessus de la nôtre, que votre intelligence ait été placée par Rorazius le fameux nonce de Clément VII, toujours est-il que vous n'avez aucune idée nette de la force, de la volonté de l'homme, ou que du moins vous l'estimez bien au-dessous de ce qu'elle est réellement! non! — Je ne manquerai point à la parole que j'ai donnée, et pour vous faire voir combien j'ai fermement résolu de ne pas revoir la petite, je vais me lever et me rendre, ainsi que j'en ai formé le projet dès hier, chez le relieur de livres Laemmerhirt.

— O Pérégrinus! s'écria maître Floh, la volonté de l'homme est chose changeante et mobile, un léger souffle la met souvent en défaut. Quel intervalle sépare souvent ce que l'on veut et ce que l'on fait! — Cette vie n'est qu'une volonté continuelle, et tel homme finit par ne pas savoir ce qu'il a voulu; vous voulez ne pas revoir Doertje Elverdin, et qui peut assurer que dans un instant vous n'aurez pas renoncé à votre résolution?

La prophétie de maître Floh devait se réaliser bientôt.

Pérégrinus se leva, s'habilla et voulut, fidèle à son projet, aller chez le relieur Laemmerhirt; mais comme il passait devant la chambre de Swammerdamm, la porte s'ouvrit et Pérégrinus lui-même, sans qu'il sût comment, se trouva au milieu de la cham-

bre appuyé sur le bras de Swammerdamm et face à face de Doertje Elverdin qui, toute joyeuse et sans éprouver le moindre embarras, lui envoya cent baisers et lui cria : — Bonjour, mon bien-aimé Pérégrinus!

Un autre personnage se trouvait encore dans la chambre; c'était Georges Pépusch qui regardait par la fenêtre en sifflant un air. Il ferma violemment la fenêtre et se retourna. — Voyez un peu! S'écria-t-il, dès qu'il reconnut son ami Pérégrinus, tu fais visite à ta femme, cela est dans l'ordre, et un tiers est de trop ici; aussi, vais-je m'éloigner sur-le-champ; mais auparavant permets-moi de te dire, mon bon ami Pérégrinus, que Georges Pépusch dédaigna le don que tu lui jetas comme l'aumône à un pauvre diable. — Maudit soit ton sacrifice, je ne veux avoir à te remercier de rien.

Prends-la, cette belle Gamaheh, que j'aime si tendrement, mais prends garde que l'aloès-zéhérit ne prenne racine dans les murs de ta maison et ne les dégrade.

Le ton et toute la conduite de Georges avaient quelque chose de brutal; Pérégrinus vivement blessé de se voir si mal compris par Pépusch, et sans cacher sa mauvaise humeur, répliqua :—Il ne m'est jamais venu dans l'idée de marcher sur tes brisées ni de te faire obstacle; c'est la jalousie, c'est une passion poussée à l'extrême qui te font parler ainsi, autrement tu n'oublierais point combien je suis innocent de tout ceci. Sache-le donc enfin, je ne t'ai jeté aucun don, je ne t'ai fait aucun sacrifice, en renonçant à la plus belle des belles et peut-être au bonheur de ma vie, j'y étais, j'obéissais au devoir et à l'honneur!

Pépusch ferma le poing et le leva contre son ami. La petite s'élança entre eux, saisit la main de Pérégrinus et s'écria en riant : — Laisse courir la folâtre zéhérit, elle n'a en tête que des folies, elle est comme la famille des aloès, entêtée, capricieuse et ardue; toi, tu es mon bien-aimé, cher Pérégrinus, et tu ne cesseras pas de l'être!

En parlant ainsi, la petite attira Pérégrinus sur le canapé et sans plus de détours, se jeta sur son sein. Pépusch las de se ronger les ongles, gagna brusquement la porte.

La petite encore parée de sa séduisante robe de gaze de Chypre, lamée d'argent, était aussi attrayante, aussi gracieuse qu'autrefois. Pérégrinus se sentait pénétré de la chaleur électrique de son corps, et cependant un frisson glacial parcourait de temps en

temps ses membres et y versait le froid de la mort. Il crut pour la première fois remarquer dans les yeux de la petite, quelque chose d'inanimé et de sec, et le ton de sa voix, le léger bruissement même de sa robe lamée, sembla lui révéler la présence d'un être étrange auquel il ne devait plus jamais se fier.

Bien éloigné de vouloir affliger cette petite créature par un soupçon mal fondé, Pérégrinus réprima avec violence ses sentimens secrets, et attendit un moment favorable pour se dérober à ses caresses et échapper au serpent du paradis, à la tentation.

— Qu'as-tu donc aujourd'hui, mon doux ami, dit enfin Doertje; d'où te vient cette froideur, cette insensibilité? quelle idée te préoccupe, mon âme, ma vie? réponds-moi.

— Le mal de tête, des lubies, de

simples idées, rien de plus, ma chère enfant, répondit Pérégrinus d'un air indifférent, permets que j'aille prendre l'air, et en peu de minutes, mon mal se dissipera; d'ailleurs, une affaire pressente....

» — Mensonge, fourberie! s'écria la petite en se levant avec vivacité, mais Pérégrinus s'était échappé.

Pérégrinus fut enchanté de se trouver dans la rue, et sa joie fut vivement partagée par maître Floh qui, caché dans un pli de la cravate de son protecteur, ne cessait de chuchotter, de rire et de claquer dans ses mains, de telle sorte que le bruit s'en faisait entendre au loin.

Cette allégresse de son petit protégé, devint pénible pour Pérégrinus et troublait ses pensées. Il pria maître Floh de se tenir en repos, parce que déjà des gens graves l'avaient regardé

d'un air de mécontentement, croyant que c'était lui qui bavardait, qui riait et qui faisait un tel bruit.

— O fou que je suis, s'écria maître Floh, continuant à exprimer sa joie sans bornes, misérable fou qui pouvait douter de la victoire alors qu'il n'était pas besoin de combattre. Pérégrinus, laissez-moi me réjouir et me livrer à l'allégresse, car je serais bien trompé si bientôt ne devait se lever le soleil qui doit éclairer tout ce mystère.

Lorsque Pérégrinus frappa à la porte de Laemmerhirt, une douce voix de femme fit entendre ce mot : Entrez! Il ouvrit la porte, une jeune fille qui se trouvait seule dans l'atelier, vint au-devant de lui et lui demanda amicalement ce qu'il y avait pour son service?

Qu'il suffise au lecteur indulgent,

de savoir que cette jeune fille pouvait être âgée d'environ dix-huit ans, qu'elle était plutôt grande que petite, que sa taille était svelte et parfaitement proportionnée, qu'elle avait des cheveux châtains, des yeux d'un bleu foncé et un teint de *lis et de roses*. Ajoutons encore, que la physionomie de cette jeune personne exprimait cette douce réserve de la pureté virginale, et ce charme secret et céleste que plus d'un ancien peintre allemand a su si bien saisir dans ses portraits.

Dès que les yeux de Pérégrinus eurent rencontré ceux de la jeune fille, il lui sembla qu'il se sentait débarrassé d'une lourde chaîne que brisait une puissance bienfaisante, et qu'il voyait devant lui l'ange de lumière par la main duquel il serait conduit dans l'empire des joies indicibles.— La jeune fille, rougissant et abaissant modestement ses

paupières devant Pérégrinus qui la regardait d'un œil fixe, lui réitéra sa demande : — Qu'y a-t-il, monsieur, pour votre service? Pérégrinus parvint à grand' peine à lui demander si ce n'était pas ici que demeurait le relieur Laemmerhirt. Laemmerhirt était sorti, et Pérégrinus, peu maître de son trouble, parla de reliûres et de livres que celui-ci avait à lui rendre. Il finit par se remettre un peu, et se ressouvint de l'édition de luxe de l'Arioste que l'artiste avait dû relier pour lui en maroquin rouge avec de riches dorures. A ces mots on eût dit qu'une étincelle électrique eût frappé la jeune fille; elle s'écria les larmes aux yeux : — Ah! Dieu, vous êtes M. Tyss! et fit un mouvement comme si elle eût voulu saisir la main de Pérégrinus, mais elle recula aussitôt, et un profond soupir s'échappa du fond de sa poitrine. Un

sourire gracieux brilla sur les lèvres de la jeune fille, elle se répandit en bénédictions sur Pérégrinus, le bienfaiteur de son père et de sa mère. Elle lui rappela avec quelle bonté il avait fait aux enfans de la maison les présens de Noël. Elle débarrassa vivement le fauteuil de son père des livres, des manuscrits et des papiers imprimés qui le surchargeaient, le poussa en avant, et, du ton de l'hospitalité la plus gracieuse, invita Pérégrinus à s'y asseoir. Elle alla ensuite chercher les volumes de l'Arioste, et remit à Pérégrinus ce chef-d'œuvre de l'art de la reliûre, souriant avec fierté, car elle savait bien que Pérégrinus ne refuserait pas son approbation au beau travail de son père.

Pérégrinus tira de sa poche quelques pièces d'or, mais l'aimable personne se hâta d'assurer qu'elle ne savait pas le prix de ce travail, et qu'elle ne pouvait

en recevoir le paiement; elle pria M. Pérégrinus d'avoir la bonté d'attendre quelques instans, disant que son père serait bientôt de retour. Il semblait à Pérégrinus que l'indigne métal se fondît dans sa main en un lingot brûlant, il se hâta de remettre les pièces d'or dans sa poche. Dès qu'elle le vit assis dans le large fauteuil de son père, la jeune personne prit une chaise, et Pérégrinus, par un mouvement instinctif de politesse, se leva aussitôt pour la lui offrir; mais il arriva qu'au lieu de prendre le dossier de cette chaise, il saisit la main de la jeune personne et crut, en essayant de presser doucement cette main, sentir une pression à peine sensible.

Elle prit avec un laisser-aller enfantin le bras de Pérégrinus plongé dans une mer de délices, le reconduisit à son fauteuil et le pria de nouveau de

s'asseoir, en s'asseyant elle-même en face de lui, et prenant en main, je ne sais quel travail de femme.

Pérégrinus se trouvait comme un homme battu de l'orage sur une mer houleuse. O princesse! Ce mot lui échappa sans qu'il sût comment. La jeune fille le regarda d'un air effrayé, rougit, et dit, avec une modestie virginale : — Mes parens me nomment Rosine, donnez-moi aussi ce nom, cher M. Tyss, car je suis un de ces enfans à qui vous avez témoigné tant de bonté et qui vous honorent si sincèrement.

— Rosine! s'écria Pérégrinus hors de lui, et pouvant à peine s'empêcher de se précipiter aux genoux de la charmante fille.

Rosine se mit alors à lui raconter en continuant tranquillement son travail, que depuis l'époque où ses parens avaient été réduits par la guerre, à la

plus cruelle indigence elle avait été recueillie par une tante dans une petite ville voisine; cette tante étant morte depuis quelques semaines, elle était revenue chez ses parens.

Pérégrinus n'écoutait que la douce voix de Rosine sans s'occuper du sens de ses paroles, et il n'acquit la conviction qu'il ne faisait pas un rêve délicieux qu'au moment où Laemmerhirt entra dans la chambre et le salua de la manière la plus affectueuse. Peu de temps après, arriva la mère avec les enfans, et comme, dans l'esprit inconstant de l'homme, les pensées, les mouvemens, les sensations, se croisent, se combinent, s'entre-mêlent sans ordre apparent et de mille manières, il arriva, qu'au milieu même de son extase qui le transportait dans un monde nouveau pour lui, il vint tout-à-coup à penser que le grave Pépusch

avait blâmé les présens qu'il avait faits aux enfans de Laemmerhirt. Il fut très-satisfait d'apprendre qu'aucun de ces enfans ne s'était fait mal à l'estomac avec les friandises qu'il avait reçues de lui; et la manière joyeuse et amicale, orgueilleuse même, qu'ils mettaient à admirer le grand buffet où était en réserve le reste de ses présens, lui prouva que ces enfans regardaient le dernier acte de sa munificence comme quelque chose d'extraordinaire qui pourrait ne se renouveler jamais.

Ainsi le grondeur Aloès avait eu complètement tort.

— O Pépusch, se dit à lui-même Pérégrinus, ton cœur déchiré et troublé n'est accessible à aucun des purs rayons du véritable amours! cette pensée ramena Pérégrinus à songer à autre chose qu'à des bonbons et des jou-

joux donnés pour étrennes à des enfans. Laemmerhirt, homme doux, tranquille et bon, regardait avec une joie calme et modeste sa Rosine allant et venant en s'occupant toujours. Elle était en ce moment dans l'angle le plus éloigné de la chambre, auprès d'une petite table, entourée de ses jeunes frères et sœurs, à qui elle préparait de copieuses tartines de pain et de beurre, les enfans se pressaient autour d'elle, et ce petit tableau avait tout le charme d'une idylle domestique. Pérégrinus s'extasiait à cette vue, sans qu'il lui vînt à l'esprit de songer à la Charlotte de Werther et à ses tartines.

Laemmerhirt se rapprocha de Pérégrinus et se mit à lui parler à demi-voix de Rosine. Il dit combien cette chère enfant était bonne et sage, avoua que le ciel lui avait aussi accordé le

don d'une beauté peu commune et qu'il osait espérer de n'avoir jamais à attendre d'elle que de la joie; ce qui, ajouta-t-il en la montrant, lui plaisait surtout en elle, c'était que Rosine avait du goût pour le noble art de la reliûre, et que, depuis le peu de semaines qu'elle était revenue auprès de lui, elle avait fait des progrès si rapides et si peu ordinaires, dans la partie la plus délicate de cet art, qu'elle était déjà beaucoup plus habile que tel idiot d'apprenti qui, depuis des années, gaspillait l'or et le maroquin, et ne savait encore placer les lettres que de travers et de telle sorte qu'elles ressemblaient à des paysans ivres qui sortent, en trébuchant, du cabaret.

Le père enchanté de sa fille glissa en grande confidence dans l'oreille de Pérégrinus les mots suivans : — Ce secret m'échappe, M. Tyss, il m'étouffe, je

ne puis le garder. — Savez-vous bien que c'est ma Rosette qui a doré la tranche de votre Arioste!!!

Dès que Perégrinus eut reçu cette confidence, il saisit à la hâte les précieux volumes maroquinés, comme s'il eût voulu s'emparer de ces objets sacrés avant qu'un évènement fâcheux les lui dérobât. Laemmerhirt crut que ce mouvement indiquait de la part de Pérégrinus l'intention de s'en aller, et le pria de vouloir bien demeurer encore quelques instans au milieu de sa famille. Cette invitation même rappela à Pérégrinus qu'il était temps enfin qu'il s'éloignât, il régla promptement son compte avec Laemmerhirt qui, comme d'habitude, lui tendit la main en signe d'adieu, sa femme en fit autant, et Rosine aussi. — Les enfans s'étaient placé dans l'embrasure de la porte, et pour que la folie de l'amour

ne perdît pas son droit, Pérégrinus en sortant arracha de la main du plus jeune le reste de sa tartine, y donna de suite un coup de dents et descendit l'escalier comme un ensorcelé.

— Là, là, dit le petit tout ébahi, qu'est-ce que cela veut dire ? Si M. Tyss avait faim, il pouvait bien me le dire, je lui aurais de bon cœur donné ma tartine tout entière.

M. Pérégrinus Tyss regagna pas à pas sa maison, portant avec peine sous son bras les lourds *in-quarto*, et mangeant l'une après l'autre, les miettes du reste de la tartine, comme s'il eût savouré la manne du désert.

Lorsqu'il arriva chez lui, la vieille Aline vint à sa rencontre, et par des signes qui exprimaient l'inquiétude et une vive émotion, l'invita à entrer dans la chambre de M. Swammerdamm. La porte était ouverte, et Pé-

régrinus aperçut Doertje Elverdin qui était assise, immobile, dans un fauteuil, et dont le visage contracté, semblait être celui d'un cadavre qui a déjà habité le tombeau. Sur d'autres fauteuils étaient pareillement étendus et faisant aussi laide mine, Pépusch, Swammerdamm et Leuwenhoeck. — Voyez un peu, dit la vieille, la belle compagnie de spectres, les voilà tous les quatre dans cette position depuis le matin ; ils ne boivent, ne mangent, ne parlent, ni ne respirent !

Pérégrinus éprouva un grand effroi à cet aspect. Cependant ces images sinistres disparurent au milieu des rêves célestes où il nageait depuis le moment où il avait vu Rosine. Les souhaits, les rêves, les douces espérances aiment à s'épancher dans un cœur ami ; en est-il d'autre alors pour le pauvre Pérégri-

nus, que le cœur loyal du bon Maître Floh! C'était à lui qu'il voulait ouvrir son cœur, c'était à lui qu'il voulait parler de Rosine. Mais il eut beau l'appeler, le prier de se montrer, maître Floh resta invisible, il avait disparu. Dans le pli de sa cravate où maître Floh avait coutume de se nicher, Pérégrinus trouva, après une recherche soigneuse, une petite boîte sur laquelle étaient écrits les mots suivans.

» Ici se trouve le verre microsco-
» pique. Si vous regardez attentive-
» ment avec l'œil gauche, à l'intérieur
» de cette boîte, le verre se placera à
» l'instant même dans votre pupille :
» pour l'en retirer, il vous suffira de
» tenir votre œil au-dessus de l'anté-
» rieur de la boîte, et de vous presser
» doucement la pupille, et le verre
» tombera au fond de cette boîte. — Je
» travaille pour vous, et en cela, je

» risque beaucoup : mais, pour son di-
» gne protecteur, que ne ferait son ser-
» viteur Le maître FLOH. »

Le lecteur a dès long-temps deviné que M. Tyss s'était fortement épris de la petite Doertje; mais qu'il n'avait connu le véritable amour céleste qu'en voyant la charmante Rose Laemmerhirt. . . .

. . . .

. . . .

Mais le démon étend toujours sa main noire sur les momens les plus brillans de notre vie. Pérégrinus fut tenté de s'assurer des pensées de Rose; il porta la main sur le présent de maître Floh; et se disposa à se servir du microscope; mais Rose le regardait d'un air si pur et si touchant, qu'il se reprocha cette tentation comme un crime. Il se précipita aux pieds de la jeune fille fort effrayée, et s'écria en pleurant qu'il ne

méritait pas l'amour d'un être aussi parfait et aussi angélique.

— Mon Dieu, mon cher Pérégrinus, dit Rose en le serrant dans ses bras, que vous est-il donc arrivé? Quel démon ennemi est donc venu se placer entre nous? O! soyez calme et venez vous placer près de moi.

Pérégrinus se laissa relever sans prononcer une parole. Heureusement le vieux canapé vermoulu se trouvait, comme d'ordinaire, chargé de livres, de brochures et d'instrumens de relieur, et tandis que Rose s'occupait à les repousser pour se faire une place, Pérégrinus eut le temps de se remettre de son trouble.

— Je sais, dit-elle enfin en baissant les yeux, lorsqu'ils se trouvèrent assis l'un près de l'autre, je sais, mon ami, ce qui t'a troublé tout-à-coup. Je conviens qu'on m'a conté des choses

merveilleuses sur les habitans de ta maison, les voisines, — les voisines jasent beaucoup, tu le sais, — les voisins prétendent qu'il se trouve une femme singulière, une princesse même, que tu as apportée, toi, dans tes bras, pendant la nuit de Noël; et que cette personne, que le vieux Swammer donne pour sa nièce, exerce sur toi une singulière séduction. Mais ce n'est pas tout, mon cher Pérégrinus, on a voulu m'inspirer de fâcheux soupçons contre toi... On dit que cette femme est le diable en personne, qui a pris cette figure pour te perdre, et puis... Mais, regarde-moi, mon ami, tu verras qu'il ne s'est glissé nulle défiance dans mon âme, et que ma confiance en toi est restée bien entière, ainsi que mon amour !

— Loin, loin de moi cet abominable présent ! s'écria Pérégrinus, et il prit

le microscope pour le jeter loin de lui; tout-à-coup, ses sens l'abandonnèrent, il tomba dans un profond sommeil, et en se réveillant subitement, il se trouva dans sa maison. Une vive clarté passa devant ses yeux. Il les ouvrit à demi, et aperçut maître Floh sous sa forme microscropique, mais couvert d'un riche manteau, et une torche flamboyante dans sa patte antérieure. Pérégrinus voulut se lever; au même instant une épaisse vapeur aromatique se répandit dans la chambre, et lorsqu'elle fut dissipée, Pérégrinus se trouva sur un trône magnifique, vêtu comme un prince de l'Orient, une couronne de diamans sur la tête, et au lieu de sceptre, la mystérieuse fleur du lotus, à la main. Le trône était élevé dans une salle immense, soutenue par des milliers de colonnes de cèdre. Au fond de la salle, le génie Thétel s'effor-

çait, mais inutilement, de s'élever dans les airs, et le sale prince des sangsues se débattait pour se gonfler, en murmurant : Gamaheh! Gamaheh! Au milieu de la salle, sur des microscopes immenses, se trouvaient Leuwenhoeck et Swammerdamm poussant des cris plaintifs; et près du trône on voyait Georges et Doertje, plongés dans un évanouissement profond.

Pérégrinus, ou (nous pouvons le nommer ainsi) le roi Sékakis, rejeta en arrière le manteau royal qui le couvrait, et une escarboucle qui formait son cœur, jeta des rayons éclatans dans la salle.

Le génie Thétel se dispersa aussitôt en milliers de flocons flasques et incolores, qui, chassés par le vent, allèrent se perdre dans les buissons de roses du jardin. Le prince des sangsues s'abîma dans la terre qui le reçut en frémissant.

et les deux mages, tombés dans le microscope, se confondirent en une seule masse qui exala de sourds gémissemens; mais Gamaheh et l'Aloès revinrent à la vie, et tombèrent à genoux devant le roi, en se cachant les yeux, car ils ne pouvaient supporter l'éclat de l'escarboucle.

Pérégrinus se leva, et dit : — « Génie » Thétel, le démon t'avait formé avec » les houppes légères qu'une pauvre » fleur avait perdues, il t'avait créé pour » tromper les hommes, sois donc anéanti, vain fantôme! Mais vous, pauvres » insensés, Swammerdamm et Leuwenhoeck, votre vie a été une erreur éternelle! Vous avez voulu pénétrer la » nature, sans soupçonner la tendance » de ses mouvemens intérieurs. Vous » avez pensé que vous pourriez porter » impunément vos regards dans ses secrets mystérieux. Votre cœur est res-

» té mort et pétrifié au milieu de vos
» contemplations; jamais l'enthousias-
» me véritable n'a enflammé vos cœurs;
» jamais les fleurs, les légers insectes
» aux ailes bariolées n'ont parlé à vos
» cœurs. Vous avez cru découvrir les
» miracles de la nature, et vous n'avez
» poursuivi qu'une chimère. Insensés,
» c'est la mort éternelle que vous avez
» trouvée! »

Pendant ce discours, la princesse Gamaheh et l'Aloès étaient restés agenouillés près du trône.

— Venez sur mon cœur, mes amis, leur dit Pérégrinus. Ils s'y précipitèrent; la pâleur de leurs joues, disparut aussitôt, et une vie jeune et nouvelle anima tout leur être. Maître Floh qui était resté debout derrière le trône, reprit sa forme naturelle, et s'élança dans le sein de la belle Gamaheh. Mais, ô miracle! au même instant, Rosine se

trouva dans les bras de l'heureux Pérégrinus. . . . .
. . . .

Pérégrinus acheta une jolie maison de campagne dans les environs de la ville. On y célèbra ses noces avec Rosine et celles de son ami avec la petite Doertje Elverdin. J'abandonne à mes lecteurs la description des robes, des deux fiancées. J'ajouterai seulement que Pérégrinus et Rosine étaient la joie et l'innocence même, tandis que Georges et Doertje étaient renfermés en eux-mêmes, et semblaient respirer uniquement l'un et l'autre. . . . .
. . . .

Il était minuit, lorsque l'odeur balsamique de l'aloès à fleurs de géant, se répandit dans tout le jardin. Pérégrinus se réveilla, et crut entendre des sons harmonieux et plaintifs. Il lui semblait qu'on arrachait violem-

ment un ami de son sein. Le lendemain Georges et Doertje ne se trouvèrent pas, le lit nuptial était même intact. — Tout-à-coup, le jardinier accourut et vint annoncer qu'un grand miracle s'était opéré dans le jardin. Pérégrinus et Rosine descendirent. Un magnifique *Cactus grandiflocus* s'était élevé dans le jardin, mais le soleil levant l'avait flétri, sa tête était penchée, et sur sa tige s'appuyait amoureusement une tulipe jaune et lilas, qui venait d'expirer de la mort des fleurs.

— O mes pressentimens, s'écria Pérégrinus, vous ne m'aviez pas trompé! Le mystère est dévoilé! Le moment où tes désirs ont été remplis a été le moment de ta mort. Rosine semblait aussi deviner la signification de ce phénomène, elle se baissa sur la pauvre tulipe flétrie, et versa d'abondantes larmes.

— Vous avez raison, M. Tyss, dit maître Floh qui reparut tout-à-coup sur une des feuilles de l'aloès, il en est ainsi en toutes choses; et moi, j'ai perdu pour toujours ma bien-aimée. Je retourne maintenant auprès de mon peuple; mais je ne vous oublierai jamais!

En effet, maître Floh est resté le bon génie de la famille Tyss, et, chaque année, il apporte aux enfans de Pérégrinus de petits présens qui sont l'ouvrage de ses vassaux; mais on ignore entièrement quelle vie a mené depuis le sage maître Floh, et son histoire merveilleuse prend ici une heureuse et désirable .

FIN.

TABLE

DES

PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

E.-T.-A. HOFFMANN.

Deuxième Livraison.

La première livraison des Contes Fantastiques, de E.-T. A Hoffmann, a paru il y a deux mois ; elle contient : — le Majorat, — le Sanctus, — Salvator-Rosa, — le Violon de Crémone, — Marino Faliéri, — la Vie d'Artiste, — le Bonheur au Jeu, — le Choix d'une Fiancée, — et le Spectre Fiancé. 4 vol. in-12, papier satiné, vignettes, prix : . . . . . . 12 fr.

La troisième livraison, *sous presse*, 4 vol. in-12, papier satiné vignettes, prix : . . . . 12 fr.

IMPRIMERIE DE A. BARBIER
RUE DES MARAIS S.-G., N. 17.

CONTES
FANTASTIQUES

DE

E.-T.-A. HOFFMANN.

VIII.



PARIS.

Eugène Renduel.

1830.

CONTES FANTASTIQUES

DE E. T. A. HOFFMANN,

TRADUITS DE L'ALLEMAND

PAR M. LOÈVE-VEIMARS,

ET PRÉCÉDÉS

D'UNE NOTICE HISTORIQUE SUR HOFFMANN,

Par Walter Scott.

TOME VIII.

PARIS.

EUGÈNE RENDUEL,

ÉDITEUR-LIBRAIRE,

RUE DES GRANDS AUGUSTINS, N° 22.

1830.

L'HOMME AU SABLE.

CONTES FANTASTIQUES.

L'HOMME AU SABLE. *

CHAPITRE PREMIER.

NATHANAEL A LOTHAIRE.

Sans doute, vous êtes tous remplis d'inquiétude, car il y a bien longtemps que je ne vous ai écrit. Ma mère se fâche, Clara pense que je vis ici dans un tourbillon de joies, et

* Walter-Scott, dans sa Notice sur Hoffmann, a traduit le titre de ce conte (Der Sardmann) par : *Le Sablier*. Cette traduction est inexacte.

que j'ai oublié entièrement la douce image d'ange si profondément gravée dans mon cœur et dans mon âme. Mais il n'en est pas ainsi ; chaque jour, à chaque heure du jour, je songe à vous tous, et la charmante figure de ma Clara passe et repasse sans cesse dans mes rêves ; ses yeux transparens me jettent de doux regards, et sa bouche me sourit comme jadis lorsque j'arrivai auprès de vous. Hélas! comment eussé-je pu vous écrire dans la violente disposition d'esprit qui a jusqu'à présent troublé toutes mes pensées ? Quelque chose d'épouvantable a pénétré dans ma vie! Les sombres pressentimens d'un avenir cruel et menaçant s'étendent sur moi, comme des nuages noirs, impénétrables aux joyeux rayons du soleil. Faut-il donc que je te dise ce qui m'arriva ? Il le faut, je le vois bien ; mais rien qu'en y songeant, j'entends autour

de moi comme des ricanemens moqueurs. Ah! mon bien-aimé Lothaire! comment te ferai-je comprendre un peu seulement que ce qui m'arriva, il y a peu de jours, est de nature à troubler ma vie d'une façon terrible. Si tu étais ici, tu pourrais voir par tes yeux; mais maintenant tu me tiens certainement pour un visionnaire absurde. Bref, l'horrible vision que j'ai eue, et dont je cherche vainement à éviter l'influence mortelle, consiste simplement, en ce qu'il y a peu de jours, à savoir le 30 octobre à midi, un marchand de baromètres entra dans ma chambre, et m'offrit ses instrumens. Je n'achetai rien, et je le menaçai de le précipiter du haut de l'escalier, mais il s'éloigna aussitôt.

Tu soupçonnes que des circonstances toutes particulières, et qui ont fortement marqué dans ma vie, donnent de l'impor-

tance à ce petit événement. Cela est en effet. Je rassemble toutes mes forces pour te raconter avec calme et patience quelques aventures de mon enfance, qui éclaireront toutes ces choses à ton esprit. Au moment de commencer, je te vois rire, et j'entends Clara qui dit : — Ce sont de véritables enfantillages ! — Riez, je vous en prie, riez-vous de moi du fond de votre cœur ! — Je vous en supplie ! — Mais, Dieu du ciel !.... mes cheveux se hérissent, et il me semble que je vous conjure de vous moquer de moi, dans le délire du désespoir, comme Franz Moor conjurait Daniel *. Allons, maintenant, au fait.

Hors les heures des repas, moi, mes frères et mes sœurs, nous voyions peu notre père. Il était fort occupé du service de sa charge. Après le souper, que l'on servait à sept heures, conformé-

* Dans les brigands de Schiller. Tr.

ment aux anciennes mœurs, nous nous rendions tous, notre mère avec nous, dans la chambre de travail de mon père, et nous prenions place autour d'une table ronde. Mon père fumait du tabac et buvait de temps en temps un grand verre de bière. Souvent il nous racontait des histoires merveilleuses, et ses récits l'échauffaient tellement qu'il laissait éteindre sa longue pipe; j'avais l'office de la rallumer, et j'éprouvais une grande joie à le faire. Souvent aussi, il nous mettait des livres d'images dans les mains, et restait silencieux et immobile dans son fauteuil, chassant devant lui d'épais nuages de fumée qui nous enveloppaient tous comme dans des brouillards. Dans ces soirées-là, ma mère était fort triste, et à peine entendait-elle sonner neuf heures, qu'elle s'écriait : « Allons, enfans ! au lit..... l'Homme au Sable va

venir. Je l'entends déjà. » En effet, chaque fois, on entendait des pas pesans retentir sur les marches; ce devait être l'Homme au Sable. Une fois entre autres, ce bruit me causa plus d'effroi que d'ordinaire, je dis à ma mère qui nous emmenait : Ah! maman, qui donc est ce méchant Homme au Sable qui nous chasse toujours ? — Comment est-il?

— Il n'y a point d'Homme au Sable, me répondit ma mère. Quand je dis : l'Homme au Sable vient; cela signifie seulement que vous avez besoin de dormir, et que vos paupières se ferment involontairement, comme si l'on vous avait jeté du sable dans les yeux.

La réponse de ma mère ne me satisfit pas, et, dans mon imagination enfantine, je devinai que ma mère ne me niait l'existence de l'Homme au Sable que pour ne pas nous effrayer. Mais

je l'entendais toujours monter les marches. Plein de curiosité, impatient de m'assurer de l'existence de cet homme, je demandai enfin à la vieille servante qui avait soin de ma plus jeune sœur, quel était ce personnage.

— Eh! mon petit Nathanaël, me répondit-elle, ne sais-tu pas cela? C'est un méchant homme qui vient trouver les enfans lorsqu'ils ne veulent pas aller au lit, et qui leur jette une poignée de sable dans les yeux, à leur faire pleurer du sang. Ensuite, il les plonge dans un sac et les porte dans la pleine lune pour amuser ses petits enfans qui ont des becs tordus comme les chauves-souris, et qui leur piquent les yeux, à les faire mourir.

Dès-lors l'image de l'Homme au Sable se grava dans mon esprit d'une façon horrible; et le soir, dès que les marches retentissaient du bruit de ses pas, je

tremblais d'anxiété et d'effroi; ma mère ne pouvait alors m'arracher que ces paroles étouffées par mes larmes : l'Homme au Sable! l'Homme au Sable! Je me sauvais aussitôt dans une chambre, et cette terrible apparition me tourmentait durant toute la nuit. — J'étais déjà assez avancé en âge pour savoir que l'anecdote de la vieille servante n'était pas fort exacte, cependant l'Homme au Sable restait pour moi un spectre menaçant. J'étais à peine maître de moi, lorsque je l'entendais monter pour se rendre dans le cabinet de mon père. Quelquefois son absence durait long-temps; puis ses visites devenaient plus fréquentes, cela dura deux années. Je ne pouvais m'habituer à cette apparition étrange, et la sombre figure de cet homme inconnu ne pâlissait pas dans ma pensée. Ses rapports avec mon père occupaient de

plus en plus mon esprit, et l'envie de le voir augmentait en moi avec les ans. L'Homme au Sable m'avait introduit dans le champ du merveilleux où l'esprit des enfans se glisse si facilement. Rien ne me plaisait plus que les histoires épouvantables des génies, des démons et des sorcières; mais pour moi, dans toutes ces aventures, au milieu des apparitions les plus effrayantes et les plus bizarres, dominait toujours l'image de l'Homme au Sable que je dessinais à l'aide de la craie et du charbon, sur les tables, sur les armoires, sur les murs, partout enfin, et toujours sous les formes les plus repoussantes. Lorsque j'eus atteint l'âge de dix ans, ma mère m'assigna une petite chambre pour moi seul. Elle était peu éloignée de la chambre de mon père. Chaque fois, qu'au moment de neuf heures, l'in-

connu se faisait entendre, il fallait encore nous retirer. De ma chambrette, je l'entendais entrer dans le cabinet de mon père, et, bientôt après, il me semblait qu'une vapeur odorante et singulière se répandît dans la maison. La curiosité m'excitait de plus en plus à connaître cet Homme au Sable. J'ouvris ma porte et je me glissai de ma chambre, dans les corridors; mais je ne pouvais rien entendre; car l'étranger avait déjà refermé la porte. Enfin, poussé par un désir irrésistible, je résolus de me cacher dans la chambre même de mon père pour attendre l'Homme au Sable.

A la taciturnité de mon père, à la tristesse de ma mère, je reconnus un soir que l'Homme au Sable devait venir. Je prétextai une fatigue extrême, et, quittant la chambre avant neuf heures, j'allai me cacher dans une pe-

tite niche pratiquée derrière la porte. La porte craqua sur ses gonds, et des pas lents, tardifs et menaçans, retentirent depuis le vestibule jusqu'aux marches. Ma mère et tous les enfans se levèrent et passèrent devant moi. J'ouvris doucement, bien doucement, la porte de la chambre de mon père. Il était assis comme d'ordinaire, en silence et le dos tourné vers l'entrée. Il ne m'aperçut pas, je me glissai légèrement derrière lui, et j'allai me cacher sous le rideau qui voilait une armoire où se trouvaient appendus ses habits. Les pas approchaient de plus en plus, l'Homme toussait, soufflait et murmurait singulièrement. Le cœur me battait d'attente et d'effroi.— Tout près de la porte, un pas sonore, un coup violent sur le bouton, les gonds tournent avec bruit!—J'avance malgré moi la tête avec précaution, l'Homme

au Sable est au milieu de la chambre, devant mon père; la lueur des flambeaux éclaire son visage! — L'Homme au Sable, le terrible Homme au Sable, est le vieil avocat Coppelius qui vient quelquefois prendre place à notre table!

Mais la plus horrible figure ne m'eût pas causé plus d'épouvante que celle de ce Coppelius. Représente-toi un homme aux larges épaules, surmontées d'une grosse tête informe, un visage terne, des sourcils gris et touffus sous lesquels étincellent deux yeux verts arrondis comme ceux des chats, et un nez gigantesque qui s'abaisse brusquement sur ses lèvres épaisses. Sa bouche contournée, se contourne encore davantage pour former un sourire; deux taches livides s'étendent sur ses joues, et des accens à la fois sourds et siffleurs s'échappent d'entre ses dents irrégu-

lières. Coppelius se montrait toujours avec un habit couleur de cendre, coupé à la vieille mode, une veste et des culottes semblables, des bas noirs et des souliers à boucle de strass, complétaient cet ajustement. Sa petite perruque qui couvrait à peine son cou, se terminait en deux boucles à boudin que supportaient ses grandes oreilles d'un rouge vif, et allait se perdre dans une large bourse noire qui, s'agitant çà et là sur son dos, laissait apercevoir la boucle d'argent qui retenait sa cravate. Toute cette figure composait un ensemble affreux et repoussant; mais ce qui nous choquait tout particulièrement en lui, nous autres enfans, c'étaient ses grosses mains velues et osseuses; et dès qu'il les portait sur quelque objet, nous avions garde d'y toucher. Il avait remarqué ce dégoût, et il se faisait un plaisir de toucher les gâteaux ou les

fruits que notre bonne mère plaçait sur nos assiettes. Il jouissait alors singulièrement en voyant nos yeux se remplir de larmes, et il se délectait de la privation que nous imposait notre dégoût pour sa personne. Il en agissait ainsi aux jours de fêtes, lorsque notre père nous versait un verre de bon vin. Il étendait la main, saisissait le verre qu'il portait à ses lèvres livides, et riait aux éclats de notre désespoir et de nos injures. Il avait coutume de nous nommer les petits animaux; en sa présence, il ne nous était pas permis de prononcer une parole, et nous maudissions de toute notre âme ce personnage hideux et ennemi, qui empoisonnait jusqu'à la moindre de nos joies. Ma mère semblait haïr aussi cordialement que nous le repoussant Coppelius; car dès qu'il paraissait, sa douce gaîté et ses manières pleines d'abandon, s'effaçaient pour

faire place à une sombre gravité. Notre père se comportait envers lui comme si Coppelius eût été un être d'un ordre supérieur, dont on doit souffrir les écarts, et qu'il faut se garder d'irriter : on ne manquait jamais de lui offrir ses mets favoris, et de déboucher en son honneur quelques flacons de réserve.

En voyant ce Coppelius, il se révéla à moi que nul autre que lui ne pouvait être l'Homme au Sable; mais l'Homme au Sable n'était plus à ma pensée cet ogre du conte de la nourrice, qui enlève les enfans pour les porter dans la lune à sa progéniture à bec de hibou. Non! — c'était plutôt une odieuse et fantasque créature, qui partout où elle paraissait, portait le chagrin, le tourment et le besoin, et qui causait un mal réel, un mal durable.

J'étais comme ensorcelé, ma tête restait tendue entre les rideaux, au

risque d'être découvert et cruellement puni. Mon père reçut solennellement Coppelius. — Allons, à l'ouvrage! s'écria celui-ci d'une voix sourde, en se débarrassant de son habit. Mon père, d'un air sombre, quitta sa robe de chambre, et ils se vêtirent tous deux de longues robes noires. Je n'avais pas remarqué le lieu d'où ils les avaient tirées. Mon père ouvrit la porte d'une armoire, et je vis qu'elle cachait une niche profonde où se trouvait un fourneau. Coppelius s'approcha, et du foyer s'éleva une flamme bleue. Une foule d'ustensiles bizarres apparut à cette clarté. Mais mon Dieu! quelle étrange métamorphose s'était opérée dans les traits de mon vieux père!—Une douleur violente et mal contenue semblait avoir changé l'expression honnête et loyale de sa physionomie qui avait pris une contraction satanique. Il ressemblait à

Coppelius ! Celui-ci brandissait des pinces incandescentes, et attisait les charbons ardens du foyer. Je croyais apercevoir tout autour de lui des figures humaines, mais sans yeux. Des cavités noires, profondes et souillées en tenaient la place.

— Des yeux! des yeux! s'écriait Coppelius, d'une voix sourde et menaçante.

Je tressaillis, et je tombai sur le parquet, violemment terrassé par une horreur puissante. Coppelius me saisit alors. — Un petit animal! un petit animal! dit-il en grinçant affreusement les dents. A ces mots, il me jeta sur le fourneau dont la flamme brûlait déjà mes cheveux.

— Maintenant, s'écria-t-il, nous avons des yeux, — des yeux, — une belle paire d'yeux d'enfant! Et il prit de ses mains dans le foyer une poignée

de charbons en feu qu'il se disposait à me jeter au visage, lorsque mon père lui cria, les mains jointes : Maître! maître! laisse les yeux à mon Nathanaël.

Coppelius se mit à rire d'une façon bruyante. — Que l'enfant garde donc ses yeux, et qu'il fasse son pensum dans le monde; mais puisque le voilà, il faut que nous observions bien attentivement le mécanisme des pieds et des mains.

Ses doigts s'appesantirent alors si lourdement sur moi, que toutes les jointures de mes membres en craquèrent, et il me fit tourner les mains puis les pieds, tantôt d'une façon, tantôt d'une autre.

— Cela ne joue pas bien partout! cela était bien comme cela était! Le vieux de là-haut a parfaitement compris cela!

Ainsi murmurait Coppelius en me

retournant; mais bientôt tout devint sombre et confus autour de moi; une douleur nerveuse agita tout mon être; je ne sentis plus rien. Une vapeur douce et chaude se répandit sur mon visage; je me réveillai comme du sommeil de la mort; ma mère était penchée sur moi.

— L'Homme au Sable est-il encore là? demandai-je en balbutiant.

— Non, mon cher enfant, il est bien loin; il est parti depuis long-temps, il ne te fera pas de mal!

Ainsi parla ma mère, et elle me baisa, et elle serra contre son cœur l'enfant chéri qui lui était rendu.

Pourquoi te fatiguerais-je plus long-temps de ces récits, mon cher Lothaire? Je fus découvert et cruellement maltraité par ce Coppelius. L'anxiété et l'effroi m'avaient causé une fièvre ardente dont je fus malade durant quel-

ques semaines. «L'Homme au Sable est encore là.» Ce fut la première parole de ma délivrance, et le signe de mon salut. Il me reste à te raconter le plus horrible instant de mon enfance; puis tu seras convaincu qu'il n'en faut pas accuser mes yeux si tout me semble décoloré dans la vie; car un nuage sombre s'est étendu au-devant de moi sur tous les objets, et ma mort seule peut-être pourra le dissiper.

Coppelius ne se montra plus, le bruit courut qu'il avait quitté la ville.

Un an s'était écoulé, et selon la vieille et invariable coutume, nous étions assis un soir à la table ronde. Notre père était fort gai, et nous racontait une foule d'histoires divertissantes, qui lui étaient arrivées dans les voyages qu'il avait faits pendant sa jeunesse. A l'instant où l'horloge sonna neuf heures, nous entendîmes retentir les gonds de

la porte de la maison, et des pas d'une lourdeur extrême, résonner depuis le vestibule jusqu'aux marches.

— C'est Coppelius! dit ma mère en pâlissant.

— Oui! c'est Coppelius, répéta mon père d'une voix entrecoupée.

Les larmes s'échappèrent des yeux de ma mère.

—Mon ami, mon ami! s'écria-t-elle, faut-il que cela soit?

—Pour la dernière fois, répondit celui-ci. Il vient pour la dernière fois; je te le jure. Va, va-t-en avec les enfans! bonne nuit!

J'étais comme pétrifié, la respiration me manquait. Me voyant immobile, ma mère me prit par le bras.

— Viens, Nathanaël! me dit-elle.

Je me laissai entraîner dans ma chambre.

— Sois bien calme et dors. Dors!

me dit ma mère en me quittant. Mais agité par une terreur invincible, je ne pus fermer les paupières. L'horrible, l'odieux Coppelius était devant moi, les yeux étincelans ; il me souriait d'un air hypocrite, et je cherchais vainement à éloigner son image. Il était à peu près minuit lorsqu'un coup violent se fit entendre. C'était comme la détonnation d'une arme à feu. Toute la maison fut ébranlée, et la porte se referma avec fracas.

— C'est Coppelius ! m'écriai-je hors de moi, et je m'élançai de mon lit. Des gémissemens vinrent à mon oreille; je courus à la chambre de mon père. La porte était ouverte, une vapeur étouffante se faisait sentir, et une servante s'écriait : Ah! mon maître, mon maître!

Devant le fourneau allumé, sur le parquet, était étendu mon père, mort,

le visage déchiré. Mes sœurs, agenouillées autour de lui, poussaient d'affreuses clameurs. Ma mère était tombée sans mouvement auprès de son mari!

— Coppelius! monstre infâme! tu as assassiné mon père! m'écriai-je, et je perdis l'usage de mes sens.

Deux jours après, lorsqu'on plaça le corps de mon père dans un cercueil, ses traits étaient redevenus calmes et sereins, comme ils l'étaient durant sa vie. Cette vue adoucit ma douleur, je pensai que son alliance avec l'infernal Coppelius ne l'avait pas conduit à la damnation éternelle.

L'explosion avait réveillé les voisins. Cet événement fit sensation, et l'autorité qui en eut connaissance somma Coppelius de paraître devant elle. Mais il avait disparu de la ville, sans laisser de traces.

Quand je te dirai, mon digne ami,

que ce marchand de baromètres n'était autre que ce misérable Coppelius, tu comprendras l'excès d'horreur que me fit éprouver cette apparition ennemie. Il portait un autre costume; mais les traits de Coppelius sont trop profondément empreints dans mon âme pour que je puisse les méconnaître. D'ailleurs, Coppelius n'a pas même changé son nom. Il se donne ici pour un mécanicien piémontais, et se fait nommer Giuseppe Coppola.

Je suis résolu à venger la mort de mon père, quoi qu'il en arrive. Ne parle point à ma mère de cette cruelle rencontre. — Salue la charmante Clara, je lui écrirai dans une disposition d'esprit plus tranquille.

CHAPITRE II.

CLARA A NATHANAEL.

Il est vrai que tu ne m'as pas écrit depuis long-temps, mais cependant je crois que tu me portes dans ton âme et dans tes pensées; car tu songeais assurément à moi avec beaucoup de vivacité, lorsque, voulant envoyer ta

dernière lettre à mon frère Lothaire, tu la souscrivis de mon nom. Je l'ouvris avec joie, et je ne m'aperçus de mon erreur qu'à ces mots : *Ah! mon bien-aimé Lothaire!* — Alors, sans doute, j'aurais dû n'en pas lire davantage, et remettre la lettre à mon frère.—Tu m'as quelquefois reproché en riant que j'avais un esprit si paisible et si calme que si la maison s'écroulait, j'aurais encore la constance de remettre en place un rideau dérangé, avant que de m'enfuir; cependant je pouvais à peine respirer, et tout semblait tourbillonner devant mes yeux. — Ah! mon bien-aimé Nathanaël! je tremblais et je brûlais d'apprendre par quelles infortunes ta vie avait été traversée! Séparation éternelle, oubli, éloignement de toi, toutes ces pensées me frappaient comme autant de coups de poignard. — Je lus et je relus! Ta peinture du repoussant

Coppelius est affreuse. J'appris pour la première fois de quelle façon cruelle était mort ton excellent père. Mon frère, que je remis en possession de ce qui lui appartenait, essaya de me calmer; mais il ne put réussir. Ce Giuseppe Coppola était sans cesse sur mes pas, et je suis presque confuse d'avouer qu'il a troublé, par d'effroyables songes, mon sommeil toujours si profond et si tranquille. Mais bientôt, dès le lendemain déjà, tout s'était présenté à ma pensée sous une autre face. Ne sois donc point fâché contre moi, mon tendrement aimé Nathanaël, si Lothaire te dit qu'en dépit de tes funestes pressentimens au sujet de Coppelius, ma sérénité n'a pas été le moindrement altérée.

Je te dirai sincèrement ma pensée. Toutes ces choses effrayantes que tu nous rapportes, me semblent avoir pris

naissance en toi-même : le monde extérieur et réel n'y a que peu de part. Le vieux Coppelius était sans doute peu attrayant ; mais, comme il haïssait les enfans, cela vous causa, à vous autres enfans, une véritable horreur pour lui.

Le terrible Homme au Sable de la nourrice se rattacha tout naturellement, dans ton intelligence enfantine, au vieux Coppelius, qui, sans que tu puisses t'en rendre compte, est resté pour toi un fantôme de tes premiers ans. Ses entrevues nocturnes avec ton père n'avaient sans doute d'autre but que de faire des expériences alchymiques, ce qui affligeait ta mère, car il en coûtait vraisemblablement beaucoup d'argent ; et ces travaux, en remplissant son époux d'un espoir trompeur, devaient le détourner des soins de sa famille. Ton père a sans doute

causé sa mort par sa propre imprudence, et Coppelius ne saurait en être accusé. Croirais-tu que j'ai demandé à notre vieux voisin l'apothicaire si, dans les essais chimiques, ces explosions instantanées pouvaient donner la mort? Il m'a répondu affirmativement, en me décrivant longuement à sa manière comment la chose pouvait se faire, et en me citant un grand nombre de mots bizarres, dont je n'ai pu retenir un seul dans ma mémoire. — Maintenant tu vas te fâcher contre ta Clara. Tu diras : il ne pénètre dans cette âme glacée nul de ces rayons mystérieux qui embrassent souvent l'homme de leurs ailes invisibles ; elle n'aperçoit que la surface bariolée du globe, et elle se réjouit comme un fol enfant à la vue des fruits dont l'écorce dorée cache un venin mortel.

Mon bien-aimé Nathanaël, ne penses-

tu pas que le sentiment d'une puissance ennemie qui agit d'une manière funeste sur notre être, ne puisse pénétrer dans les âmes riantes et sereines? —Pardonne, si moi, simple jeune fille, j'entreprends d'exprimer ce que j'éprouve à l'idée d'une semblable lutte. Peut-être ne trouverai-je pas les paroles propres à peindre mes sentimens, et riras-tu, non de mes pensées, mais de la gaucherie que je mettrai à les rendre.

S'il est en effet une puissance occulte qui plonge ainsi traîtreusement en notre sein ses griffes ennemies, pour nous saisir et nous entraîner dans une route dangereuse que nous n'eussions pas suivie; s'il est une telle puissance, il faut qu'elle se plie à nos goûts et à nos convenances, car ce n'est qu'ainsi qu'elle obtiendra de nous quelque créance, et qu'elle gagnera dans notre cœur la place dont elle a besoin pour

accomplir son ouvrage. Que nous ayons assez de fermeté, assez de courage pour reconnaître la route où doivent nous conduire notre vocation et nos penchans, pour la suivre d'un pas tranquille, notre ennemi intérieur périra dans les vains efforts qu'il fera pour nous faire illusion. Lothaire ajoute que la puissance ténébreuse, à laquelle nous nous donnons, crée souvent en nous des images si attrayantes, que nous produisons nous-mêmes le principe dévorant qui nous consume. C'est le fantôme de notre propre *nous*, dont l'influence agit sur notre âme, et nous plonge dans l'enfer ou nous ravit au ciel. — Je ne comprends pas bien les dernières paroles de Lothaire, et je pressens seulement ce qu'il pense; et cependant il me semble que tout cela est rigoureusement vrai. Je t'en supplie, efface entièrement de ta pensée l'avocat

Coppelius et le marchand de baromètres Giuseppe Coppola. Sois convaincu que ces figures étrangères n'ont aucune influence sur toi; ta croyance en leur pouvoir peut seule les rendre puissantes. Si chaque ligne de ta lettre ne témoignait de l'exaltation profonde de ton esprit, si l'état de ton âme ne m'affligeait jusqu'au fond du cœur, en vérité, je pourrais plaisanter sur ton Homme au Sable et ton avocat chimiste. Sois libre, esprit faible! sois libre! — Je me suis promis de jouer auprès de toi le rôle d'ange gardien, et de bannir le hideux Coppola par un fou rire, s'il devait jamais revenir troubler tes rêves. Je ne le redoute pas le moins du monde, lui et ses vilaines mains, et je ne souffrirai pas qu'il me gâte mes friandises, ni qu'il me jette du sable aux yeux.

A toujours, mon bien-aimé Nathanaël.

CHAPITRE III.

NATHANAEL A LOTHAIRE.

Je suis très-fâché que Clara, par une erreur que ma négligence avait causée il est vrai, ait brisé le cachet de la lettre que j'écrivais. Elle m'a adressé une épître remplie d'une philosophie profonde, par laquelle elle

me démontre explicitement que Coppelius et Coppola n'existent que dans mon cerveau, et qu'ils sont des fantômes de mon *moi* qui s'évanouiront en poudre dès que je les reconnaîtrai pour tels. On ne se douterait jamais que l'esprit qui scintille de ses yeux clairs et touchans, comme une aimable émanation du printemps, soit aussi intelligent et qu'il puisse raisonner d'une façon aussi méthodique! Elle s'appuie de ton autorité. Vous avez parlé de moi ensemble! on lui fait sans doute un cours de logique pour qu'elle voie sainement les choses et qu'elle fasse des distinctions subtiles. — Renonce à cela! je t'en prie.

Au reste, il est certain que le mécanicien Giuseppe Coppola n'est pas l'avocat Coppelius. J'assiste à un cours chez un professeur de physique nouvellement arrivé dans cette ville, qui

est d'origine italienne et qui porte le nom du célèbre naturaliste Spalanzani. Il connaît Coppola, depuis longues années, et d'ailleurs, il est facile de reconnaître à l'accent du mécanicien, qu'il est véritablement Piémontais.

Coppelius était un Allemand, bien qu'il n'en eût pas le caractère. Cependant je ne suis pas entièrement tranquillisé. Tenez-moi toujours, vous deux, pour un sombre rêveur, mais je ne puis me débarrasser de l'impression que Coppelius et son affreux visage ont produite sur moi. Je suis heureux qu'il ait quitté la ville, comme me l'a dit Spalanzani. Ce professeur est un singulier personnage, un homme rond, aux pommettes saillantes, le nez pointu et les yeux perçans. Mais tu le connaîtras mieux que je ne pourrais te le peindre, en regardant le portrait de Cagliostro, gravé par Chodowiecki;

tel est Spalanzani. Dernièrement en montant à son appartement, je m'aperçus qu'un rideau, qui est ordinairement tiré sur une porte de verre, était un peu écarté. J'ignore moi-même comme je vins à regarder à travers la glace. Une femme de la plus riche taille, magnifiquement vêtue, était assise dans la chambre, devant une petite table sur laquelle ses deux mains jointes étaient appuyées. Elle était vis-à-vis de la porte, et je pouvais contempler ainsi sa figure ravissante. Elle sembla ne pas m'apercevoir, et en général ses yeux paraissaient fixes, je dirai même qu'ils manquaient des rayons visuels; c'était comme si elle eût dormi les yeux ouverts. Je me trouvai mal à l'aise et je me hâtai de me glisser dans l'amphithéâtre qui est voisin de là. Plus tard j'appris que la personne que j'avais vue, était la fille de Spalanzani,

nommée Olimpia, qu'il renfermait avec tant de rigueur que personne ne pouvait approcher d'elle. — Cette mesure cache quelque mystère, et Olimpia a sans doute une imperfection grave. Mais pourquoi t'écrire ces choses? j'aurais pu te les raconter de vive voix. Sache que, dans quinze jours, je serai près de vous autres. Il faut que je revoie mon ange, ma Clara; alors, s'effacera l'impression qui s'est emparée de moi, (je l'avoue) depuis sa triste lettre si raisonnable. C'est pourquoi je ne lui écris pas aujourd'hui.

Adieu.

CHAPITRE IV.

On ne saurait imaginer rien de plus bizarre et de plus merveilleux que ce qui arriva à mon pauvre ami, le jeune étudiant Nathanaël, et que j'entreprends aujourd'hui de raconter. Qui n'a, un jour, senti sa poitrine se remplir de

pensées étranges? Qui n'a éprouvé un bouillonnement intérieur qui faisait affluer son sang avec violence dans ses veines, et colorait ses joues d'un sombre incarnat? Vos regards semblent alors chercher des images fantasques dans l'espace, et vos paroles s'exhalent en sons entrecoupés. En vain, vos amis vous entourent et vous interrogent sur la cause de votre délire. On veut peindre avec leurs brillantes couleurs, leurs ombres et leurs vives lumières, les figures vaporeuses que l'on aperçoit, et l'on s'efforce inutilement de trouver des paroles pour rendre sa pensée. On voudrait reproduire au premier mot, tout ce que ces apparitions offrent de merveilles, de magnificences, de sombres horreurs, de gaîtés inouïes, afin de frapper ses auditeurs comme par un coup électrique; mais chaque lettre vous semble glaciale, décolorée,

sans vie. On cherche et l'on cherche encore, on balbutie et l'on murmure, et les questions timides de vos amis viennent frapper, comme le souffle des vents de la nuit, votre imagination brûlante qu'elles ne tardent pas à tarir et à éteindre. Mais, si, en peintre habile et hardi, on a jeté en traits rapides une esquisse de ces images intérieures, il est facile d'en ranimer peu à peu le coloris fugitif, et de transporter ses auditeurs au milieu de ce monde que notre âme a créé. Pour moi, personne, je dois l'avouer, ne m'a jamais interrogé sur l'histoire du jeune Nathanaël; mais on sait que je suis un de ces auteurs qui, dès qu'ils se trouvent dans l'état que je viens de décrire, se figurent que ceux qui les entourent et même le monde entier, brûlent du désir de connaître ce qu'ils ont en l'âme. La singularité de l'aventure m'avait

frappé, c'est pourquoi je me tourmentais pour en commencer le récit d'une manière séduisante et originale. « Il était une fois ! » beau commencement pour assoupir dès le début. « Dans la petite ville de S***, vivait... » ou bien d'entrer aussitôt *medias in res*, comme : « Qu'il aille au diable ! s'écriait, la fureur et l'effroi peints dans ses yeux égarés, l'étudiant Nathanaël, lorsque le marchand de baromètres, Giuseppe Coppola.... » J'avais en effet commencé d'écrire de la sorte, lorsque je crus voir quelque chose de bouffon dans les yeux égarés de l'étudiant Nathanaël ; et vraiment l'histoire n'est nullement facétieuse. Il ne me vint sous ma plume aucune phrase qui reflétât le moins du monde l'éclat du coloris de mon image intérieure. Je résolus alors de ne pas commencer du tout. On voudra donc bien prendre les trois lettres que mon ami Lothaire a

eu la bonté de me communiquer, pour l'esquisse de mon tableau que je m'efforcerai, durant le cours de mon récit, d'animer de mon mieux. Peut-être réussirai-je, comme les bons peintres de portrait, à marquer maint personnage d'une touche expressive, de manière à le faire trouver ressemblant sans qu'on ait vu l'original, à éveiller le souvenir d'un objet encore inconnu; peut-être aussi parviendrai-je à persuader à mon lecteur que rien n'est plus fantastique et plus fou que la vie réelle, et que le poète se borne à en recueillir un reflet confus, comme dans un miroir mal poli.

Et afin que l'on sache dès le commencement ce qu'il est nécessaire de savoir, je dois ajouter, comme éclaircissement à ces lettres, que bientôt après la mort du père de Nathanaël, Clara et Lothaire, enfans d'un parent éloigné,

mort aussi depuis peu, furent recueillis par la mère de Nathanaël, dans sa famille. Clara et Nathanaël se sentirent un vif penchant l'un pour l'autre, contre lequel personne sur la terre n'eut rien à opposer. Ils étaient donc fiancés l'un à l'autre, lorsque Nathanaël quitta sa ville natale, pour aller terminer ses études à Goettingue. Il se trouve là dans sa dernière lettre, et il suit des cours chez le célèbre professeur de physique Spalanzani.

Maintenant, je pourrais continuer bravement mon récit, mais l'image de Clara se présente si vivement à mon esprit que je ne saurais en détourner les yeux. Ainsi m'arrivait-il toujours lorsqu'elle me regardait avec un doux sourire. — Clara ne pouvait point passer pour belle : c'est ce que prétendaient tous ceux qui s'entendent d'office à juger de la beauté. Cepen-

dant les architectes louaient la pureté des lignes de sa taille, les peintres trouvaient son dos, ses épaules et son sein formés d'une façon peut-être trop chaste; mais tous, ils étaient épris de sa ravissante chevelure, qui rappelait celle de la Madeleine de Corregio, et ne tarissaient point sur la richesse de son teint, digne de Battoni. L'un d'eux, en véritable fantasque, comparait ses yeux à un lac de Ruisdaël, où se mirent l'azur du ciel, l'émail des fleurs, et les feux animés du jour. Les poètes et les virtuoses allaient plus loin. — Que me parlez-vous de lac, de miroir! disaient-ils. Pouvons-nous contempler cette jeune fille sans que son regard fasse jaillir de notre âme des chants et des harmonies célestes! Clara avait l'imagination vive et animée d'un enfant joyeux et innocent, un cœur de femme, tendre et délicat, une intelli-

gence pénétrante et lucide. Les esprits légers et présomptueux ne réussissaient point auprès d'elle; car, tout en conservant sa nature silencieuse et modeste, le regard pétillant de la jeune fille et son sourire ironique semblaient leur dire : Pauvres ombres que vous êtes, espérez-vous passer à mes yeux pour des figures nobles, pleines de vie et de sève? — Aussi accusait-on Clara d'être froide, prosaïque et insensible; mais d'autres, qui voyaient mieux la vie, aimaient inexprimablement cette charmante fille. Toutefois, nul ne l'aimait plus que Nathanaël, qui cultivait les sciences et les arts avec goût et énergie. Clara chérissait Nathanaël de toutes les forces de son âme; leur séparation lui causa ses premiers chagrins. Avec quelle joie elle se jeta dans ses bras lorsqu'il revint à la maison paternelle, comme il l'avait annoncé

dans sa lettre à Lothaire. Ce que Nathanaël avait espéré arriva. Dès qu'il vit sa fiancée il oublia et l'avocat Coppelius, et la lettre métaphysique de Clara, qui l'avait choqué; tous ses soucis se trouvèrent effacés.

Mais, cependant, Nathanaël avait dit vrai en écrivant à son ami Lothaire: la figure du repoussant Coppola avait exercé une funeste influence sur son âme. Dès les premiers jours de son arrivée, on s'aperçut que Nathanaël avait entièrement changé d'allure. Il s'abandonnait à de sombres rêveries, et se conduisait d'une façon singulière. La vie pour lui n'était plus que rêves et pressentimens; il parlait toujours de la destinée des hommes qui, se croyant libres, sont balottés par les puissances invisibles et leur servent de jouet, sans pouvoir leur échapper. Il alla même plus loin, il prétendit que c'était folie que

de croire à des progrès dans les arts et dans les sciences, fondés sur nos forces morales, car l'exaltation, sans laquelle on est incapable de produire, ne vient pas de notre âme, mais d'un principe extérieur, dont nous ne sommes pas les maîtres.

Clara éprouvait un éloignement profond pour ces idées mystiques, mais elle s'efforçait vainement de les réfuter. Seulement, lorsque Nathanaël démontrait que Coppelius était le mauvais principe qui s'était attaché à lui depuis le moment où il s'était caché derrière un rideau pour l'observer, et que ce démon ennemi troublerait leurs heureuses amours d'une manière cruelle, Clara devenait tout-à-coup sérieuse, et disait : Oui, Nathanaël, Coppelius est un principe ennemi qui troublera notre bonheur, si tu ne le ban

nis de ta pensée : sa puissance est dans ta crédulité.

Nathanaël irrité de voir Clara rejeter l'existence du démon, et l'attribuer à la seule faiblesse d'âme, voulut procéder à ses preuves par toutes les doctrines mystiques de la Daemonologie; mais Clara rompit la discussion avec humeur en l'interrompant par une phrase indifférente, au grand chagrin de Nathanaël. Celui-ci pensa alors que les âmes froides renfermaient ces mystères à leur propre insu, et que Clara appartenait à cette nature secondaire; aussi se promit-il de ne rien négliger pour l'initier à ces secrets. Le lendemain matin, tandis que Clara préparait le déjeuner, il vint se placer près d'elle et se mit à lui lire divers passages de ses livres mystiques.

— Mais, mon cher Nathanaël, dit

Clara après quelques instans d'attention, que dirais-tu si je te regardais comme le mauvais principe qui influe sur mon café? Car si je passais mon temps à t'écouter lire et à te regarder dans les yeux, comme tu l'exiges, mon café bouillonnerait déjà sur les cendres, et vous n'auriez tous rien à déjeuner.

Nathanaël referma le livre avec violence, et parcourut la chambre d'un air irrité. Jadis, il excellait à composer des histoires agréables et animées qu'il écrivait avec art, et Clara trouvait un plaisir excessif à les entendre; mais depuis, ses compositions étaient devenues sombres, vagues, inintelligibles, et il était facile de voir au silence de Clara qu'elle les trouvait peu agréables. Rien n'était plus mortel pour Clara, que l'ennui; dans ses regards et dans ses discours, se trahissaient aussitôt un

sommeil et un engourdissement insurmontables; et les compositions de Nathanaël étaient devenues véritablement fort ennuyeuses. Son humeur contre la disposition froide et positive de sa fiancée s'accroissait chaque jour, et Clara ne pouvait cacher le mécontentement que lui faisait éprouver le sombre et fastidieux mysticisme de son ami; c'est ainsi qu'insensiblement leurs âmes s'éloignaient de plus en plus l'une de l'autre. Enfin, Nathanaël nourrissant toujours la pensée que Coppelius devait troubler sa vie, en vint à le prendre pour le sujet d'une de ses poésies. Il se représenta avec Clara, liés d'un amour tendre et fidèle; mais au milieu de leur bonheur, une main noire s'étendait de temps en temps sur eux, et leur ravissait quelqu'une de leurs joies. Enfin, au moment où ils se trouvaient devant l'autel où ils de-

vaient être unis, l'horrible Coppelius apparaissait et touchait les yeux charmans de Clara qui s'élançaient aussitôt dans le sein de Nathanaël, où ils pénétraient avec l'ardeur de deux charbons ardens. Coppelius s'emparait de lui et le jetait dans un cercle de feu qui tournait avec la rapidité de la tempête, et l'entraînait au milieu de sourds et bruyans murmures. C'était un déchaînement, comme lorsque l'ouragan fouette avec colère les vagues écumantes qui grandissent et s'abaissent dans leur lutte furieuse, ainsi que des noirs géans à têtes blanchies. Du fond de ces gémissemens, de ces cris, de ces bruissemens sauvages, s'élevait la voix de Claire : « Ne peux-tu donc pas me regarder, » disait-elle. « Coppelius t'a abusé, ce n'était pas mes yeux qui brûlaient dans ton sein, c'étaient les gouttes bouillantes de ton propre sang pris

au cœur. J'ai mes yeux, regarde-moi! » Tout-à-coup le cercle de feu cessa de tourner, les mugissemens s'apaisèrent, Nathanaël vit sa fiancée; mais c'était la mort décharnée qui le regardait d'un air amical avec les yeux de Claire.

En composant ce morceau, Nathanaël resta fort calme et réfléchi; il lima et améliora chaque vers, et comme il s'était soumis à la gêne des formes métriques, il n'eut pas de relâche jusqu'à ce que le tout fût bien pur et harmonieux. Mais lorsqu'il eut enfin achevé sa tâche, et qu'il relut ses stances, une horreur muette s'empara de lui, et il s'écria avec effroi : Quelle voix épouvantable se fait entendre! — Ensuite il reconnut qu'il avait réussi à composer des vers remarquables, et il lui sembla que l'esprit glacial de Clara devait s'enflammer à leur lecture, quoiqu'il ne se rendît pas bien compte de la

nécessité d'enflammer l'esprit de Clara, et du désir qu'il avait de remplir son âme d'images horribles et de pressentimens funestes à leur amour. — Nathanaël et Clara se trouvaient dans le petit jardin de la maison. Clara était très-gaie, parce que, depuis trois jours que Nathanaël était occupé de ses vers, il ne l'avait pas tourmentée de ses prévisions et de ses rêves. De son côté, Nathanaël parlait avec plus de vivacité et semblait plus joyeux que de coutume. Clara lui dit : Enfin, je t'ai retrouvé tout entier; tu vois bien que nous avons tout-à-fait banni le hideux Coppelius? — Nathanaël se souvint alors qu'il avait ses vers dans sa poche. Il tira aussitôt le cahier où ils se trouvaient, et se mit à les lire. Clara, s'attendant à quelque chose d'ennuyeux, comme de coutume, et se résignant, se mit à tricoter paisiblement. Mais les nuages

noirs s'amoncelant de plus en plus devant elle, elle laissa tomber son ouvrage et regarda fixément Nathanaël. Celui-ci continua sans s'arrêter, ses joues se colorèrent, des larmes coulèrent de ses yeux; enfin, en achevant, sa voix s'éteignit, et il tomba dans un abattement profond. — Il prit la main de Clara, et prononça plusieurs fois son nom en soupirant. Clara le pressa doucement contre son sein, et lui dit d'une voix grave : Nathanaël, mon bien-aimé Nathanaël ! jette au feu cette folle et absurde histoire !

Nathanaël se leva aussitôt, et s'écria en repoussant Clara : — Loin de moi, stupide automate ! et il s'échappa. Clara répandit un torrent de larmes. — Ah ! s'écria-t-elle, il ne m'a jamais aimée, car il ne me comprend pas. Et elle se mit à gémir. — Lothaire entra dans le bosquet. Clara fut obligée de lui con-

ter ce qui venait de se passer. Il aimait sa sœur de toute son âme, chacune de ses paroles excita sa fureur, et le mécontentement qu'il nourrissait contre Nathanaël et ses rêveries fit place à une indignation profonde. Il courut le trouver, et lui reprocha si durement l'insolence de sa conduite envers Claire, que le fougueux Nathanaël ne put se contenir plus long-temps.

Les mots de fat, d'insensé et de fantasque furent échangés contre ceux d'âme matérielle et vulgaire. Le combat devint dès-lors inévitable. Ils résolurent de se rendre le lendemain matin derrière le jardin, et de s'attaquer, selon les usages académiques, avec de courtes rapières. Ils se séparèrent d'un air sombre. Clara avait entendu une partie de ce débat; elle prévit ce qui devait se passer. — Arrivés sur le lieu du combat, Lothaire et Nathanaël ve-

naient de se dépouiller silencieusement de leurs habits, et ils s'étaient placés vis-à-vis l'un de l'autre, les yeux étincelans d'une ardeur meurtrière, lorsque Clara ouvrit précipitamment la porte du jardin, et se jeta entre eux.

— Vous me tuerez avant que de vous battre, forcenés que vous êtes! Tuez-moi! oh! tuez-moi! Voudriez-vous que je survécusse à la mort de mon frère ou à celle de mon amant!

Lothaire laissa tomber son arme, et baissa les yeux en silence; mais Nathanaël sentit renaître en lui tous les feux de l'amour; il revit Clara telle qu'il la voyait autrefois; son épée s'échappa de sa main, et il se jeta aux pieds de Clara.

— Pourras-tu jamais me pardonner, ô ma Clara, ma chérie, mon unique amour! Mon frère Lothaire, oublieras-tu mes torts?

Lothaire s'élança dans ses bras; ils s'embrassèrent tous les trois en pleurant, et se jurèrent de rester éternellement unis par l'amour et par l'amitié.

Pour Nathanaël, il lui semblait qu'il fût déchargé d'un poids immense qui l'accablait, et qu'il eût trouvé assistance contre les influences funestes qui avaient terni son existence. Après trois jours de bonheur, passés avec ses amis, il repartit pour Goettingen, où il devait séjourner un an, puis revenir pour toujours dans sa ville natale.

On cacha à la mère de Nathanaël tout ce qui avait trait à Coppelius; car on savait qu'elle ne pouvait songer sans effroi à cet homme à qui elle attribuait la mort de son mari.

CHAPITRE V.

Quel fut l'étonnement de Nathanaël, lorsque voulant entrer dans sa demeure, il vit que la maison toute entière avait brûlé, et qu'il n'en restait qu'un monceau de décombres, autour desquels s'élevaient les quatre murail-

les nues et noircies. Bien que le feu eût éclaté dans le laboratoire du chimiste, situé au plus bas étage, les amis de Nathanaël étaient parvenus à pénétrer courageusement dans sa chambre, et à sauver ses livres, ses manuscrits et ses instrumens. Le tout avait été transporté dans une autre maison, où ils avaient loué une chambre dans laquelle Nathanaël s'installa. Il ne remarqua pas d'abord qu'il demeurait vis-à-vis du professeur Spalanzani, et il ne s'attacha pas beaucoup à contempler Olimpia, dont il pouvait distinctement apercevoir la figure, bien que ses traits restassent couverts d'un nuage causé par l'éloignement. Mais enfin il fut frappé de voir Olimpia rester durant des heures entières dans la même position, telle qu'il l'avait entrevue un jour à travers la porte de glace; inoccuppée, les mains

posées sur une petite table et les yeux invariablement dirigés vers lui. Nathanaël s'avouait qu'il n'avait jamais vu une si belle taille; mais l'image de Clara était dans son cœur, et il resta indifférent à la vue d'Olimpia; seulement, de temps en temps, il jetait un regard furtif, pardessus son compendium, vers la belle statue. C'était-là tout.

Un jour, il était occupé à écrire à Clara, lorsqu'on frappa doucement à sa porte. A son invitation, on l'ouvrit, et la figure repoussante de Coppola se montra dans la chambre. Nathanaël se sentit remué jusqu'au fond de l'âme; mais songeant à ce que Spalanzani lui avait dit au sujet de son compatriote Coppola, et à ce qu'il avait promis à sa bien-aimée, touchant l'Homme au Sable Coppelius, il eut honte de sa faiblesse enfantine, et il fit un effort sur

lui-même pour parler avec douceur à cet étranger.

— Je n'achète point de baromètres, mon cher ami, lui dit-il. Allez, et laissez-moi seul.

Mais Coppola s'avança jusqu'au milieu de la chambre et lui dit d'une voix rauque, en contractant sa vaste bouche pour lui faire former un horrible sourire : — Vous ne voulez point de baromètres? mais z'ai aussi à vendre des youx, des zolis youx !

— Des yeux, dis-tu? s'écria Nathanaël hors de lui, comment peux-tu avoir des yeux?

Mais en un instant, Coppola se fut débarrassé de ses tubes, et fouillant dans une poche immense, il en tira des lunettes qu'il déposa sur la table.

— Ce sont des lunettes, des lunetnes pour mettre sur le nez! Des youx! des bons youx, signor!

En parlant ainsi, il ne cessait de retirer des lunettes de sa poche, en si grand nombre, que la table où elles se trouvaient, frappée par un rayon du soleil, étincela tout-à-coup d'une mer de feux prismatiques. Des milliers d'yeux semblaient darder des regards flamboyans sur Nathanaël; mais il ne pouvait détourner les siens de la table; Coppola ne cessait d'y amonceler des lunettes, et ces regards devenant de plus en plus innombrables, étincelaient toujours davantage et formaient comme un faisceau de rayons sanglans qui venaient se perdre sur la poitrine de Nathanaël. Frappé d'un effroi sans nom, il s'élança sur Coppola, et arrêta son bras au moment où il plongeait encore une fois sa main dans sa poche pour en tirer de nouvelles lunettes, bien que toute la table en fût encombrée.

— Arrête, arrête, homme terrible! lui cria-t-il.

Coppola se débarrassa doucement de lui, en ricanant et en disant : — Allons, allons, ce n'est pas pour vous, signor! Mais voici des lorgnettes, des zolies lorgnettes! Et en un clin-d'œil, il eut fait disparaître toutes les lunettes, et tiré d'une autre poche une multitude de lorgnettes de toutes les dimensions. Dès que les lunettes eurent disparu, Nathanaël redevint calme, et songeant à Clara, il se persuada que toutes ces apparitions naissaient de son cerveau. Coppola ne fut plus à ses yeux un magicien et un spectre effrayant, mais un honnête opticien dont les instrumens n'offraient rien de surnaturel; et pour tout réparer, il résolut de lui acheter quelque chose. Il prit donc une jolie lorgnette de poche, artistement travaillée, et pour en faire l'essai, il s'ap-

procha de la fenêtre. Jamais il n'avait trouvé un instrument dont les verres fussent aussi exacts et aussi bien combinés pour rapprocher les objets sans nuire à la perspective, et pour les reproduire dans toute leur exactitude. Il tourna involontairement la lorgnette vers l'appartement de Spalanzani. Olimpia était assise comme de coutume, devant la petite table, les mains jointes. Nathanaël s'aperçut alors pour la première fois de la beauté des traits d'Olimpia. Les yeux seuls lui semblaient singulièrement fixes et comme morts : mais plus il regardait à travers la lunette, plus il semblait que les yeux d'Olimpie s'animassent de rayons humides. C'était comme si le point visuel se fût allumé subitement, et ses regards devenaient à chaque instant plus vivaces et plus brillans. Nathanaël perdu dans la contemplation de la céleste Olimpie, était enchaîné

près de la fenêtre, comme par un charme. Le bruit qui se fit entendre près de lui, le réveilla de son rêve. C'était Coppola qui le tirait par l'habit.

— *Tre Zechini*, trois ducats, lui disait-il.

Nathanaël avait complètement oublié l'opticien; il lui paya promptement le prix qu'il lui demandait.

—N'est-ce pas, une belle lorgnette, une belle lorgnette? dit Coppola en laissant échapper un gros rire.

—Oui, oui! répondit Nathanaël avec humeur. Adieu, mon cher ami. Allez, allez!

Et Coppola quitta la chambre, non sans lancer un singulier regard à Nathanaël qui l'entendit rire aux éclats, en descendant.

— Sans doute il se moque de moi, parce que j'ai payé trop cher cette lorgnette! se dit-il.

En ce moment, un soupir plaintif se fit entendre derrière lui. Nathanaël put à peine respirer, tant fut grand son effroi. Il écouta quelques instans.—Clara a bien raison de me traiter de visionnaire, dit-il enfin. Mais n'est-il pas singulier que l'idée d'avoir payé trop cher cette lorgnette à Coppola, m'ait causé un sentiment d'épouvante?

Il se remit alors à sa table pour terminer sa lettre à Clara, mais un regard jeté vers la fenêtre, lui apprit qu'Olimpie était encore là; et au même instant, poussé par une force irrésistible, il saisit la lorgnette de Coppola et ne se détacha des regards séducteurs de sa belle voisine qu'au moment où son camarade Sigismond vint l'appeler pour se rendre au cours du professeur Spalanzani. Le rideau de la porte de glace était soigneusement abaissé, il ne put voir Olimpia. Les deux jours sui-

vans, elle se déroba également à ses regards, bien qu'il ne quittât pas un instant la fenêtre, la paupière collée contre le verre de sa lorgnette. Le troisième jour même, les rideaux des croisées s'abaissèrent. Plein de désespoir, brûlant d'ardeur et de désir, il courut hors de la ville. Partout l'image d'Olimpie flottait devant lui dans les airs; elle s'élevait au-dessus de chaque touffe d'arbre, de chaque buisson, et elle le regardait avec des yeux étincelans, du fond des ondes claires de chaque ruisseau. Celle dé Clara était entièrement effacée de son âme; il ne songeait à rien qu'à Olimpia, et il s'écriait en gémissant : Astre brillant de mon amour, ne t'es-tu donc levé que pour disparaître aussitôt, et me laisser dans une nuit profonde!

CHAPITRE VI.

En rentrant dans sa demeure, Nathanaël s'aperçut qu'un grand mouvement avait lieu dans la maison du professeur. Les portes étaient ouvertes, on apportait une grande quantité de meubles; les fenêtres des premiers

étages étaient levées, des servantes affairées, allaient et venaient, armées de longs balais; et des menuisiers, des tapissiers, faisaient retentir la maison de coups de marteau. Nathanaël s'arrêta dans la rue, frappé de surprise. Sigismond s'approcha de lui, et lui dit en riant : Hé bien, que dis-tu de notre vieux Spalanzani?

Nathanaël lui répondit qu'il ne pouvait absolument rien dire du professeur, attendu qu'il ne savait rien sur lui, mais qu'il ne pouvait assez s'étonner du bruit et du tumulte qui régnaient dans cette maison toujours si monotone et si tranquille. Sigismond lui apprit alors que Spalanzani devait donner le lendemain une grande fète, concert et bal, et que la moitié de l'université avait été invitée. On répandait le bruit que Spalanzani laisserait paraître, pour la première fois, sa fille

Olimpia qu'il avait cachée jusqu'alors, avec une sollicitude extrême à tous les yeux.

Nathanaël trouva chez lui une lettre d'invitation, et se rendit, le cœur agité, chez le professeur, à l'heure fixée, lorsque les voitures commençaient à affluer, et que les salons resplendissaient déjà de lumières. La réunion était nombreuse et brillante. Olimpia parut dans un costume d'une richesse extrême et d'un goût parfait. On ne pouvait se défendre d'admirer ses formes et ses traits. Ses épaules, légèrement arrondies, la finesse de sa taille qui ressemblait à un corsage d'une guêpe, avaient une grâce extrême, mais on remarquait quelque chose de mesuré et de raide dans sa démarche qui excita quelques critiques. On attribua cette gêne à l'embarras que lui causait le monde si nouveau pour elle. Le con-

cert commença. Olimpia joua du piano avec une habileté sans égale, et elle dit un air de bravoure, d'une voix si claire et si argentine, qu'elle ressemblait au son d'une cloche de cristal. Nathanaël était plongé dans un ravissement profond; il se trouvait placé aux derniers rangs des auditeurs, et l'éclat éblouissant des bougies, l'empêchait de bien reconnaître les traits d'Olimpia. Sans être vu, il tira la lorgnette de Coppola et se mit à contempler la belle cantatrice. Dieu! quel fut son délire! Il vit alors que les regards pleins de désir de la charmante Olimpia cherchaient les siens, et que les expressions d'amour de son chant, semblaient s'adresser à lui. Les roulades brillantes, retentissaient aux oreilles de Nathanaël comme le frémissement céleste de l'amour heureux, et lorsqu'enfin le morceau se termina par un

long trillo qui retentit dans la salle en éclats harmonieux, il ne put s'empêcher de s'écrier dans son extase : Olimpia! Olimpia! Tous les yeux se tournèrent vers Nathanaël, les étudians, qui se trouvèrent près de lui, se mirent à rire. L'organiste de la cathédrale, prit un air sombre et lui fit signe de se contenir. Le concert était terminé, le bal commença.

—Danser avec elle! Avec elle! — Ce fut là le but de tous les désirs de Nathanaël, de tous ses efforts; mais comment s'élever à ce degré de courage; l'inviter, elle, la reine de la fête? Cependant! il ne sut lui-même comment la chose s'était faite; mais la danse avait déjà commencé lorsqu'il se trouva tout près d'Olimpia qui n'avait pas encore été invitée, et après avoir balbutié quelques mots, sa main se plaça dans la sienne. La main d'Olim-

pia était glacée, et dès cet attouchement, il se sentit lui-même pénétré d'un froid mortel. Il regarda Olimpia; l'amour et le désir parlaient dans ses yeux, et alors il sentit aussitôt les artères de cette main froide battre avec violence, et un sang brûlant circuler dans ces veines glaciales. Nathanaël frémit, son cœur se gonfla d'amour; de son bras, il ceignit la taille de la belle Olimpia et traversa, avec elle, la foule des walseurs. Jusqu'alors il se croyait danseur consommé et fort attentif à l'orchestre; mais à la régularité toute rhythmique avec laquelle dansait Olimpie, et qui le mettait souvent hors de toute mesure, il reconnut bientôt combien son oreille avait jusqu'alors défailli. Toutefois, il ne voulut plus danser avec aucune autre femme, et il eût volontiers égorgé quiconque se fût approché d'Olimpia pour l'invi-

ter. Mais cela n'arriva que deux fois, et, à la grande surprise de Nathanaël, il put danser avec elle durant toute la fête.

Si Nathanaël eût été en état de voir quelque chose outre Olimpia, il n'eût pas évité des querelles funestes; car des murmures moqueurs, des rires mal étouffés, s'échappaient de tous les groupes de jeunes gens dont les regards curieux s'attachaient à la belle Olimpia, sans qu'on pût en connaître le motif. Echauffé par la danse, par le punch, Nathanaël avait déposé sa timidité naturelle; il avait pris place auprès d'Olimpia, et, sa main dans la sienne, il lui parlait de son amour en termes exaltés que personne ne pouvait comprendre, ni Olimpia, ni lui-même. Cependant elle le regardait invariablement dans les yeux; et soupirant avec ardeur, elle

faisait sans cesse entendre ces exclamations : Ah! ah! ah!

— O femme céleste, créature divine, disait Nathanaël, rayon de l'amour, qu'on nous promet dans l'autre vie! Ame claire et profonde dans laquelle se mire tout mon être!

Mais Olimpia se bornait à soupirer de nouveau et à répondre : Ah! ah!

Le professeur Spalanzani passa plusieurs fois devant les deux amans et se mit à sourire avec satisfaction, mais d'une façon singulière, en les voyant ensemble. Cependant du milieu d'un autre hémisphère où l'amour l'avait transporté, il sembla bientôt à Nathanaël, que les appartemens du professeur devenaient moins brillans; il regarda autour de lui, et ne fut pas peu effrayé, en voyant que les deux dernières bougies qui étaient restées allumées, menaçaient de s'étein-

dre. Depuis long-temps la musique et la danse avaient cessé.

—Se séparer, se séparer! s'écria-t-il avec douleur et dans un profond désespoir. Il se leva alors pour baiser la main d'Olimpia, mais elle s'inclina vers lui et des lèvres glacées reposèrent sur ses lèvres brûlantes! — La légende de la Morte Fiancée lui vint subitement à l'esprit, il se sentit saisi d'effroi, comme lorsqu'il avait touché la froide main d'Olimpia; mais celle-ci le retenait pressé contre son cœur, et dans leurs baisers, ses lèvres semblaient s'échauffer du feu de la vie.

Le professeur Spalanzani traversa lentement la salle déserte; ses pas retentissaient sur le parquet, et sa figure, entourée d'ombres vacillantes, lui donnait l'apparence d'un spectre.

— M'aimes-tu? — M'aimes-tu, Olimpia? — Rien que ce mot! — M'aimes-

tu? Ainsi murmurait Nathanaël. Mais Olimpia soupira seulement, et prononça en se levant : Ah! ah!

— Mon ange, dit Nathanaël, ta vue est pour moi un phare qui éclaire mon âme pour toujours!

—Ah! ah! répliqua Olimpia en s'éloignant. Nathanaël la suivit; ils se trouvèrent devant le professeur.

— Vous vous êtes entretenu bien vivement avec ma fille, dit le professeur en souriant. Allons, allons, mon cher monsieur Nathanaël, si vous trouvez du goût à converser avec cette jeune fille timide, vos visites me seront fort agréables.

Nathanaël prit congé, et s'éloigna emportant le ciel dans son cœur.

CHAPITRE VII.

Le lendemain, la fête de Spalanzani fut l'objet de toutes les conversations. Bien que le professeur eût fait tous ses efforts pour se montrer d'une façon splendide, on trouva toutefois mille choses à critiquer, et l'on s'attacha surtout à déprécier la raide et muette

Olimpia, que l'on accusa de stupidité complète; on s'expliqua par ce défaut le motif qui avait porté Spalanzani à la tenir cachée jusqu'alors. Nathanaël n'entendit pas ces propos sans colère; mais il garda le silence, car il pensait que ces misérables ne méritaient pas qu'on leur démontrât que leur propre stupidité les empêchait de connaître la beauté de l'âme d'Olimpia.

— Fais-moi un plaisir, frère, lui dit un jour Sigismond; dis-moi comment il se fait qu'un homme sensé comme toi, se soit épris de cette automate, de cette figure de cire?

Nathanaël allait éclater, mais il se remit promptement, et il répondit: — Dis-moi, Sigismond, comment il se fait que les charmes célestes d'Olimpia aient échappé à tes yeux clairvoyans, à ton âme ouverte à toutes les impressions du beau! Mais je rends grâce au

sort de ne t'avoir point pour rival, car il faudrait alors que l'un de nous tombât sanglant aux pieds de l'autre!

Sigismond vit bien où en était son ami; il détourna adroitement le propos, et ajouta, après avoir dit qu'en amour on ne pouvait juger d'aucun objet: — Il est cependant singulier qu'un grand nombre de nous aient porté le même jugement sur Olimpia. Elle nous a semblé... — ne te fâche point, frère, — elle nous a semblé à tous, sans vie et sans âme. Sa taille est régulière, ainsi que son visage, il est vrai, et elle pourrait passer pour belle si ses yeux lui servaient à quelque chose. Sa marche est bizarrement cadencée, et chacun de ses mouvemens lui semble imprimé par des rouages qu'on fait successivement agir. Son jeu, son chant, ont cette mesure régulière et désagréable qui rappelle le jeu de la machine;

il en est de même de sa danse. Cette Olimpia est devenue pour nous un objet de répulsion, et nous ne voudrions rien avoir de commun avec elle, car il nous semble qu'elle appartient à un ordre d'êtres inanimés, et qu'elle fait semblant de vivre.

Nathanaël ne s'abandonna pas aux sentimens d'amertume que firent naître en lui ces paroles de Sigismond. Il répondit simplement et avec gravité : —Pour vous autres, âmes prosaïques, il se peut qu'Olimpia vous soit un être étrange. Une organisation semblable ne se révèle qu'à l'âme d'un poète ! Ce n'est qu'à moi que s'est adressé le feu de son regard d'amour; ce n'est que dans Olimpia que j'ai retrouvé mon être. Elle ne se livre pas, comme les esprits superficiels à des conversations vulgaires, elle prononce peu de mots, il est vrai; mais ce peu de mots, c'est comme l'hié-

roglyphe du monde invisible, monde plein d'amour et de connaissance de la vie intellectuelle en contemplation de l'éternité. Tout cela aussi n'a pas de sens pour vous et ce sont autant de paroles perdues!

—Dieu te garde, mon cher camarade! dit Sigismond avec douceur et d'un ton presque douloureux; mais, il me semble que tu es en mauvais chemin. Compte sur moi, si tout....... non, je ne veux pas t'en dire davantage.

Nathanaël crut voir tout-à-coup que le froid et prosaïque Sigismond lui avait voué une amitié loyale, et il lui serra cordialement la main.

Nathanaël avait complètement oublié qu'il y avait dans le monde une Clara qu'il avait aimée autrefois. Sa mère, Lothaire, tous ces êtres étaient sortis de sa mémoire; il ne vivait plus que pour Olimpia, auprès de laquelle il se

rendait sans cesse pour lui parler de son amour, de la sympathie des âmes, des affinités psychiques, toutes choses qu'Olimpia écoutait d'un air fort édifié. Nathanaël tira des profondeurs de son pupitre tout ce qu'il avait écrit autrefois, poésies, fantaisies, visions, romans, nouvelles; ces élucubrations s'augmentaient chaque jour de sonnets et de stances recueillies dans l'air bleu ou au clair de la lune, et il lisait toutes ces choses à Olimpia, sans se fatiguer. Mais aussi il n'avait jamais trouvé un auditeur aussi admirable. Elle brodait et ne tricotait pas, elle ne regardait pas par la fenêtre, elle ne nourrissait pas d'oiseau, elle ne jouait pas avec un petit chien, avec un chat favori, elle ne contournait pas un morceau de papier dans ses doigts, elle n'essayait pas de calmer un bâillement par une petite toux forcée; bref, elle

le regardait durant des heures entières sans se reculer, et sans se remuer, et son regard devenait de plus en plus brillant et animé; seulement, lorsque Nathanaël se levait enfin, et prenait sa main pour la porter à ses lèvres, elle disait : Ah! ah! puis : Bonne nuit, mon ami.

— Ame sensible et profonde! s'écriait Nathanaël en rentrant dans sa chambre; toi seule, toi seule au monde tu sais me comprendre! — Il frémissait de bonheur en songeant aux rapports intellectuels qui existaient entre lui et Olimpia et qui s'augmentaient chaque jour, et il lui semblait qu'une voix intérieure lui eût exprimé les sentimens de la charmante fille du professeur. Il fallait bien qu'il en eût été ainsi, car Olimpia ne prononçait jamais d'autres mots que ceux que j'ai cités. Mais lorsque Nathanaël se souvenait dans ses momens lucides, (comme le matin

en se réveillant lorsque l'âme est à *jeûn* d'impressions) du mutisme et de l'inertie d'Olimpia, il se consolait en disant : Que sont les mots ? — Rien que des mots? Son regard céleste en dit plus que tous les langages. Son cœur est-il donc forcé de se resserrer dans le cercle étroit de nos besoins, et d'imiter nos cris plaintifs et misérables, pour exprimer sa pensée ?

Le professeur Spalanzani parut enchanté des liaisons de sa fille avec Nathanaël, et il en témoigna sa satisfaction d'une manière non équivoque, en disant qu'il laisserait sa fille choisir librement son époux. — Encouragé par ces paroles, le cœur brûlant de désirs, Nathanaël résolut de supplier, le lendemain, Olimpia de lui dire en paroles expresses, ce que ses regards lui donnaient à entendre depuis si long-temps. Il chercha l'anneau que sa mère lui

avait donné en le quittant, car il voulait le mettre au doigt d'Olimpia, en signe d'union éternelle. .

Tandis qu'il se livrait à cette recherche, les lettres de Lothaire et de Clara tombèrent sous ses mains; il les rejeta avec indifférence, trouva l'anneau, le passa à son doigt, et courut auprès d'Olimpia. Il montait déjà les degrés, et il se trouvait sous le vestibule, lorsqu'il entendit un singulier fracas. Le bruit semblait venir de la chambre d'étude de Spalanzani : un trépignement, des craquemens, des coups sourds frappés contre une porte, et entremêlés de malédictions et de juremens.

— Lâcheras-tu! lâcheras-tu! infâme! misérable! Après y avoir sacrifié mon corps et ma vie!

— Ah! ah! ah! ah! Ce n'était pas là notre marché. Moi j'ai fait les yeux!

— Moi les rouages!
— Imbécille, avec tes rouages!
— Maudit chien!
— Misérable horloger!
— Éloigne-toi, satan!
— Arrête, vil manœuvre!
— Bête infernale! t'en iras-tu?
— Lâcheras-tu!

C'était la voix de Spalanzani et celle de l'horrible Coppelius, qui se mêlaient et tonnaient ensemble. Nathanaël, saisi d'effroi, se précipita dans le cabinet. Le professeur avait pris un corps de femme par les épaules, l'italien Coppola le tenait par les pieds, et ils se l'arrachaient, et ils le tiraient d'un côté et de l'autre, luttant avec fureur pour le posséder. Nathanaël recula tremblant d'horreur, en reconnaissant cette figure pour celle d'Olimpia; enflammé de colère, il s'élança

sur ces deux furieux pour leur enlever sa bien-aimée, mais au même instant Coppola arracha avec vigueur le corps d'Olimpia des mains du professeur, et le soulevant, il l'en frappa si violemment qu'il tomba à la renverse par dessus la table, au milieu des fioles, des cornées et des cylindres qui se brisèrent en mille éclats. Coppola mit alors le corps sur ses épaules et descendit rapidement l'escalier, en riant aux éclats. On entendait les pieds d'Olimpia, qui pendait sur son dos, frapper les degrés de bois et retentir comme une matière dure. Nathanaël resta immobile. Il n'avait vu que trop distinctement que la figure de cire d'Olimpia n'avait pas d'yeux, et que de noires cavités lui en tenaient lieu. C'était un automate sans vie. Spalanzani se débattait sur le parquet; des éclats de verre l'avaient blessé à la tête, à la poi-

trine et aux bras, et son sang jaillissait avec abondance; mais il ne tarda pas à recueillir ses forces.

— Poursuis-le ! poursuis-le !.... que tardes-tu. — Coppelius, le misérable Coppelius m'a ravi mon meilleur automate. J'y ai travaillé vingt ans.... j'y ai sacrifié mon corps et ma vie !... les rouages, la parole, tout, tout était de moi. Les yeux..... il te les avait volés. Le scélérat !.... Cours après lui.... rapporte-moi mon Olimpia..... en voilà les yeux....

Nathanaël aperçut alors sur le parquet une paire d'yeux sanglans qui le regardaient fixement. Spalanzani les saisit et les lui lança si vivement qu'ils vinrent frapper sa poitrine. Le délire le saisit alors et confondit toutes ses pensées.

— Hui, hui, hui !... s'écria-t-il en pirouettant. Tourne, tourne, cercle de

feu !.... tourne belle poupée de bois... allons walsons gaîment ! . . . gaîment belle poupée !....

A ces mots, il se jeta sur le professeur et lui tordit le col. Il l'eût infailliblement étranglé, si quelques personnes attirées par le bruit, n'étaient accourues et n'avaient délivré des mains du furieux Nathanaël le professeur, dont on pansa aussitôt les blessures. Sigismond eut peine à se rendre maître de son camarade, qui ne cessait de crier d'une voix terrible : « Allons walsons gaîment ! gaîment belle poupée ! » et qui frappait autour de lui à coups redoublés. Enfin on parvint à le renverser, et à le garrotter. Sa parole s'affaiblit et dégénéra en un rugissement sauvage. Le malheureux Nathanaël resta en proie au plus affreux délire. On le transporta dans l'hospice des fous.

CHAPITRE VIII.

Avant que de m'occuper de l'infortuné Nathanaël, je dirai d'abord à ceux qui ont pris quelque intérêt à l'habile mécanicien et fabricant d'automates, Spalanzani, qu'il fut complètement guéri de ses blessures. Il se vit toute-

fois forcé de quitter l'université, parce que l'histoire de Nathanaël avait produit une grande sensation, et qu'on regarda comme une insolente tromperie la conduite qu'il avait tenue en menant sa poupée de bois dans les cercles de la ville où elle avait eu quelque succès. Les juristes trouvaient cette ruse d'autant plus punissable qu'elle avait été dirigée contre le public, et avec tant de finesse qu'à l'exception de quelques étudians profonds, personne ne l'avait deviné, bien que, depuis, chacun se vantât d'avoir conçu quelques soupçons. Les uns prétendaient avoir remarqué qu'Olimpia éternuait plus souvent qu'elle ne bâillait, ce qui choque tous les usages. C'était, disait-on, le résultat du mécanisme intérieur qui craquait alors d'une manière distincte. A ce sujet, le professeur de poésie et d'éloquence prit une prise, frappa sur

sa tabatière, et dit solennellement : Vous n'avez pas trouvé le point où gît la question, messieurs. Le tout est une allégorie, une métaphore continuée. — Me comprenez-vous? *Sapienti sat!* — Mais un grand nombre de gens ne se contenta pas de cette explication. L'histoire de l'automate avait jeté de profondes racines dans leur âme, et il se glissa en eux une affreuse méfiance envers les figures humaines. Beaucoup d'amans, afin d'être bien convaincus qu'ils n'étaient pas épris d'une automate, exigèrent que leurs maîtresses dansassent hors de mesure, et chantassent un peu faux ; ils voulurent qu'elles se missent à tricoter lorsqu'ils leur faisaient la lecture, et avant toutes choses ils exigèrent d'elles qu'elles parlassent quelquefois *réellement*, c'est-à-dire que leurs paroles exprimassent quelquefois des sentimens et des pen-

sées, ce qui fit rompre la plupart des liaisons amoureuses.

Coppola avait disparu avant Spalanzani.

Nathanaël se réveilla un jour comme d'un rêve pénible et profond. Il ouvrit les yeux, et se sentit ranimé par un sentiment de bien-être infini, par une douce et céleste chaleur. Il était couché dans sa chambre, dans la maison de son père; Clara était penchée sur son lit, auprès duquel se tenaient sa mère et Lothaire.

— Enfin, enfin, mon bien-aimé Nathanaël! — Tu nous es donc rendu!

Ainsi parlait Clara d'une voix attendrie, en serrant dans ses bras son Nathanaël, dont les larmes coulèrent en abondance.

— Ma Clara! ma Clara! s'écria-t-il, saisi de douleur et de ravissement.

Sigismond, qui avait fidèlement

veillé près de son ami, entra dans la chambre. Nathanaël lui tendit la main : Mon camarade, mon frère, lui dit-il, tu ne m'as donc pas abandonné!

Toutes les traces de la folie avaient disparu, et bientôt les soins de sa mère, de ses amis et de sa bien-aimée lui rendirent toutes ses forces. Le bonheur avait reparu dans cette maison. Un vieil oncle auquel personne ne songeait, était mort, et avait légué à la mère de Nathanaël une propriété étendue, située dans un lieu pittoresque, à une petite distance de la ville. C'est là où ils voulaient tous se retirer, la mère, Nathanaël avec sa Clara qu'il devait épouser, et Lothaire. Nathanaël était devenu plus doux que jamais; il avait retrouvé la naïveté de son enfance, et il appréciait bien alors l'âme pure et céleste de Clara. Personne ne lui rappelait, par le plus léger souve-

nir, ce qui s'était passé. Lorsque Sigismond s'éloigna, Nathanaël lui dit seulement : Par Dieu, frère ! j'étais en mauvais chemin, mais un ange m'a ramené à temps sur la route du ciel ! Cet ange, c'est Clara! — Sigismond ne lui en laissa pas dire davantage de crainte de le ramener à des idées fâcheuses.

Le temps vint où ces quatre êtres heureux devaient aller habiter leur domaine champêtre. Dans la journée, ils traversèrent ensemble les rues de la ville pour faire quelques emplettes. La haute tour de la maison de ville jetait son ombre gigantesque sur le marché.

— Si nous montions là-haut pour contempler encore une fois nos belles montagnes! dit Clara.

Ce qui fut dit, fut fait. Nathanaël et Clara montèrent; la mère retourna

au logis avec la servante, et Lothaire, peu désireux de gravir tant de marches, resta au bas du clocher. Bientôt les deux amans se trouvèrent près l'un de l'autre, sur la plus haute galerie de la tour, et leurs regards plongèrent dans les bois parfumés, derrière lesquels s'élevaient les montagnes bleues, comme des villes de géans.

— Vois donc ce singulier bouquet d'arbres qui semble s'avancer vers nous! dit Clara.

Nathanaël fouilla machinalement dans sa poche; il y trouva la lorgnette de Coppelius. Il la porta à ses yeux et vit l'image de Clara! Ses artères battirent avec violence, des éclairs pétillaient de ses yeux, et il se mit à mugir comme une bête féroce; puis, il fit vingt bonds dans les airs, et s'écria en riant aux éclats : Belle poupée! walse gaîment! gaîment, belle poupée. —

Saisissant alors Clara avec force, il voulut la précipiter du haut de la galerie; mais, dans son désespoir, Clara s'attacha nerveusement à la balustrade. Lothaire entendit les éclats de rire du furieux Nathanaël, il entendit les cris d'effroi de Clara; un horrible pressentiment s'empara de lui, il monta rapidement; la porte du second escalier était fermée.—Les cris de Clara augmentaient sans cesse. Éperdu de rage et d'effroi, il poussa si violemment la porte, qu'elle céda enfin. Les cris de Clara devenaient de plus en plus faibles : « Au secours... sauvez-moi, sauvez-moi... » Ainsi se mourait sa voix dans les airs. — Elle est morte, — assassinée par ce misérable! s'écriait Lothaire. La porte de la galerie était également fermée. Le désespoir lui donna des forces surnaturelles, il la fit sauter de ses gonds. — Dieu du

ciel! Clara était balancée dans les airs hors de la galerie par Nathanaël; une seule de ses mains serrait encore les barreaux de fer du balcon. Rapide comme l'éclair, Lothaire s'empare de sa sœur, l'attire vers lui, et frappant d'un coup vigoureux Nathanaël, au visage, il le force de se dessaisir de sa proie.

Lothaire se précipita rapidement jusqu'au bas des marches, emportant dans ses bras sa sœur évanouie. — Elle était sauvée. — Nathanaël, resté seul sur la galerie, la parcourait en tous sens, et bondissait dans les airs en s'écriant : Tourne, cercle de feu! tourne! — La foule s'était assemblée à ses cris, et, du milieu d'elle, on voyait Coppelius qui dépassait ses voisins de la hauteur des épaules. On voulut monter au clocher pour s'emparer de l'insensé; mais Coppelius dit en riant : Ah! ah! Attendez

un peu! il descendra tout seul! —Et il se mit à regarder comme les autres.

Nathanaël s'arrêta tout-à-coup immobile. Il se baissa, regarda Coppelius, et s'écria d'une voix perçante : Ah! des beaux youx! des jolis youx. Et il se précipita par-dessus la galerie.

Dès que Nathanaël se trouva étendu sur le pavé, la tête brisée, Coppelius disparut.

On assure que quelques années après, on vit Clara dans une contrée éloignée, assise devant une jolie maison de plaisance qu'elle habitait. Près d'elle, étaient son heureux mari et trois charmans enfans. Il faudrait en conclure que Clara trouva enfin le bonheur domestique que lui promettait son âme sereine et paisible, et que n'eût jâmais pu lui procurer le fougueux et exalté Nathanaël.

FIN DE L'HOMME AU SABLE.

LA COUR D'ARTUS.

LA COUR D'ARTUS.

Quiconque a vu la ville commerçante de Dantzig, connaît, sans nul doute, la belle salle où s'assemblent les marchands, et qu'on nomme *la cour d'Artus*. Vers midi, le négoce y fait affluer une multitude innombrable d'hommes

de toutes les nations, et on y entend un bourdonnement perpétuel, comme au milieu d'une ruche d'abeilles industrieuses. Mais quand l'heure de la bourse est écoulée, quand on ne voit plus dans ces longues travées, qui unissent deux rues, que quelques personnes passant rapidement, l'aspect de la cour d'Artus devient plus pittoresque, et c'est alors qu'il faut la visiter. Un clair-obscur magique se répand à travers les fenêtres assombries. Les sculptures bizarres et les peintures qui ornent la salle semblent s'animer et se mouvoir. Des cerfs avec leurs immenses ramures, des chiens hâletans et furieux fixent sur vous leurs yeux brillans, et font baisser vos regards; et la royale statue de marbre, qui s'élève au milieu de l'enceinte, paraît plus imposante par son isolement. Le grand tableau où sont représentés toutes les

vertus et tous les vices, portant leurs noms écrits en latin, perd déjà sensiblement de sa moralité; car les pâles vertus se distinguent à peine sous les couches grises de la vétusté, tandis que les belles figures des vices, relevées par leurs habits éclatans, semblent défier le temps, et séduisent encore les yeux, comme à leur premier jour. L'attention se porte aussi sur l'étroit bandeau, à fond doré, qui règne autour de la salle, et où l'on a représenté fort agréablement un cortége des magistrats de la ville, au temps de leur antique splendeur. Des honorables bourguemestres, au visage important et réfléchi, ouvrent la marche, montés sur de beaux chevaux, richement caparaçonnés; les timballiers, les tambours, les fifres, les hallebardiers, s'avancent si hardiment et d'un pas si décidé, qu'on croit entendre les joyeuses fan-

fares de la musique militaire, et qu'on s'attend presque à voir toute cette troupe défiler par l'immense croisée voisine, et gagner la place du grand marché. Et s'il vous prend envie de dessiner ce magnifique bourguemestre et le page, d'une beauté merveilleuse, qui tient la bride de son coursier, mettez-vous à cette table, que la munificence publique a couverte en abondance de papier, de plumes et d'encre, et qui semble vous inviter à consigner vos souvenirs et vos impressions.

— Avisez donc notre correspondant de Hambourg de l'état actuel des affaires, mon cher Traugott!

Ainsi parlait, en ce lieu, le négociant Elias Roos à un jeune homme avec lequel il était associé, et qui devait prochainement épouser sa fille Christine. Traugott trouva avec peine une petite place à la table que je viens

l'indiquer, prit une feuille de papier, teignit d'encre l'extrémité d'une plume, et il s'apprêtait à commencer par un beau jet calligraphique, lorsqu'en songeant encore une fois à l'affaire qu'il allait expliquer, il leva les yeux vers la voûte. Le hasard voulut qu'il se trouvât justement placé en face de deux figures du cortége qui avaient toujours produit sur lui une impression singulière. — Un homme grave, presque sombre, avec une large barbe frisée, couvert de riches vêtemens, s'avançait sur un cheval noir, dont un bel adolescent tenait les rênes. Une longue chevelure blonde et un costume d'une rare élégance, donnaient à celui-ci un air un peu efféminé. La démarche, le visage de l'homme, excitaient toujours une sorte d'effroi dans l'âme de Traugott; mais il trouvait dans les traits du page la source des émotions les plus

riantes. Jamais il ne pouvait détacher ses regards de cette figure attrayante, et il arriva, cette fois, qu'au lieu d'écrire la lettre d'avis de M. Elias Ross, il resta occupé à contempler les deux personnages merveilleux, traçant, dans sa distraction, quelques traits avec sa plume. Il se trouvait déjà depuis longtemps dans cette situation, lorsque quelqu'un, placé derrière lui, frappa sur son épaule, et s'écria d'une voix sourde : « Bien, très-bien ! Voilà ce que j'aime; cela peut devenir quelque chose. » Traugott se retourna, réveillé comme d'un rêve; mais il sembla frappé de la foudre. La surprise, l'effroi, lui ravirent la voix; il voyait auprès de lui la figure sombre qu'il venait de contempler sur le lambris. C'était cet homme qui lui parlait; il était accompagné du bel adolescent, dont le sourire avait une douceur inexprima-

ble. Les ondulations de la foule mouvante eurent bientôt fait disparaître les deux personnages; mais Traugott resta à la même place, et il s'y trouvait encore long-temps après que l'heure de la bourse fut passée. La salle était presque déserte, et M. Elias Ross, qui causait avec deux étrangers, l'aperçut, et s'avança vers lui.

— Que faites-vous donc là, si tard, mon cher ami? lui dit-il. Avez-vous expédié la lettre d'avis?

Perdu dans ses pensées, Traugott lui présenta la lettre. Au même instant, M. Elias Ross, frappant des mains avec désespoir, s'écria : Seigneur — Dieu! quel enfantillage! imprudent associé!... est-ce le diable qui vous possède? Une lettre d'avis perdue, et la poste manquée!

M. Élias Roos était sur le point d'étouffer de colère, et les deux étrangers

ne pouvaient s'empêcher de rire, à la vue de la lettre, qui était en effet assez risible. Immédiatement après ces mots: « Nous référant à notre dernière du 20 courant, » Traugott avait esquissé à traits rapides les deux figures singulières, le vieillard et le jeune homme. Les deux étrangers cherchèrent à apaiser M. Élias Roos; mais celui-ci se promenait de long en large, en répétant d'un ton lamentable : Dix mille marcs! ce sont dix mille marcs de moins!

— Consolez-vous, mon cher monsieur Roos, dit enfin le plus âgé des deux étrangers. La poste est partie, il est vrai; mais dans une heure, j'expédierai un courrier à Hambourg; je lui remettrai votre dépêche, et ainsi elle arrivera encore avant celles de vos concurrens.

M. Roos lui serra la main, et pre-

nant la place de Traugott, il se hâta de faire la lettre d'avis, que celui-ci avait si étrangement rédigée. Pendant ce temps, le vieil étranger s'approcha de Traugott, qui gardait le silence d'un air confus. — Vous ne me semblez pas à votre place, lui dit-il. Un véritable négociant ne se fût pas amusé à tracer des figures, au lieu d'écrire des lettres d'avis.

Traugott ne put s'empêcher de reconnaître que ce reproche était bien fondé. — Mon Dieu, dit-il, que d'excellentes lettres d'avis n'ai-je pas écrites! C'est une folle idée qui m'a passé là!

— Je crois, répondit le jeune étranger, que de toutes vos lettres d'avis, aucune n'est aussi excellente que celle-ci, ni tracée avec autant d'habileté. — En disant ces mots, il avait pris la malencontreuse épître, l'avait soigneusement pliée et glissée dans sa poche.

Traugott se persuada alors qu'il avait fait quelque chose de mieux qu'une simple lettre; un orgueil inconnu s'empara de son âme, et lorsqu'Élias Roos lui dit, tout en pliant la lettre qu'il venait d'achever : Vos enfantillages auraient pu me coûter dix mille marcs, il répondit : —Mon cher associé, ne vous formalisez pas ainsi, ou nous nous séparerons pour toujours! — Le vieil étranger eut grand' peine à rétablir la paix entre les deux associés. Il y parvint toutefois, et se rendit avec eux et son jeune compagnon à la maison de M. Elias, qui les avait invités à dîner avec lui. Mademoiselle Christine reçut avec une grâce extrême les hôtes de son père. Figurez-vous une jeune fille de moyenne taille et bien nourrie, de vingt-deux ans au plus. Son visage est arrondi; ses yeux bleus, couleur du jour, et d'une sérénité un peu banale,

semblent dire à tous : Je me marie bientôt! Sa peau est d'une blancheur éblouissante, et ses cheveux ne sont pas absolument roussâtres; ses lèvres appellent le baiser, la bouche dont elles forment les rives est un peu longue, mais elle laisse voir deux rangées de dents de neige. Le calme habite incessamment les traits de mademoiselle Christine. Jamais la confection d'un gâteau n'a manqué sous ses mains, et quand elle daigne donner ses soins à une sauce, elle s'épaissit toujours au point convenable, tant mademoiselle Christine met d'intelligence et d'attention à tourner sa cuiller en cercles réguliers.

Après le repas, M. Élias Roos proposa à ses amis une promenade sur le rempart. Traugott chercha vainement à s'en dispenser : son associé le retint. — Un célèbre physicien prétendait que l'es

prit créateur du monde, ce grand expérimentaliste, a placé sur le globe une immense machine électrique d'où s'échappent des traînées d'étincelles que nous ne pouvons éviter, et dont la commotion change subitement toutes les dispositions de notre âme. Traugott se trouvait sans doute *en rapport* avec la grande machine, au moment où il dessina à son insu, dans la grande salle, les figures qui apparurent tout-à-coup derrière lui, et involontairement il ne put s'empêcher de ramener la conversation sur ce sujet. Le vieil étranger trouvait les peintures de la cour d'Artus du plus mauvais goût; le cortége militaire lui semblait surtout la plus ridicule des bambochades; mais Traugott s'écria avec chaleur qu'un monde entier s'était déroulé à ses yeux à la vue de ces peintures, et qu'elles avaient parlé si vivement à son imagination qu'il avait

reconnu en lui-même la faculté de créer comme le puissant maître de l'atelier duquel elles étaient sorties. M. Élias Roos regarda son associé d'un air étonné, et le vieil étranger dit d'un ton ironique : Je ne comprends pas, jeune homme, que le négoce puisse vous plaire, et que votre vie ne soit pas consacrée aux arts, que vous semblez chérir.

— Oh! que j'envie votre talent, dit le plus jeune des étrangers. Ah! que ne puis-je dessiner comme vous! Ce n'est pas que le génie me manque; je copie fort bien des yeux, des nez et des oreilles, j'ai même dessiné trois ou quatre têtes; mais, mon Dieu! les affaires, les affaires!

— Je pensais, dit Traugott, que dès qu'on se sent du génie, dès qu'on éprouve un véritable penchant pour les arts, il n'est plus d'autre affaire dans la vie.

— Vous pensez qu'on doit se faire artiste? répondit le jeune homme. Eh ! comment pouvez-vous dire une chose pareille! Voyez-vous, mon cher ami, j'ai plus médité sur ces matières que personne; en amateur passionné des arts, j'ai pénétré plus profondément dans la nature des choses que je ne saurais l'exprimer; aussi ne puis-je que vous indiquer mes idées.

En parlant ainsi, les traits du jeune étranger avaient pris une expression de capacité et de méditation qui imposèrent le respect à son auditeur. — Vous m'accorderez, continua-t-il, que les arts répandent des fleurs sur notre vie. — La distraction, le délassement des affaires plus sérieuses, c'est là le but aimable auquel tendent tous les efforts de l'art, but d'autant plus complètement atteint que les productions des arts sont plus accomplies. Ce but

est même clairement indiqué dans la vie, car celui-là seul, qui pense ainsi, jouit du bien-être qui échappe à tout jamais à ceux pour qui les beaux-arts sont la grande affaire ici-bas. Ne vous laissez donc pas détourner des affaires sérieuses, mon cher ami, et gardez-vous de vous engager dans une route où vous marcheriez sans force et sans appui.

Traugott resta stupéfait; il ne savait que répondre. Tout ce que le jeune homme venait de lui débiter lui semblait incroyablement absurde. Il se borna à lui demander : Mais que nommez-vous donc les affaires sérieuses, les grandes affaires ici-bas?

— Mais, mon Dieu, vous conviendrez qu'il faut vivre dans la vie, et c'est ce que ne font presque jamais les artistes de profession.

Traugott conclut à peu près de ces

paroles que vivre dans la vie, c'était n'avoir point de dettes, posséder beaucoup d'argent, bien boire, bien manger, se donner une jolie femme, des enfans bien sages, élégamment vêtus, bravement digérer, profondément dormir, et surtout se garder des mauvais rêves.

— Quelle misérable vie! s'écria-t-il, lorsqu'il se retrouva seul dans sa chambre. Dans les belles matinées dorées de notre magnifique printemps, lorsqu'une molle brise d'ouest pénètre jusqu'au fond de nos rues sombres, et semble raconter, dans le doux langage de ses murmures, toutes les merveilles qu'elle a vu naître dans les prairies et dans les bois qu'elle a traversés, moi, je me glisse avec nonchalance entre les ais d'un comptoir enfumé. Là, sont assises de pâles figures devant d'informes pupitres noircis, et le bruit monotone

des feuillets du registre, l'insolent cliquetis de l'argent qu'on amasse, interrompent seuls le silence que commande le travail. — Et quel travail! Pourquoi tant de méditations, pourquoi tant d'écritures! Afin que les coffres se remplissent, afin que le crédit recueille et dévore la substance de millions de malheureux. Un artiste quitte joyeusement les cités; il va respirer, la tête haute, les émanations parfumées du printemps, il va se perdre au milieu des splendides tableaux que colorent les joyeux rayons du soleil de mai. Du fond des buissons obscurs s'avancent des apparitions gracieuses, que crée son esprit, et qui lui appartiennent à jamais, car en lui réside la mystérieuse magie des formes, du coloris et de la lumière.—Qui m'empêche de m'arracher à cette vie odieuse? n'ai-je pas reconnu aujourd'hui ma mis-

sion, et ne puis-je à mon tour devenir un artiste?

Traugott se mit à examiner tous les dessins qu'il avait faits. Quelques-uns lui semblèrent tracés avec habileté. Il s'arrêta surtout devant une esquisse faite depuis longues années, où il avait copié jadis le vieux bourguemestre et le beau page; il se souvint fort bien de l'attrait que ces figures avaient eu pour lui, et se rappela comme dans son enfance, il s'était souvent glissé sous les voûtes de la cour d'Artus, pour aller les contempler. En examinant ce dessin, Traugott se sentit saisi de désirs vagues et douloureux; il ne put se résoudre à descendre dans le comptoir; il sortit de la ville et monta sur le Carlsberg qui l'avoisine. De là, ses regards se portèrent sur la mer écumante et sur les nuages amoncelés qui formaient mille figures bizarres au dessus de Hé-

la : c'était comme un miroir magique où il s'efforçait de lire sa destinée future.

Ce n'est qu'après de longs efforts que s'éveillent en notre sein les révélations du monde idéal. L'âme de l'artiste flotte sans cesse dans une mer de doutes et d'incertitudes. Il voit l'infini, et il sent l'impuissance d'y atteindre. Mais bientôt il recouvre un courage divin; il combat, il lutte, et le désespoir même lui donne la force de poursuivre le rêve chéri qu'il voit toujours plus près de lui, et qui le fuit sans cesse.

Traugott ne tarda pas à éprouver cette douleur sans espoir. Le lendemain, en jetant un coup-d'œil sur ses dessins qui étaient restés sur la table, ils lui semblèrent mesquins et misérables, et il se condamna lui-même à retourner au comptoir. Il revint aus-

sitôt reprendre son travail, sans se laisser vaincre par le dégoût profond qui le forçait quelquefois à quitter la plume pour aller respirer un air pur. — Plusieurs semaines s'étaient écoulées, et l'époque du mariage de Traugott avec Christine approchait rapidement. Ce moment devait mettre fin à toutes ses espérances et à tous ses rêves, et il sentait son cœur oppressé, en voyant sa fiancée activement occupée des préparatifs de son mariage, comme s'il n'eût été question pour elle que d'une affaire domestique ordinaire. Traugott se rendait chaque jour à la cour d'Artus; une fois, il entendit tout près de lui une voix qui le fit tressaillir. — « Ce » papier, disait-on, a-t-il en effet une » si mince valeur? » — Traugott se retourna vivement et aperçut le vieillard merveilleux, qui était occupé à traiter avec un courtier, de la vente d'un pa-

pier dont le cours venait d'éprouver une forte baisse. Le bel adolescent se tenait auprès de lui, et jetait sur Traugott un regard tendre et douloureux. Celui-ci s'approcha vivement du vieillard. —Ce papier, lui dit-il, est en effet à bas prix; mais le cours s'améliorera, selon toute apparence, dans peu de jours. Si vous voulez suivre mon conseil, vous en retarderez la vente.

— Eh! monsieur, répondit le vieillard, non sans humeur, que vous importent mes affaires? Savez-vous si ce papier ne m'est pas utile en ce moment, et si je n'ai pas besoin d'argent comptant? Traugott, mécontent de la brusquerie de cette réponse, se disposait à s'éloigner, lorsqu'un regard suppliant qu'il surprit dans les yeux humides du jeune homme, l'arrêta. — Mes intentions étaient bonnes, monsieur, dit-il, et j'avais dessein de prévenir la perte

que vous allez faire. Vendez-moi ce papier sous la condition que je vous payerai dans peu de jours la différence entre son prix actuel et le cours auquel il ne peut manquer de s'élever.

— Vous êtes un homme singulier, dit le vieillard. Qu'il soit fait selon votre volonté, bien que j'ignore le motif qui vous porte à vouloir m'enrichir. — A ces mots, il jeta un regard étincelant sur le jeune homme qui l'accompagnait, et celui-ci abaissa son bel œil bleu, en rougissant. Ils suivirent tous deux Traugott jusqu'au comptoir de M. Elias-Ross, où l'argent fut compté au vieillard, qui le reçut d'un air sombre. Pendant ce temps, le jeune homme disait à voix basse à Traugott : N'est-ce pas vous qui dessiniez quelques figures dans la salle de la cour d'Artus, il y a plusieurs semaines?

Traugott en convint, et ne put s'em-

pêcher de rougir en songeant au rôle ridicule qu'il avait joué le jour de la lettre d'avis.

— Oh! alors, ajouta le jeune homme, votre conduite ne saurait m'étonner. — Le vieillard regarda avec colère son compagnon, et celui-ci garda le silence. Traugott ne pouvait surmonter un certain embarras en présence de ces deux étrangers, et il les laissa s'éloigner, sans avoir le courage de leur faire une seule question. L'apparition de ces deux figures avait en effet quelque chose de si singulier, que le personnel du comptoir en fut frappé. Le vieux teneur de livres avait placé sa plume derrière son oreille, et il regardait attentivement le vieillard qui s'éloignait. — Dieu nous garde de mal, dit-il, dès qu'il eut disparu; mais celui-ci ressemble, avec sa barbe frisée et son manteau noir, à un vieux tableau de l'an-

née 1400, qu'on voit dans l'église de Saint-Johannis. — Pour M. Elias, la longue figure et l'épaisse barbe de l'étranger, lui donnèrent lieu de croire que c'était un juif polonais. Il ignorait les conditions du marché que son gendre futur venait de conclure, et il se moqua singulièrement de l'impéritie de ce lourd Sarmate, qui vendait une valeur dont le cours devait s'améliorer avant peu, de dix pour cent tout au moins, ce qui arriva en effet.

— Mon fils m'a fait souvenir que vous êtes un artiste, dit le vieillard en revoyant Traugott à la cour d'Artus, et, à ce titre, j'accepte de vous ce que j'eusse certainement refusé.

Ils se trouvaient en ce moment près des quatre colonnes de granit qui soutiennent le dôme de l'édifice, non loin des deux figures que Traugott avait dessinées dans la lettre d'avis; et le

jeune négociant parla sans embarras de la ressemblance qui existait entre ces deux visages et ceux du vieillard et de son jeune compagnon.

Le vieillard sourit d'un air singulier, posa sa main sur l'épaule de Traugott, et lui dit à voix basse : Vous ne savez donc pas que je suis le peintre allemand Godofredus Berklinger, et que j'ai peint ces deux figures qui semblent vous plaire, il y a bien des années, lorsque j'étudiais mon art? Dans ce bourguemestre, j'ai voulu me représenter moi-même, et le page qui tient le cheval est mon fils, comme vous l'avez reconnu vous-même.

Traugott resta stupéfait; il ne put douter que le vieillard, qui se donnait pour un maître mort depuis quelques cents ans, ne fût atteint d'une monomanie particulière. — C'était, continua le vieillard, en relevant la tête et en re-

gardant avec orgueil autour de lui, c'était un siècle splendide, éclatant, un temps florissant pour les arts, que celui où je décorai cette salle de toutes ces figures bariolées, en l'honneur du sage roi Artus et de sa table ronde! Je crois même que c'est le roi Artus en personne qui vint une fois ici tandis que je travaillais, et qui m'honora du titre de maître, qui ne m'avait pas encore été donné.

— Mon père, dit le jeune homme en l'interrompant, est un artiste comme il en est peu, monsieur; et vous n'auriez pas à vous repentir s'il vous permettait de voir ses ouvrages. Le vieillard s'était éloigné de quelques pas pour mieux juger de l'effet des peintures; il revint, et Traugott le pria de vouloir bien lui montrer ses tableaux. Le vieillard le regarda long-temps d'un œil scrutateur, et lui dit enfin d'un ton sé-

vère : Il y a quelque hardiesse à vous de vouloir pénétrer dans le sanctuaire avant que d'avoir commencé votre apprentissage; mais je vous l'accorde. Si votre regard est encore trop timide pour bien contempler, vous devinerez peut-être ce que vous ne pouvez concevoir. Venez demain dès le matin.

Il lui indiqua sa demeure. Le lendemain, Traugott se débarrassa en toute hâte des affaires qui devaient l'occuper, et se dirigea vers la rue que le vieillard lui avait désignée. Le jeune homme, vêtu à l'ancienne mode allemande, vint lui ouvrir la porte, et le conduisit dans une vaste chambre, où il trouva le vieillard assis sur un petit escabeau, devant une immense toile grise, vide et nue, tendue sur un châssis.

— Vous arrivez dans un moment favorable, monsieur, lui dit-il, car je viens de mettre la dernière main à ce grand ta-

bleau; il m'occupe déjà depuis un an, et il ne m'a pas coûté peu de peine. C'est le pendant d'un grand tableau semblable, représentant le paradis perdu, que j'ai terminé l'an passé et que vous pourrez voir aussi dans mon atelier. Celui-ci est, comme vous le voyez, le paradis retrouvé, et je serais fâché pour vous, si vous ne démêliez pas cette allégorie. Les tableaux allégoriques n'appartiennent en général qu'aux esprits faibles et aux imaginations usées; mon tableau, à moi, n'est pas une fantaisie, c'est un *fait;* il ne désigne pas, il *est.* Vous trouverez que tous ces riches groupes d'hommes, d'animaux, de fruits, de fleurs et de rochers se lient au tout harmonieux, dont l'accord céleste et parfait constitue la lumière éternelle. Le vieillard se mit alors à détailler les différens groupes, il fit remarquer à Traugott la mystérieuse dis-

tribution de la lumière et de l'ombre, l'éclat des fleurs et des métaux, les émanations merveilleuses qui s'élevaient du calice des roses et des lis épanouis, et se répandaient autour des rangs à perte de vue de jeunes filles, d'adolescens et d'hommes mûrs, tous dans l'éclat de la force, de la grâce et de la beauté. Les paroles du vieillard devenaient toujours plus énergiques et plus inintelligibles. — Laisse briller ta couronne d'or, s'écria-t-il enfin; rejette le voile d'Isis dont tu couvres ta tête. — Mais pourquoi détourner tes regards? pourquoi t'avancer vers moi d'un air menaçant? veux-tu donc lutter avec ton maître? Approche donc! approche! attaque celui qui t'a créé, car je suis.....

Ici, la parole du vieillard s'éteignit, et ses forces l'abandonnèrent. Traugott le reçut dans ses bras, et le porta,

à l'aide de son fils, dans un fauteuil où il s'assoupit profondément.

—Vous savez maintenant, mon cher monsieur, ce qu'il en est de mon bon vieux père, dit le jeune homme d'une voix douce et basse; une rigoureuse destinée a répandu l'amertume sur sa vie, et déjà, depuis bien des années, il est mort pour l'art auquel il avait consacré uniquement ses veilles. Il reste, durant des jours entiers, les yeux fixés sur ce fond intact; il appelle cela peindre, et vous avez vu dans quel état d'exaltation le jette la description du tableau qu'il croit avoir tracé. Une malheureuse pensée qui le poursuit en outre, et qui me prépare une vie sombre et chagrine, m'entraîne avec lui dans la voie fatale qu'il parcourt..... Mais je veux tâcher de vous distraire de cette triste scène. Suivez-moi dans la chambre voisine; nous y trouverons

quelques tableaux du bon temps de mon père.

Quel fut l'étonnement de Traugott, en voyant une longue rangée de tableaux qui semblaient avoir été peints par les maîtres les plus célèbres de l'école flamande! Plusieurs scènes de la vie active, comme une société revenant de la chasse, des musiciens ambulans, une promenade à cheval, étincelaient de verve et de coloris, et les têtes surtout étaient animées d'une expression toute vitale. Traugott revenait vers la première salle, lorsqu'il s'arrêta tout-à-coup près d'un tableau, devant lequel il resta comme attaché par un charme. Il représentait une jeune fille dans l'ancien costume germanique. Ses traits étaient parfaitement semblables à ceux du fils du peintre; seulement les joues de la jeune fille étaient plus vermeilles, et sa sta-

ture paraissait plus haute. Un ravissement indicible fixait Traugott à cette place, et il ne pouvait se lasser de contempler cette charmante figure, touchée à la manière de Van Dick.

—Mon Dieu! mon Dieu! s'écria Traugott en soupirant, c'est elle que je porte depuis si long-temps dans mon cœur! Où pourrai-je jamais la trouver?

A ces mots, les yeux du jeune Berklinger se remplirent de larmes. — Venez, dit-il, en s'efforçant de contenir sa douleur. Ce portrait représente ma pauvre sœur Félicité. Elle nous a été ravie pour toujours. Vous ne la verrez jamais.

Traugott se laissa conduire machinalement dans l'antichambre. Le vieillard était encore endormi; mais il se réveilla tout-à-coup, et en apercevant Traugott, il s'écria d'un air irrité : — Que voulez-vous ici, monsieur? Le

jeune homme s'approcha alors, et le fit souvenir qu'il venait de montrer à Traugott son nouveau tableau.

— Votre nouveau tableau, maître Berklinger, dit Traugott, est bien merveilleux, et je n'en ai jamais vu de semblable. Mais il faut beaucoup d'étude et de travail avant que d'arriver à peindre ainsi!

Le vieillard se calma. Il embrassa Traugott et lui promit d'être son maître. —Traugott se rendit donc chaque jour chez le vieux peintre, et il ne tarda pas à faire de grands progrès. Pour les affaires, il les négligea si complètement, que M. Elias Roos vit avec plaisir que Traugott remît son mariage à un temps plus reculé, sous le prétexte d'une maladie de langueur. — S'il n'avait pas cent cinquante mille écus dans ma maison de commerce, dit le vieux négociant à un

de ses amis, je sais bien ce que j'aurais à faire.

La vie que menait Traugott eût été un beau jour sans nuages, sans l'amour qu'il nourrissait pour la belle Félicité, dont l'image ne pouvait s'effacer de son cœur. Le portrait avait disparu. Le vieux peintre l'avait enlevé, et Traugott n'osait pas le questionner sur ce sujet. Au reste, le vieux Berklinger lui témoignait chaque jour plus de confiance, et il avait consenti à accepter quelques honoraires pour les leçons qu'il lui donnait. Traugott avait appris de la bouche du jeune Berklinger que le papier vendu par son père était leur dernière ressource et le reste de leur fortune, mais il ne put en savoir davantage, car le vieux peintre les observait sans cesse, et renvoyait rudement son fils, chaque fois qu'il le voyait converser avec le jeune négociant.

L'hiver était passé, un nouveau printemps faisait déjà refleurir les bois et les prés. Traugott avait été retenu un jour entier dans son comptoir, et il ne put se rendre à la maison de Berklinger que fort tard dans la soirée. En pénétrant dans le vestibule, qui était désert, il entendit le son d'un luth dans la chambre voisine. Il écouta. — Un chant entrecoupé voltigeait entre les accords, comme de légers soupirs. Il poussa la porte. Une femme, vêtue exactement dans l'ancien costume, comme celle du portrait, s'offrit à lui, le dos tourné. Au bruit que fit Traugott en entrant, elle posa le luth sur la table, et se leva.

C'était elle!

— Félicité! s'écria Traugott dans son ravissement; et il allait tomber aux pieds de cette image céleste, lorsqu'une main vigoureuse s'abattit sur lui et l'entraîna.

—Misérable sans pareil ! s'écriait le vieux Berklinger en le repoussant, c'était donc là le motif de ton amour pour les arts! Tu voulais m'assassiner! Un couteau levé brillait dans sa main. Traugott prit la fuite, éperdu d'effroi et de bonheur.

Traugott attendit le jour avec impatience, résolu de connaître, à quelque prix que ce fût, le mystère que recelait la maison de Berklinger. Il y courut. Toutes les portes étaient ouvertes. Le peintre et son fils avaient quitté dans la nuit leur demeure, et on ignorait le lieu où ils s'étaient retirés. Une voiture attelée de deux chevaux avait emporté les caisses, les tableaux et le petit nombre de meubles qui composaient le misérable avoir de Berklinger. Toutes les recherches de Traugott furent inutiles. Il revint dans un profond désespoir. Son avenir était

détruit ; il se condamna lui-même à reprendre les travaux fastidieux qu'il avait abandonnés. — Depuis quelque temps, Traugott travaillait de nouveau dans son comptoir, et le jour de son mariage avec Christine avait été invariablement fixé. La veille de ce jour, Traugott se rendit, comme de coutume, à la cour d'Artus, il contemplait encore une fois les deux figures du bourguemestre et de son page, qui lui rappelaient tant de souvenirs, lorsque ses regards tombèrent sur le courtier à qui le vieux peintre avait voulu vendre son papier. Il s'approcha de lui, et lui demanda s'il connaissait ce vieillard à la longue barbe.

— Qui ne connaît ce vieux fou ? répondit le courtier. C'est le peintre Gottfried Berklinger.

— Savez-vous où il a fixé sa demeure?

— Sans doute ; il vit maintenant bien tranquille à Sorrente avec sa fille.

— Avec sa fille Félicité ! s'écria Traugott d'une voix si éclatante, que tous les négocians tournèrent la tête pour le regarder.

— Eh ! sans doute, dit le courtier. C'est le jeune homme qui l'accompagne toujours. Tout Dantzig savait que c'était une fille, bien que le vieux fou s'imaginât que tout le monde l'ignorait. On dit qu'il lui a été prédit que le premier amour de sa fille coûterait la vie à son père, et il a trouvé ce moyen pour éloigner d'elle les galans.

— A Sorrente ! s'écrie Traugott, hors de lui. Et il s'échappa à travers la foule. — Le lendemain, il avait déjà quitté Dantzig, et deux chevaux rapides l'entraînaient vers l'Italie.

Traugott se sentit ranimé en touchant cette terre des arts. Les artistes alle-

mands établis à Rome l'admirent dans le cercle de leurs travaux, et il séjourna plus long-temps au milieu d'eux que ne semblait le permettre l'ardent désir qui l'avait amené en Italie; mais ce désir, adouci par la réflexion, se changea en un rêve perpétuel qui se répandit sur sa vie toute entière. L'image de Félicité se présentait sans cesse sous ses pinceaux, et ses traits ravissans, répétés dans les compositions de Traugott, devinrent bientôt célèbres dans Rome, et surtout parmi les peintres, qui accablèrent de questions leur jeune confrère. Un jour enfin, un deux, nommé Matuszewski, vint trouver Traugott, et lui confia qu'il avait aperçu dans Rome la jeune fille qu'on retrouvait dans tous ses tableaux. On peut se figurer le ravissement de Traugott. Les recherches qu'il fit avec son ami furent heureuses, et

ils eurent bientôt découvert la retraite de la jeune fille, dont le père était en effet un pauvre peintre, alors occupé à décorer de fresques l'église de *Trinita del Monte*. Traugott courut lui-même à l'église, s'assurer de l'identité du peintre, et il crut reconnaître le vieux Berklinger, juché sur un immense échafaud. De là, les deux amis se rendirent à la demeure de la jeune fille, qu'ils aperçurent de loin sur un balcon. — C'est elle! s'écria Traugott en se précipitant dans la chambre. La jeune fille recula avec effroi. Elle avait tous les traits de Félicité, mais ce n'était pas elle. Traugott resta confondu, et Matuszewski expliqua toute la méprise à la jeune fille. Celle-ci se tenait dans une attitude charmante, les yeux baissés et les joues couvertes de rougeur, et Traugott, qui avait voulu aussitôt s'éloigner, s'arrêta et la con-

templa avec intérêt. Dorine le regardait en souriant. Son père revint de son travail, et Traugott vit que l'effet de la hauteur de l'échafaud sur lequel s'était trouvé le peintre, l'avait singulièrement abusé. Au lieu du vigoureux Berklinger, il voyait devant lui un petit homme pâle, maigre et timide, courbé par la misère. Le petit vieillard fit preuve de connaissances pratiques dans la conversation qu'ils eurent ensemble, et Traugott se plut à la prolonger. Dorine laissa voir, avec une simplicité enfantine, le penchant qu'elle éprouvait pour le jeune peintre, et bientôt on vit Traugott passer des journées entières dans l'atelier du pauvre artiste italien. Nous n'essaierons pas de peindre la lutte que se livra Traugott, dont le cœur était à la fois doublement rempli par la même image; enfin il s'arracha de Rome, et partit pour Sorrente.

Un an s'écoula en recherches sans nombre. Un jour, il reçut à Naples des lettres de sa patrie. M. Elias Roos lui annonçait que le temps de leur association étant expiré, sa présence était indispensable pour régler leurs affaires respectives. Traugott prit le chemin direct, et se rendit à Dantzig. — Il se trouva dans la cour d'Artus, près de la colonne de granit, vis-à-vis du bourguemestre et de son page, qui semblaient le regarder en souriant, et lui reprocher avec tendresse sa longue absence.

— Je ne me trompe pas! je vous vois bien portant et guéri de votre mélancolie? C'était le courtier bien connu de Traugott, qui lui parlait de la sorte.

—Je ne l'ai pas trouvée! dit Traugott en soupirant.

— Qui donc n'avez-vous pas trouvé? demanda le courtier.

— Le peintre Godofredus Berklinger, et sa fille Félicité. Je les ai cherchés dans toute l'Italie : à Naples et à Sorrente, personne ne les connaît !

Le courtier le regarda d'un air étonné. — Où avez-vous cherché le peintre et sa fille? en Italie? à Naples? à Sorrente?

— Eh ! sans doute, répondit Traugott avec aigreur.

— Eh ! mon Dieu, monsieur Traugott, qu'avez-vous fait là? s'écria le courtier en frappant ses deux mains l'une contre l'autre : ne savez-vous pas que M. Aloysius Brandstetter, notre digne sénateur et doyen des échevins, a donné à sa petite maison de plaisance, située dans le bois de sapins, au pied du Carlsberg, le nom de Sorrente? C'est lui qui a recueilli Berklinger, dont il estime fort les tableaux. Il y a demeuré plusieurs années avec sa fille, et vous

n'aviez qu'à aller vous planter de vos pieds sur le Carlsberg, pour voir mademoiselle Félicité se promener dans le jardin avec son joli costume gothique. Ce n'était pas la peine d'aller en Italie! Quant au vieux peintre, — c'est une triste histoire.

— Oh! parlez, parlez, s'écria Traugott d'une voix étouffée.

— Le jeune Brandstetter revint d'Angleterre, continua le courtier. Il vit mademoiselle Félicité, et en devint épris. Il la surprit dans le jardin, tomba à ses genoux, et lui jura de l'épouser, et de la délivrer de l'esclavage dans lequel la retenait son père. Le vieux peintre s'était avancé près d'eux sans qu'ils le vissent, et au moment où Félicité dit qu'elle consentait à tout, il poussa un grand cri et tomba mort. Une veine s'était rompue, et il était déjà tout noir quand on le releva. Mademoiselle Félicité prit

alors le jeune Brandstetter en aversion, et elle épousa le conseiller Mathésius. Elle demeure à Marienwerder, et vous pouvez lui rendre visite; ce n'est pas aussi loin que Sorrente.

Traugott ne l'entendait déjà plus ; il riait et pleurait à la fois; dans son délire, il gagna la porte d'Oliva, et se rendit, comme jadis, sur le Carlsberg. On ignore combien de temps il y demeura, mais on ne le revit jamais à Dantzig.

On assure qu'un peintre allemand, nommé Traugott, se rendit célèbre en Italie, et on montre encore au palais Pitti un tableau de lui, qui le représente entre deux femmes parfaitement semblables : la plus jeune des deux lui sourit tendrement.

FIN DE LA COUR D'ARTUS.

DON JUAN.

DON JUAN.

Un bruit assourdissant, le cri répété : « Le théâtre commence ! » me tirèrent du doux sommeil dans lequel j'étais tombé. Les basses murmuraient de concert, — un coup de timbales, — un accord de trompettes, un *ut*

échappé lentement d'un hautbois, — les violons qui s'accordent : je me frotte les yeux. Le diable se serait-il joué de moi dans mon enivrement? Non, je me trouve dans la chambre de l'hôtel où je suis descendu hier, à demi-rompu. Précisément au-dessus de mon nez pend le cordon rouge de la sonnette. Je le tire avec violence. Un garçon paraît.

— Mais, au nom du ciel, que signifie cette musique confuse, si près de moi? Va-t-on donner un concert dans la maison?

— Votre Excellence (j'avais bu du vin de Champagne à la table d'hôte), Votre Excellence ne sait peut-être pas que cet hôtel touche au théâtre? Cette porte tapissée conduit à un petit corridor, d'où l'on entre dans la loge n° 23 : c'est la loge des étrangers.

— Comment? la loge des étrangers?

— Oui, une petite loge qui ne contient que deux personnes, trois au plus; elle est réservée aux gens de distinction, tout proche du théâtre, grillée et tapissée de vert. S'il plaisait à Votre Excellence...... on donne aujourd'hui *Don Juan*, du célèbre Mozart. Le prix de la place est d'un écu et de huit gros; nous le mettrons sur le compte.

Il prononça ces derniers mots en ouvrant déjà la porte de la loge, tant, au seul nom de Don Juan, je m'étais empressé de me précipiter dans le corridor par la porte tapissée. La salle était vaste, décorée avec goût, et éclairée d'une façon brillante; les loges et le parterre étaient chargés de monde. Les premiers accords de l'ouverture me convainquirent que l'orchestre était excellent; et si les chanteurs le secondaient quelque peu, je devais m'attendre à toutes les jouissances que me

promettait le chef-d'œuvre. — Dans l'andante, l'effroi du terrible et souterrain *regno all pianto* s'empara de moi; l'horreur pénétra dans mon ame. La joyeuse fanfare, placée à la septième mesure de l'allégro, résonna comme les cris de plaisir d'un criminel; je crus voir des démons menaçans sortir de la nuit profonde, puis des figures animées par la gaîté danser avec ivresse sur la mince surface d'un abîme sans fond. Le conflit de la nature humaine, avec les puissances inconnues qui la circonviennent pour la détruire, s'offrit clairement à mon esprit : enfin, la tempête s'apaisa, et le rideau fut levé.

Gelé et malcontent sous son manteau, Léporello s'avance vers le pavillon, par la nuit noire, et commence : *Notte e giorno fatigar.* — Ainsi de l'italien, me dis-je : *ah! che piacere!* Je vais donc entendre tous les airs, tous

les récitatifs tels que le grand maître les a reçus dans son esprit, et tels qu'il nous les a transmis! — Don Juan se précipite sur la scène, et derrière lui dona Anna retenant le coupable par son manteau. Quel aspect! Elle eût pu être plus légère, plus élancée, plus majestueuse dans sa démarche : mais quelle tête! des yeux d'où s'échappent, comme d'un point électrique, l'amour, la haine, la colère, le désespoir; des cheveux dont les anneaux flottans volent sur le cou d'un cygne; ce blanc négligé, qui recouvre et trahit à la fois des charmes qu'on ne vit jamais sans danger. Encore soulevé par l'émotion, son sein s'abaisse et s'élève violemment. Et quelle voix! écoutez-la chanter : *Non sperar se non m'uccidi.* — A travers le tumulte des instrumens s'échappent, comme par éclairs, les accens infernaux; en vain Don Juan

cherche à se débarrasser. Le veut-il donc? pourquoi ne repousse-t-il pas d'une main puissante cette faible femme? pourquoi ne prend-il pas la fuite? Le crime qu'il vient de commettre a-t-il brisé ses forces, ou le combat que se livrent en lui l'amour et la haine, lui ravit-il son courage? Le vieux père a payé de sa vie la folie qu'il a commise de combattre dans la nuit ce terrible adversaire. Don Juan et Léporello s'avancent ensemble sur le devant de la scène. Don Juan se débarrasse de son manteau, et reste en costume de satin rouge richement brodé; une noble et vigoureuse stature! Son visage est mâle, ses yeux perçans, ses lèvres mollement arrondies; le singulier jeu des muscles de son front lui donne une expression diabolique, qui excite une légère terreur sans affaiblir la beauté de ses traits; on dirait qu'il peut exercer la

magie de la fascination : il semble que les femmes, dès qu'elles ont subi son regard, ne puissent plus s'en détacher, et soient contraintes d'accomplir elles-mêmes leur perdition. — Long et fluet, couvert d'une veste rayée de rouge et de blanc, d'un petit manteau gris, d'un chapeau blanc à plumes rouges, Léporello arpente le plancher; les traits de son visage offrent un singulier mélange de bonhomie, de finesse, d'ironie et de jovialité : on voit que le vieux coquin mérite d'être le serviteur et le complice de Don Juan. Ils ont heureusement escaladé le mur, ils ont pris la fuite. — Des flambeaux. Dona Anna et don Ottavio paraissent : un petit homme paré, maniéré, léché, de vingt-un ans au plus. Comme fiancé d'Anna, il demeure sans doute dans la maison, pour qu'on ait pu l'appeler si promptement : il a entendu le bruit

tout d'abord, et il aurait pu accourir, et peut-être sauver le père; mais il fallait auparavant qu'il se parât, et le beau jeune homme craint peut-être la froideur de la nuit. — « *Ma qual mai s'offre, o Dei, spectacolo funesto ogli occhi miei!* » Il y a plus que du désespoir sur cet effroyable attentat, dans les accens de ce duo et de ce récitatif.

La maigre dona Elvira, portant encore les traces d'une grande beauté, mais d'une beauté flétrie, vient se plaindre du traître Don Juan, et le compatissant Léporello remarquait fort ingénieusement qu'elle parlait comme un livre, *parla come un libro stampato*, lorsque je crus entendre quelqu'un derrière moi. On pouvait facilement avoir ouvert la porte de la loge, et s'être placé dans le fond. Cela me chagrina singulièrement. Je m'étais trouvé si heureux d'être seul dans cette loge,

de pouvoir entendre, sans être troublé, le divin chef-d'œuvre, si bien représenté; de me laisser saisir par toutes les impressions qu'il porte, et de m'abandonner à moi-même! Un seul mot, un mot absurde, m'eût douloureusement arraché à mon enthousiasme! Je résolus de ne faire aucune attention à mon voisin, et tout adonné à la représentation, d'éviter chaque mot, chaque regard. La tête appuyée sur ma main, tournant le dos à mon compagnon, je dirigeai mes yeux vers la scène. Tout y répondait à l'excellence du début. La petite Zerlina, vive et amoureuse, consolait par des traits charmans le pauvre sot de Mazetto. Don Juan épanchait son mépris pour ses semblables, dont il ne faisait que des instrumens de plaisir, dans l'air brusque et coupé *Fin ch'han dalvino.* Le jeu de ses muscles exprimait admi-

rablement sa pensée. Les masques parurent. Leur trio était une prière qui montait en accords purs vers le ciel. Le fond du théâtre s'ouvrit. La joie éclata : le choc des verres retentit ; les paysans et tous les masques que la fête de Don Juan avait attirés, dansaient et formaient des groupes animés. — Les trois masques conjurés pour la vengeance s'avancèrent. Tout devint solennel ; puis on se remit à danser jusqu'au moment où Zerlina est sauvée, et où Don Juan s'avance courageusement, l'épée haute, au-devant de son ennemi. Il fait sauter l'épée des mains de son rival, et se fraie un chemin à travers la multitude qu'il met en désordre.

Déjà depuis long-temps, je croyais entendre derrière moi une haleine fraîche et voluptueuse, et comme le frôlement d'une robe de soie : je soupçonnais la présence d'un être féminin ;

mais entièrement plongé dans le monde poétique que m'ouvrait l'harmonie, je ne me laissai pas distraire de mes rêves. Quand le rideau se fut abaissé, je me retournai. — Non, il n'est pas de paroles pour exprimer mon étonnement : dona Anna, entièrement habillée comme je l'avais vue sur le théâtre, se trouvait là et dirigeait sur moi son regard plein d'âme et d'expression ! Je restai sans voix, la contemplant d'un œil effaré ; sa bouche (à ce qu'il me sembla du moins) forma un sourire ironique et léger, dans lequel je crus voir se réfléchir ma figure stupide. Je sentis la nécessité de lui parler, et cependant la surprise, je dirai presque l'effroi, appesantissaient ma langue et la rendaient immobile. Enfin, ces mots s'échappèrent involontairement : Comment se fait-il, madame, que je vous voie ici ? — Elle me répondit dans

le plus pur toscan, que si je ne comprenais pas l'italien, elle se verrait privée du plaisir de causer avec moi, car elle n'entendait et ne parlait que cette langue. Ses mots étaient pleins de douceur et résonnaient comme du chant. En parlant, l'expression de ses yeux, d'un bleu foncé, prenait plus de force, et chaque regard qui s'en échappait faisait battre toutes mes artères. C'était dona Anna, sans nul doute. Il ne me vint pas à la pensée de discuter la possibilité de sa double présence dans la salle et sur la scène. Avec quel plaisir je rapporterais ici l'entretien qui eut lieu entre la signora et moi; mais en traduisant, chaque mot me semble trop raide et trop pâle, chaque phrase trop alourdie, pour rendre la grâce et la légèreté de l'idiome toscan.

Tandis qu'elle parlait de don Juan et de son rôle, il me semblait que tous

les trésors secrets de ce chef-d'œuvre s'ouvraient à moi, et que je pénétrais pour la première fois dans un monde étranger. Elle me dit que la musique était sa vie entière, et que souvent elle croyait comprendre, en chantant, mainte chose qui gisait ignorée en son cœur.

— Oui, je comprends tout alors, dit-elle, l'œil étincelant et la voix animée; mais tout reste froid et mort autour de moi; et lorsqu'au lieu de me sentir, de me deviner, on m'applaudit pour une roulade difficile ou pour une *fioritura* agréable, il me semble qu'une main de fer vienne comprimer mon cœur! — Mais vous, vous me comprenez, car je sais que l'empire de l'imagination et du merveilleux, où se trouvent les sensations célestes, vous est ouvert aussi!

—Quoi! femme divine!... tu... vous

connaissez?...—Elle sourit et prononça mon nom.

La clochette du théâtre retentit : une pâleur rapide décolora le visage dépouillé de fard de dona Anna, elle porta sa main à son cœur, comme si elle eût éprouvé une douleur subite, et disant d'une voix éteinte : « Pauvre Anna, voici tes momens les plus terribles ! » Elle disparut de la loge.

Le premier acte m'avait ravi, mais après ce merveilleux incident, la musique opéra sur moi un effet bien autrement puissant. C'était comme l'accomplissement long-temps attendu de mes plus doux rêves, comme la réalisation de mes pressentimens les plus secrets. Dans la scène de dona Anna, je me sentis soulevé par une voluptueuse atmosphère qui me balançait légèrement ; mes yeux se fermaient malgré moi, et j'éprouvais comme la sensation

d'un baiser sur mes lèvres, mais ce baiser avait toute la ténuité et la durée du son le plus harmonieux. — Le final : « *Gia la mensa è preparata!* » s'exécuta avec la gaîté la plus désordonnée. Don Juan était assis et coquetait entre les deux jeunes filles, faisant sauter les bouchons les uns après les autres, et donnant libre issue aux esprits impétueux qui frémissaient de leur joug. C'était dans une chambre peu profonde, terminée par une haute fenêtre gothique, à travers laquelle on apercevait la nuit. Déjà, tandis qu'Elvire rappelait à l'infidèle tous ses sermens, on voyait les éclairs traverser le ciel, et on entendait l'approche sourde de l'orage. Enfin on frappa violemment. Elvire! les jeunes filles s'enfuirent, et, au milieu des accords effroyables des esprits infernaux, s'avança lé colosse de pierre, auprès duquel don Juan semblait un

pygmée. Le sol tremblait sous les pas tonnans du géant. — Don Juan prononce à travers la tempête, le tonnerre et les affreux hurlemens des démons, son terrible *no!* et l'heure de l'anéantissement est arrivée. La statue disparaît, une épaisse vapeur remplit la salle, elle se dissipe et laisse voir des figures effroyables; don Juan se démène au milieu des tourmens de l'enfer, et on ne l'aperçoit plus que de temps en temps parmi les démons. Une explosion effrayante a lieu tout à coup. — Don Juan, les démons ont disparu, on ignore comment. Léporello est étendu sans mouvement dans un coin de la salle. — Que de bien fait l'apparition des autres personnages qui cherchent inutilement don Juan! Il semble qu'on vienne d'échapper à la puissance des divinités infernales. Dona Anna parut alors; qu'elle était changée! une pâ-

leur mortelle couvrait son visage, son œil était éteint, sa voix tremblante et inégale; mais dans le petit duo avec le doux fiancé qui veut faire la noce aussitôt que le ciel l'a affranchi du dangereux métier de vengeur, elle ne fut que plus ravissante.

Le chœur avait consommé l'œuvre par une franche exécution, et je courus, dans la disposition la plus exaltée où je me fusse jamais trouvé, me renfermer dans ma chambre. On ne tarda pas à m'appeler pour souper à table d'hôte, et je m'y rendis machinalement.

La société était nombreuse, et la représentation de don Juan fut le sujet de la conversation. On vanta généralement les Italiens et le prestige de leur jeu: mais de petites observations sarcastiques, jetées çà et là, me prouvèrent qu'aucun des assistans ne soupçonnait même l'intention profonde de l'opéra

des opéras. — Don Ottavio avait beaucoup plu. Dona Anna s'était montrée trop passionnée. On devait, disait quelqu'un, se modérer sur la scène pour éviter de frapper trop vivement. Ce quelqu'un-là prit une prise de tabac, et approuva grandement son voisin qui assura que l'Italienne était au reste une très-belle femme, mais trop peu soigneuse de sa toilette; car dans sa grande scène, sa coiffure s'était dérangée et avait nui à l'air de son visage. Un autre se mit à fredonner l'air : *fin ch'han dal vino*, et une dame remarqua que don Juan était trop sombre, et qu'il ne savait pas se donner un air évaporé. — Au reste, on vanta beaucoup l'explosion de la fin.

Las de tout ce bavardage, je m'enfuis dans ma chambre.

De la loge n° 23.

Je me sentais à l'étroit, j'étouffais dans cette triste chambre d'auberge. Vers minuit, je crus entendre du bruit près de la porte tapissée. — Qui m'empêche de visiter encore une fois le lieu de cette singulière aventure? Peut-être la reverrai-je encore! Il m'est facile d'y porter cette petite table, deux bougies, ce pupitre. J'y cours. Le garçon vient m'apporter le punch que j'ai demandé; il trouve ma chambre vide, la petite porte ouverte; il me suit dans ma loge, et me lance un regard équivoque. A un signe que je lui fais, il pose le bowl sur la table et s'éloigne, tout en se retournant encore vers moi, une question sur les lèvres. J'appuie mes deux coudes sur le bord de la loge, et je contemple la salle déserte, dont l'architecture, magiquement éclairée par mes deux lumières

se projette bizarrement en reflets merveilleux. Le vent, qui pénètre à travers les portes entr'ouvertes, agite le rideau. — S'il se levait! Si dona Anna venait encore m'apparaître! — Dona Anna! m'écriai-je involontairement. Mon cri se perdit dans l'espace vide, mais il réveilla les esprits des instrumens de l'orchestre. — Il en sortit un accent faible et singulier, comme s'ils eussent murmuré ce nom chéri. Je ne pus me défendre d'une terreur secrète, mais qui n'était pas dépourvue de charme.

Maintenant, je suis plus maître de mes sensations, et je me sens en état, mon cher Théodore, de t'indiquer ce que j'ai cru saisir dans l'admirable composition de ce divin maître. — Le poète seul comprend le poète; les âmes qui ont reçu la consécration dans le temple devinent seules ce qui reste ignoré des profanes. — Si l'on considère le poème

de don Juan sans y chercher une pensée plus profonde, si l'on ne s'attache qu'à la fable qui en fait le sujet, on doit à peine comprendre que Mozart ait pensé et composé sur ce motif une semblable musique. Un bon vivant qui aime outre mesure le vin et les filles, qui invite follement à sa table la statue de pierre d'un vieil homme qu'il a tué en défendant sa propre vie! — En vérité, il n'y a pas là beaucoup de poésie, et il faut en convenir, un tel homme ne vaut guère la peine que prennent les puissances infernales de monter sur la terre pour venir se l'approprier; il ne mérite pas qu'une statue prenne une âme et descende tout exprès de son cheval de marbre dans le dessein de l'avertir de la colère du ciel; enfin, que la foudre gronde et qu'elle éclate en sa faveur. — Tu peux me croire, Théodore: la nature pourvut don Juan,

comme le plus cher de ses enfans, de tout ce qui élève l'homme au-dessus de la foule commune, condamnée à souffrir et à travailler; elle lui prodigua tous les dons qui rapprochent l'humanité de l'essence divine; elle le destina à briller, à vaincre, à dominer. Elle anima d'une organisation magnifique ce corps vigoureux et accompli; elle fit tomber dans cette poitrine une étincelle de ce feu qui réchauffe d'idées célestes; il eut une âme profonde, une intelligence vive et rapide. — Mais c'est une suite effroyable de notre origine, que l'ennemi de notre race ait conservé la puissance de consumer l'homme par l'homme lui-même, en lui donnant le désir de l'infini, la soif de ce qu'il ne peut atteindre. Ce conflit du Dieu et du démon, c'est la lutte de la vie morale et de la vie matérielle. — Les désirs qu'enfantait la puissante organisation

de don Juan l'enivrèrent, et une ardeur incessamment entretenue fit bouillonner son sang, et le porta sans cesse vers les plaisirs sensuels, avec l'espoir d'y trouver une satisfaction qu'il chercha en vain.

Il n'est rien sur la terre qui élève plus l'homme dans sa plus intime pensée que l'amour; c'est l'amour dont l'influence immense et mystérieuse éclaire notre cœur et y porte à la fois le bonheur et la confusion. Peut-on s'étonner que don Juan ait espéré d'apaiser par l'amour les désirs qui déchirent son sein, et que là le démon ait tendu son piège? C'est lui qui inspira à don Juan la pensée que par l'amour, par la jouissance des femmes, on peut déjà accomplir sur la terre les promesses célestes que nous portons écrites au fond de notre âme, désir infini qui nous apparente, dès notre premier jour, avec le ciel. Vo-

lant sans relâche de beauté en beauté, jouissant de leurs charmes jusqu'à satiété, jusqu'à l'ivresse la plus accablante; se croyant sans cesse trompé dans son choix, espérant atteindre l'idéal qu'il poursuivait, don Juan se trouva enfin écrasé par les plaisirs de la vie réelle; et méprisant surtout les hommes, il dut surtout s'irriter contre ces fantômes de volupté qu'il avait si long-temps regardés comme le bien suprême, et qui l'avaient si amèrement trompé. Chaque femme dont il abusait, n'était plus pour lui une joie des sens, mais une insulte audacieuse à la nature humaine et à son créateur. Un profond mépris pour la manière vulgaire d'envisager la vie, au-dessus de laquelle il se sentait élevé; la gaîté ironique et intarissable qu'il éprouvait à la vue du bonheur, selon les idées bourgeoises; le dédain que lui inspiraient le calme et la paix de ceux

en qui le besoin de remplir les hautes destinées de notre nature divine ne s'est pas fait sentir, le portaient à se faire un jeu cruel de ces créatures douces, humbles et plaintives, à les faire servir de but à son humeur blasée. Chaque fois qu'il enlevait une fiancée chérie, qu'il troublait le repos d'une famille unie, c'était un triomphe remporté sur la nature et sur son Dieu. L'enlèvement d'Anna, avec les circonstances qui l'accompagnent, est la plus haute victoire de ce genre à laquelle il puisse prétendre.

Dona Anna est placée en opposition à don Juan, par les hautes perfections qu'elle a également reçues. Comme à don Juan, la beauté du corps et de l'âme lui a été départie; mais elle a conservé la pureté idéale, et l'enfer ne peut la perdre que sur la terre. Dès que ce mal est accompli, la vengeance doit arriver.

Dona Anna était faite pour être l'idéal de don Juan, pour l'arracher à ce désespoir qui lui inspire des ardeurs si funestes; mais il l'a vue trop tard, et il ne peut accomplir que la pensée diabolique de la perdre. — Elle n'est pas sauvée : elle succombe ! car lorsque don Juan apparaît au début de l'action, l'attentat est consommé. Le feu de l'enfer, qui brûle en son âme, a rendu toute résistance inutile. Lui seul, lui, don Juan, pouvait exciter en elle ce voluptueux égarement qui l'a mise dans ses bras. Après sa chute, toutes les suites funestes de sa faute s'accomplissent à la fois. La mort de son père, tué par la main de don Juan, son mariage avec le froid, l'ordinaire, l'efféminé don Ottavio, qu'elle croyait aimer autrefois; l'amour même qui la dévore, qui a brûlé son sein dès le moment où elle s'est livrée : tout lui fait sentir que la

perte de don Juan peut seule lui rendre le repos, mais que ce repos sera la mort pour elle! Aussi elle excite sans cesse son fiancé glacial à la vengeance; elle poursuit elle-même le traître, et elle ne recouvre un peu de calme qu'après l'avoir vu en proie aux vengeances éternelles. Seulement elle ne veut pas céder à ce fiancé si avide de noces: *lascia, o caro, un anno encora, allo sfogo del cor mio!* Mais elle ne survivra pas à cette année! Don Ottavio ne verra jamais dans ses bras celle qui a été marquée de l'empreinte brûlante de la passion de don Juan!

Avec quelle vivacité je ressentis toutes ces impressions pendant les accords du premier récitatif et le récit de l'attaque nocturne! — La scène même de dona Anna dans le second acte: *Crudele'*, qui, considérée superficiellement, semble n'avoir trait qu'à don Ottavio,

a des accords secrets qui expriment tous les troubles de son âme; car, que penser de ces mots, jetés peut-être sans dessein par le poète :

Forse un giorno il cielo encora sentirà
Pieta di me!

Deux heures sonnent! — Une commotion électrique me saisit. Je sens les douces vapeurs des parfums italiens qui me firent pressentir hier la présence de ma voisine; un sentiment indéfinissable, que je ne pourrais exprimer que par le chant, s'empare de moi. Le vent s'engouffre avec plus de bruit dans la salle, les cordes du piano de l'orchestre frémissent. — Ciel! Il me semble entendre, comme dans le lointain, portée sur les sons ailés d'un orchestre vaporeux, la voix d'Anna, qui chante : *Non mi dir bell' idol mio!* — Ouvre-toi,

royaume éloigné et inconnu, patrie des âmes! paradis plein de charmes, où une douleur céleste et indicible remplit mieux qu'une joie infinie toutes les espérances semées sur la terre! laisse-moi pénétrer dans le cercle de tes ravissantes apparitions; puissent les rêves qui tantôt m'inspirent l'effroi, et tantôt se changent en messagers de bonheur, tandis que le sommeil retient mon corps sous des liens de plomb, délivrer mon esprit et le conduire aux plaines éthérées!

CONVERSATION A LA TABLE D'HÔTE.

UN HOMME RAISONNABLE, frappant sur le couvercle de sa tabatière.

Il est bien fatal que nous ne puissions entendre de sitôt un opéra bien exécuté! Mais cela vient de cette maudite exagération.

UN HOMME BASANÉ.

Oui, oui! je l'ai dit assez souvent! le rôle de dona Anna lui fait toujours mal! — Hier, elle était comme possédée. On dit que pendant tout l'entr'acte, elle est restée évanouie, et après la scène du second acte, elle a eu des attaques de nerfs.

UN INSIGNIFIANT.

Oh! contez-moi donc cela?...

L'HOMME BASANÉ.

Eh! sans doute, des attaques de nerfs, et si terribles, qu'on n'a pas pu l'emporter du théâtre.

MOI.

Au nom du ciel! ces attaques sont-elles dangereuses? Reverrons-nous bientôt la signora?...

L'HOMME RAISONNABLE, prenant une prise de tabac.

Difficilement, car la signora est morte cette nuit, au coup de deux heures.

FIN DE DON JUAN.

GLUCK.

GLUCK.

La fin de l'été a souvent de beaux jours à Berlin. Le soleil perce joyeusement les nuages, et l'air humide, qui se balance sur les rues de la cité, s'évapore légèrement à ses rayons. On voit alors de longues files de promeneurs,

un mélange charmant d'élégans, de bons bourgeois avec leurs femmes et leurs enfans en habits de fête, d'ecclésiastiques, de juifs, de filles de joie, de professeurs, d'officiers et de danseurs, passer sous les allées de tilleuls, et se diriger vers le jardin botanique. Bientôt toutes les tables sont assiégées chez Klaus et chez Weber; le café de chicorée fume en pyramides tournoyantes, les jeunes gens allument leurs cigares, on parle, on dispute sur la guerre ou la paix, sur la chaussure de madame Bethmann, sur le dernier traité de commerce et la dépréciation des monnaies, jusqu'à ce que toutes les discussions se perdent dans les premiers accords d'une ariette de Fanchon, avec laquelle une harpe discorde, deux violons fêlés et une clarinette asthmatique viennent tourmenter leurs auditeurs et se tourmenter eux-mêmes.

Tout proche de la balustrade, qui sépare de la rue la rotonde de Weber; sont plusieurs petites tables environnées de chaises de jardin; là, on respire un air pur, on observe les allans et les venans, et on est éloigné du bourdonnement cacophonique de ce maudit orchestre : c'est là que je viens m'asseoir, m'abandonnant aux légers écarts de mon imagination, qui m'amène sans cesse des figures amies avec lesquelles je cause à l'aventure, des arts, des sciences, et de tout ce qui fait la joie de l'homme. La masse des promeneurs passe devant moi, toujours plus épaisse, toujours plus mêlée, mais rien ne me trouble, rien ne m'enlève à mes amis fantastiques. Une aigre walse échappée des maudits instrumens me rappelle quelquefois du pays des ombres; je n'entends que la voix criarde des violons et de la clarinette qui brait;

elle monte et elle descend tour à tour le long d'éternelles octaves qui me déchirent l'oreille, et alors la douleur aiguë que je ressens m'arrache une exclamation involontaire.

— Oh! les infernales octaves! m'écriai-je un jour.

J'entendis murmurer auprès de moi : Fâcheux destin! encore un chasseur d'octaves!

Je me levai et je m'aperçus qu'un homme avait pris place à la même table que moi. Il me regardait fixement, et je ne pus à mon tour détacher mes regards des siens.

Jamais je n'avais vu une tête et une figure qui eussent fait sur moi une impression aussi subite et aussi profonde. Un nez doucement aquilin regagnait un front large et ouvert, où des saillies fort apparentes s'élevaient au-dessus de deux sourcils épais et à demi-ar-

gentés. Ils ombrageaient deux yeux étincelans, presque sauvages à force de feu, des yeux d'adolescent jetés sur un visage de cinquante ans. Un menton gracieusement arrondi contrastait avec une bouche sévèrement fermée, et un sourire involontaire, que produisait le jeu des muscles, semblait protester contre la mélancolie répandue sur ce vaste front. Quelques boucles grises pendaient seulement derrière sa tête chauve, et une large houppelande enveloppait sa haute et maigre stature. Dès que mes regards tombèrent sur cet homme, il baissa les yeux, et reprit sa tâche, que mon exclamation avait sans doute interrompue : elle consistait à secouer complaisamment, de plusieurs petits cornets dans une grande tabatière, du tabac qu'il arrosait de temps en temps de quelques gouttes de vin. La musique ayant cessé, je ne

pus me défendre de lui adresser la parole.

— Il est heureux que la musique se taise, lui dis-je, elle n'était pas supportable.

Il me jeta un regard à la dérobée, et versa son dernier cornet.

— Il vaudrait mieux qu'on ne jouât pas du tout, que de jouer aussi mal, repris-je. N'êtes-vous pas de mon avis?

— Je ne suis d'aucun avis, dit-il. Vous êtes musicien et connaisseur de profession?...

— Vous vous trompez. Je ne suis ni l'un ni l'autre. J'ai appris autrefois à jouer un peu du piano et de la contrebasse, comme une chose qui tient à une bonne éducation, et mon maître me disait que rien ne faisait plus mauvais effet qu'une voix de haute-contre procédant par octaves vers la basse.

Voilà mon autorité, je vous la donne pour ce qu'elle vaut.

— Vraiment, répondit-il. Quittant alors son siége, il se dirigea lentement et d'un air pensif vers les musiciens, en levant à plusieurs reprises les yeux au ciel et se frappant le front avec la paume de sa main, comme quelqu'un qui voudrait éveiller en lui un souvenir. Je le vis de loin parler aux exécutans, qu'il traita avec une dignité hautaine. Il revint, et à peine eut-il repris sa place, qu'on se mit à jouer l'ouverture d'Iphigénie en Aulide.

Il écouta l'*andante* les yeux à demi-fermés, et les bras croisés sur la table. Par un léger mouvement de son pied gauche, il marquait les intonations; il releva la tête, jeta un regard derrière lui, étendit sur la table sa main gauche, dont les doigts ouverts semblaient plaquer un accord sur un piano, et

éleva la droite en l'air : c'était un maître d'orchestre qui donnait le signal d'une autre mesure. — Sa main droite retomba, et l'*allégro* commença. Une rougeur brûlante couvrit ses joues pâles, ses sourcils se rejoignirent entre les plis de son front, et une fureur divine dissipa le sourire forcé qui voltigeait autour de ses lèvres. Il se recula, ses sourcils se relevèrent, les muscles de ses joues se contractèrent de nouveau, ses yeux brillèrent, une expression de douleur couvrit ses traits; son haleine s'échappa péniblement de sa poitrine, des gouttes de sueur vinrent mouiller son front, et son doigt levé annonça le *tutti* et le morceau d'ensemble. Sa main droite ne cessa pas de battre la mesure; mais de la gauche il tira son mouchoir et s'essuya le visage. C'est ainsi qu'il anima le squelette d'ouverture que nous offraient deux vio-

lons, et qu'il lui donna de la chair et des couleurs. J'entendais les sons tendres et plaintifs de la flûte, dans ses tons ascendans, lorsque la tempête des violons et des basses a cessé, et que le tonnerre des timbales garde le silence; j'entendais les accens brefs et rapides des violoncelles, du hautbois, qui exprime la douleur, jusqu'à ce que le *tutti* revenant tout-à-coup, eût, comme un géant, écrasé toutes les plaintes et les douces lamentations, sous ses pas cadencés et retentissans.

L'ouverture était achevée : l'homme laissa retomber ses deux bras et resta les yeux fermés, comme quelqu'un dont une application extrême a épuisé les forces. La bouteille qui se trouvait devant lui était vide. Je remplis son verre avec du vin de Bourgogne que je m'étais fait apporter. Je l'invitai à boire; il but sans cérémonie, et vidant son

verre d'un trait, il s'écria : Je suis content de l'exécution! L'orchestre s'est bravement comporté!

— Et cependant, repris-je, on ne nous a donné qu'une pâle esquisse d'un chef-d'œuvre composé des couleurs les plus éclatantes.

— Si je juge bien, vous n'êtes pas de Berlin!

— En effet, je ne suis ici que momentanément. — Mais il fait froid, si nous allions dans la salle?

— L'idée est bonne. — Je ne vous connais pas, mais vous ne me connaissez pas non plus. Nous ne nous demanderons pas nos noms; des noms sont souvent une chose embarrassante. Je bois avec vous du vin de Bourgogne qui ne me coûte rien, nous sommes bien ensemble; tout est au mieux!

Il me dit ces paroles avec bonho-

mie. Nous étions entrés dans la salle; en s'asseyant, sa houpelande s'ouvrit, et je remarquai avec surprise qu'il portait sous ce vêtement une veste brodée, une culotte de velours et une petite épée d'argent. Il boutonna sa houpelande avec soin.

— Pourquoi, lui dis-je, pourquoi m'avez-vous demandé si je suis de Berlin?

— Parce que, dans ce cas, j'aurais été forcé de vous quitter.

— Cela est fort énigmatique.

— Nullement, si je vous dis que.... Eh bien! oui, je suis un compositeur.

— Je ne vous comprends pas encore.

— Alors pardonnez-moi ma question, car je vois que vous n'entendez rien ni à Berlin ni aux Berlinois.

Il se leva, et fit rapidement le tour de la chambre; puis il s'approcha de

la fenêtre, et fredonna le chœur des prêtresses d'Iphigénie en Tauride, en s'accompagnant du bruit de ses doigts sur les vitres. Je remarquai avec étonnement qu'il y introduisait de nouvelles phrases musicales, dont l'énergie m'agita. Il revint prendre sa place. J'étais singulièrement frappé des manières de ce personnage et de son talent musical. Je gardai involontairement le silence.

— N'avez-vous jamais composé? me dit-il.

— Je me suis essayé dans cet art; mais j'ai trouvé que ce que j'écrivais dans mes momens d'enthousiasme me paraissait ensuite pâle et ennuyeux. Alors j'ai renoncé à ce travail.

— Vous avez eu tort, car c'est déjà bon signe que de n'être pas content de ses essais. On apprend la musique quand on est petit garçon, parce que

papa et maman le veulent ainsi, et dès-lors on racle et on clapotte à plaisir ; mais tout doucement l'âme devient sensible à la mélodie. Peut-être le thème à demi-oublié d'un air qu'on chantait autrefois, est-il la première idée qu'on ait en propre, et cet embryon, péniblement nourri par d'autres idées également étrangères, devient un colosse ! — Ah ! comment serait-il possible d'indiquer seulement les mille manières dont on arrive à composer ? C'est une large route, où la foule se presse, en s'agitant et en criant : Nous sommes élus ! nous sommes au but !—On arrive par une porte d'ivoire dans le royaume des rêveries. Il est peu d'hommes qui aient vu cette porte une seule fois ; il en est moins encore qui l'aient franchie !—Là tout est merveilleux ; de folles images flottent çà et là ; il en est de sublimes ;

mais on ne les trouve qu'au-delà des portes d'ivoire. Il est encore plus difficile de sortir de cet empire. On y vogue, on y tourne, on y tourbillonne. Beaucoup de ces voyageurs oublient leur rêve dans le pays des rêves ; ils deviennent eux-mêmes des ombres au milieu de tous ces brouillards. Quelques - uns s'éveillent et sentent ; il s'élèvent, et gravissent ces cîmes mobiles : enfin ils arrivent à la vérité ! Le moment est venu ; ils touchent à ce qui est éternel, à ce qui est indicible ! — Voyez ce soleil ; c'est le diapason d'où les accords, semblables à des astres, vous plongent et vous enveloppent dans des flots de lumière. Des langes de feu vous environnent, et vous garrottent comme un nouveau-né, jusqu'à ce que Psyché * vous dégage et vous entraîne au séjour de l'harmonie.

* L'âme

A ces derniers mots, il se dressa sur ses pieds, et leva les yeux vers le ciel; puis il se remit à sa place, et vida son verre, que j'avais rempli. Nous étions seuls, un silence profond régnait autour de nous, et je me serais gardé de le rompre, de crainte de troubler les méditations de cet homme extraordinaire. Enfin il reprit la parole, mais avec plus de calme.

— Quand je pénétrai dans ce vaste champ, j'étais poursuivi par mille anxiétés, par mille douleurs. Il était nuit, et des masques grimaçans venaient m'effrayer et s'accroupir autour de moi; des spectres m'entraînaient jusqu'au fond des mers, et du même trait, me ramenaient dans les plaines lumineuses du ciel. Tout redevenait ténèbres, et des éclairs perçaient la nuit, et ces éclairs étaient des tons d'une pureté admirable, qui me berçaient douce-

ment. — Je me réveillai, et je vis un œil vaste et limpide; qui plongeait son regard dans une orgue; et chaque fois que son éclatant rayon visuel colorait une des touches, il en sortait des accords magnifiques, tels que je n'en avais jamais ouïs. Des flots de mélodie débordaient de toutes parts, et moi, je nageais délicieusement dans ce frais torrent, qui menaçait de m'engloutir. L'œil se dirigea vers moi, et me soutint à la surface des ondes écumantes. Les ténèbres revinrent. Alors deux géants, couverts d'armures brillantes, m'apparurent : c'étaient la *basse fondamentale* et la *quinte*. Ils m'entraînèrent de nouveau dans l'abîme; mais l'œil me souriait : Je sais, dit-il, que ton cœur est animé de désirs; la douce *tierce* va venir pour toi se placer entre ces deux colosses; tu entendras sa voix légère, et tu me reverras avec le cortége de mes mélodies.

Il se tut.

— Et vous revîtes cet œil divin? — Oui, je le revis. Je me retrouvai dans le pays des songes. J'étais dans un vallon ravissant; et les fleurs y chantaient ensemble. Un tournesol gardait seul le silence, et inclinait tristement vers la terre son calice fermé. Un attrait irrésistible m'entraînait vers lui. — Il releva sa tête. — Le calice se rouvrit, et, du milieu de ses feuilles, je vis apparaître l'*œil* dont les regards étaient tournés vers moi. Alors s'échappèrent de mon front des sons harmonieux qui se répandaient au milieu des fleurs et semblaient les raviver; elles les aspiraient en frémissant, comme une pluie bienfaisante qui vient après une longue sécheresse. Des vapeurs odorantes s'élevèrent du milieu des fleurs, et me plongèrent dans l'ivresse; les

feuilles du calice s'élevèrent au-dessus de ma tête, et je perdis mes sens.

A ces derniers mots, il se leva et s'échappa d'un pas rapide. J'attendis vainement son retour : je résolus de regagner seul la ville.

J'approchais déjà de la porte de Brandenbourg, lorsque, dans l'ombre, je vis marcher devant moi une longue figure que je reconnus pour mon original. Je lui adressai la parole :

— Pourquoi m'avez-vous si brusquement quitté ?

— Il commençait à faire trop chaud, et l'Euphon commençait à résonner.

— Je ne vous comprends pas.

— Tant mieux.

— Tant pis, car je voudrais bien vous comprendre.

— N'entendez-vous rien ?

— Rien.

— C'est passé. — Marchons. Je n'aime

pas beaucoup la compagnie; mais vous ne composez pas, et vous n'êtes pas de Berlin.

— Je ne puis deviner la cause de votre rancune pour les Berlinois. Dans cette ville, où on estime tant la musique et où on la cultive si généralement, un homme tel que vous devrait se trouver très-heureux.

— Vous êtes dans l'erreur. Pour mon tourment, je suis condamné à errer, comme un ange déchu, dans une contrée déserte.

— Une contrée déserte, ici, à Berlin?

— Oui, c'est un désert que ce lieu, car aucun esprit ne s'approche de moi. Je suis seul.

— Mais les artistes!.... les compositeurs!

— Loin de moi ces gens-là! Ils griffonnent, raffinent, arrangent tout, jus-

qu'à ce que tout soit mignon et compassé; ils mettent tout en branle pour trouver une misérable pensée, et au bout de tous ces bavardages sur l'art et le génie des arts, ils ne peuvent arriver à produire; ou bien, s'ils se sentent assez de cœur pour mettre une ou deux idées en lumière, la froideur glaciale de leur œuvre témoigne leur éloignement du soleil. — C'est un travail de Lapon.

— Votre jugement me semble trop rigoureux. Les belles représentations du théâtre doivent au moins vous satisfaire.

— J'avais pris sur moi d'aller encore une fois au théâtre, pour entendre l'opéra de mon jeune ami. — Comment se nomme-t-il donc? — Ah! le monde entier est dans cet opéra! les esprits de l'enfer se montrent tout au milieu de la foule brillante des gens du

monde; tout y a une voix et un accent tout-puissant. — Diable!.. je parle de Don Juan. Mais je ne pus assister jusqu'à la fin de l'ouverture, qui fut tripotée prestissimo, sans tact et sans âme. Et je m'étais préparé à l'entendre par le jeûne et par la prière!

—Si je dois convenir qu'ici les chefs-d'œuvre de Mozart sont trop souvent négligés d'une manière coupable, du moins ceux de Gluck sont-ils représentés avec une pompe digne de leur mérite.

—Vous pensez? — J'ai voulu une fois entendre Iphigénie en Tauride. — En entrant au théâtre, je m'aperçois qu'on joue l'ouverture d'Iphigénie en Aulide. Hem! me dis-je, c'est une erreur. On donne cette Iphigénie-là. Mais je tombe de mon haut, en entendant arriver l'andante par lequel commence Iphigénie en Tauride, et puis l'ouragan.

Tout l'effet, toute l'exposition calculée du drame se trouve perdue. Une mer calme. — Une tempête. — Les Grecs jetés sur le rivage; tout l'opéra est là! Quoi? le compositeur a-t-il écrit son ouverture sur un tambour, pour qu'on la souffle comme on veut et où on veut, comme un morceau de trompettes?

— Je conviens de la faute. Cependant on fait tout pour relever les ouvrages de Gluck!

— Oh! oui, dit-il d'un ton bref, et en souriant amèrement. Tout-à-coup il repartit, et rien ne put l'arrêter. En un instant, il eut disparu. Durant plusieurs jours, je le cherchai vainement dans le jardin botanique.

Quelques mois s'étaient écoulés. Je m'étais attardé, par une froide soirée

pluvieuse, dans un quartier éloigné, et je regagnais en toute hâte ma demeure, située dans la rue Frédéric. Mon chemin me conduisait devant le théâtre ; la musique bruyante des timbales et des trompettes que j'entendis en passant, me fit souvenir qu'on donnait l'Armide de Gluck, et j'étais sur le point d'entrer, lorsqu'un singulier monologue qui vint à moi au-dessous de la fenêtre d'où l'on distinguait presque tous les tons de l'orchestre, fixa mon attention.

— Voici que vient le roi. — Ils jouent la marche. — Roulez, roulez, timbales! — Bien ! vigoureusement ! Oui, oui, il faut recommencer ce trait onze fois ; autrement la marche ne serait plus une marche. — Ah ! ah ! Maëstoso. — Graduez cela lentement, mes enfans. — Voyez, voilà un violon qui traîne la semelle! — Allons, reprenez pour la douzième fois, et

frappez toujours à la dominante! — Maintenant, il fait son compliment.— Armide le remercie gracieusement. — Encore une fois. — Là, il manque encore deux soldats! Maintenant, entrons vigoureusement dans le récitatif. — Quel mauvais génie m'a attaché ici?

— L'enchantement est rompu, lui dis-je. Venez.

Je pris par le bras mon original du jardin botanique, car ce n'était nul autre, et je l'entraînai avec moi. Il parut surpris et me suivit en silence. Mais nous nous trouvions déjà dans la rue Frédéric, lorsqu'il s'arrêta tout à coup.

—Je vous connais, dit-il. Vous étiez au jardin botanique. — Nous parlâmes beaucoup. Je bus du vin qui m'échauffa. — Ensuite l'Euphon résonna durant deux jours. J'ai beaucoup souffert, mais c'est passé.

— Je me réjouis que le hasard m'ait

ramené auprès de vous. Faisons plus ample connaissance. Je ne demeure pas loin d'ici, si.....

— Je ne puis aller chez personne.

— Eh bien, vous ne m'échapperez pas ; je vous suivrai.

—Alors, vous aurez quelques centaines de pas à courir avec moi. Ne vouliez-vous pas aller au théâtre ?

— Je voulais entendre Armide, mais maintenant......

— Vous entendrez Armide ! venez.

Nous remontâmes silencieusement la Frédéric-Strasse ; il prit vivement une petite rue latérale, et à peine pus-je le suivre, tant il courut rapidement, jusqu'à ce qu'il fût enfin arrivé devant une maison de chétive apparence. Il frappait depuis long-temps, lorsque la porte s'ouvrit enfin. En tâtonnant dans l'ombre, nous atteignîmes à un escalier et parvînmes jusque dans une

chambre de l'étage supérieur; mon guide la referma avec soin. J'entendis ouvrir encore une porte; bientôt il reparut avec une lumière à la main, qui me permit de distinguer ce lieu, dont le singulier arrangement ne me surprit pas peu. Des chaises antiques, richement garnies, une horloge dans une grande boîte dorée, et un large miroir entouré d'arabesques de formes massives, donnaient à l'ensemble de l'ameublement l'aspect affligeant d'une splendeur ternie. Au milieu de la chambre se trouvait un petit piano sur lequel on voyait une grande écritoire de porcelaine, et non loin de là quelques feuilles de papier réglé. Un second regard jeté sur ce petit établissement de compositeur, me convainquit qu'on n'en avait pas fait usage depuis longtemps, car le papier avait entièrement jauni, et une épaisse toile d'araignée

s'étendait sur toute la surface de l'écritoire. L'homme s'approcha d'une armoire placée dans l'angle de la chambre, et tira un rideau qui la masquait. Je vis alors une suite de grands livres bien reliés, avec des inscriptions en lettres d'or, telles que : *Orfeo*, *Armida*, *Alceste*, *Iphigenia ;* bref, je vis réunis à la fois tous les chefs-d'œuvre de Gluck.

— Vous possédez toute l'œuvre de Gluck ? m'écriai-je. Il ne répondit rien, mais un sourire convulsif contracta sa bouche ; et le jeu des muscles de ses joues tombantes, mis tout à coup en mouvement, changea son visage en un masque chargé de plis. Les regards fixés sur moi, il saisit un des livres, — c'était *Armide ;* et s'avança d'un pas solennel vers le piano. Je l'ouvris vitement, et j'en déployai le pupitre ; il sembla voir cette attention avec

plaisir. Il ouvrit le livre, et quel fut mon étonnement! je vis du papier réglé, et pas une note ne s'y trouvait écrite.

Il me dit : Je vais jouer l'ouverture; tournez les feuillets, et à temps! — Je le promis, et il joua magnifiquement et en maître, à grands accords fortement plaqués, et presque conformément à la partition, le majestueux *Tempo di Marcia*, par lequel commence l'ouverture : mais l'allégro ne fut que parsemé des principales pensées de Gluck. Il y introduisit tant de phrases originales, que mon étonnement s'accrut de plus en plus. Ses modulations étaient surtout frappantes, et il savait rattacher à tant de variations brillantes le motif principal, qu'il semblait sans cesse rajeunir et paraître sous une forme nouvelle. Son visage était incandescent; tantôt ses sour-

cils se rejoignaient, et une fureur longtemps contenue semblait sur le point d'éclater; tantôt ses yeux, remplis de larmes, exprimaient une douleur profonde. Quelquefois, tandis que ses deux mains travaillaient d'ingénieuses variations, il chantait le thême avec une agréable voix de ténor; puis, il savait imiter d'une façon toute particulière, avec sa voix, le bruit sourd du roulement des timbales. Je tournais assidument les feuillets en suivant ses regards. L'ouverture s'acheva, et il tomba dans son fauteuil, épuisé et les yeux fermés. Bientôt il se releva, et tournant avec vivacité plusieurs pages blanches de son livre, il dit d'une voix étouffée : Tout ceci, monsieur, je l'ai écrit en revenant du pays des rêves. Mais j'ai déconvert à des profanes ce qui est sacré, et une main de glace s'est glissée dans ce cœur brûlant. Il ne s'est pas

brisé; seulement j'ai été condamné à errer parmi les profanes, comme un esprit banni, sans forme, pour que personne ne me connaisse, jusqu'à ce que l'*œil* m'élève jusqu'à lui, sur son regard. — Ah! chantons maintenant les scènes d'Armide.

Et il se mit à chanter la dernière scène d'*Armide* avec une expression qui pénétra jusqu'au fond de mon âme. Mais il s'éloigna sensiblement de la version originale : sa musique était la scène de Gluck, dans un plus haut degré de puissance. Tout ce que la haine, l'amour, le désespoir, la rage, peuvent produire d'expressions fortes et animées, il le rendit dans toutes ses gradations. Sa voix semblait celle d'un jeune homme, et des cordes les plus basses elle s'élevait aux notes les plus éclatantes. Toutes mes fibres vibraient sous ses accords; j'étais hors de moi.

Lorsqu'il eut terminé la scène, je me jetai dans ses bras, et je m'écriai d'une voix émue : Quel est donc votre pouvoir? Qui êtes-vous?

Il se leva et me toisa d'un regard sévère et pénétrant, et au moment où je me disposais à répéter ma question, il avait disparu avec la lumière, me laissant dans l'obscurité la plus complète. J'étais seul déjà depuis un quart d'heure, je désespérais de le revoir, et je cherchais, en m'orientant sur la position du piano, à gagner la porte, lorsqu'il reparut tout-à-coup avec la lumière : il portait un riche habit à la française, chargé de broderies, une belle veste de satin, et une épée pendait à son côté.

Je restai stupéfait; il s'avança solennellement vers moi, me prit doucement la main, et me dit en souriant d'un air singulier : JE SUIS LE CHEVALIER GLUCK!

AGAFIA.

AGAFIA.

Quand on faisait mention du dernier siége de Dresden, mon jeune ami Anselme devenait toujours plus pâle que d'ordinaire. Il joignait les mains sur ses genoux, regardait fixement devant lui, perdu dans ses pensées, et murmu-

rait des paroles inintelligibles. — Popowicz voulait me tuer.... mais Agafia me couvrit de ses mains bienfaisantes; elle m'entoura de ses voiles mouillés, comme la naïade du fleuve... — Pauvre Agafia! — A ces mots, Anselme avait coutume de faire plusieurs bonds sur sa chaise et de s'agiter avec douleur. Il était complètement inutile de demander à Anselme ce qu'il avait voulu dire, car il se bornait à répondre : Si je racontais ce qui m'est arrivé avec Popowicz et Agafia, on me prendrait pour un fou!

Par une brumeuse soirée d'octobre, Anselme, que je croyais fort éloigné, entra dans ma chambre où se trouvaient plusieurs de nos amis. Il semblait animé d'une surabondance de vie; il était plus amical, plus tendre que de coutume, mélancolique même, et son humeur toujours si fantasque, se pliait, comme do-

minée par la pensée qui s'était emparée de son âme. — Il faisait entièrement sombre, un de nous voulut aller chercher des lumières; Anselme lui saisit les deux bras et l'arrêta en lui disant : Veux-tu faire une fois quelque chose qui me plaise? n'apporte donc pas de lumière, et laisse-nous causer à la lueur incertaine de la lampe qui brûle au fond du cabinet voisin. Tu peux faire tout ce qui te plaît. Bois du thé, fume, étends-toi avec mollesse; mais ne choque pas ta tasse contre la table, n'aspire pas avec bruit les bouffées de ta pipe, et que le parquet ne retentisse pas du fracas de tes bottes. Ces interruptions ne m'offenseraient pas seulement, mais elles me rappelleraient du cercle des souvenirs où je me délecte aujourd'hui.

A ces mots il se jeta sur un sopha.

Après une pause passablement lon-

gue, il se mit à dire : Demain matin, à huit heures, il y aura juste deux ans que le général Mouton, comte de Lobau, sortit de Dresden avec douze mille hommes et vingt-quatre pièces de canon pour se frayer passage à travers les monts de Misnie.

— J'avoue, s'écria en riant notre ami, j'avoue, mon cher Anselme, que je m'attendais au moins à quelque apparition céleste, en te voyant ainsi tout disposer pour te faire entendre. Que m'importent ton comte Lobau et sa sortie ? Et depuis quand les événemens militaires se gravent-ils si bien dans ta mémoire, que tu te rappelles aussi mathématiquement les soldats et les canons ?

— Ce temps, si riche en évènemens, dit Anselme, est-il donc déjà devenu si étranger pour toi, que tu ne saches plus comment nous nous trouvâmes

tous atteints d'un vertige militaire? Le *noli turbare* ne préservait pas plus nos veilles studieuses qu'il ne préserva celles du savant Archimède, et d'ailleurs nous ne voulions pas être préservés; car dans tous les cœurs battait un désir de guerre, et chaque main saisissait des armes inaccoutumées, non plus pour se défendre, mais pour attaquer et venger par la mort l'offense de la patrie. Cette puissance qui planait alors sur nous m'apparaît aujourd'hui, et vient m'arracher aux doux travaux des sciences, pour me replonger dans le tumulte des batailles.

Nous ne pûmes nous empêcher de sourire de l'humeur guerrière du pacifique Anselme; mais il ne s'en aperçut pas, grâce à l'obscurité, et après avoir de nouveau gardé le silence durant quelques momens, il reprit : Vous m'avez souvent dit qu'une influence

secrète, qui règne en moi, me fait voir sans cesse des choses fabuleuses auxquelles personne ne veut ajouter foi, et qui semblent produites par mon imagination, bien qu'elles se représentent extérieurement à mes yeux comme un symbole du merveilleux qui s'offre à nous, sous toutes les formes, dans la vie. Telle est la nature de ce qui m'arriva, il y a deux ans, à Dresden, pendant le siége.

La journée entière se passa dans un sombre silence, gros de pressentimens: devant les portes, tout fut tranquille; pas un coup ne fut tiré. Tard dans la soirée, vers dix heures environ, je me glissai dans un café, sur le vieux marché, où, dans une petite chambre retirée, quelques amis, unis par l'espoir et l'amour de la patrie, s'assemblaient, cachés aux yeux de nos dominateurs. C'est là qu'on foulait aux pieds les bul-

letins mensongers; c'est là qu'on se parlait avec véracité, et qu'on se réjouissait des batailles de la Katzbach, d'Ulm et de celle de Leipzig, qui prépara notre délivrance. En passant devant le palais de Bruhl, où demeurait le maréchal Gouvion Saint-Cyr, j'avais été frappé de la vive clarté répandue dans les salons, ainsi que du mouvement qui avait lieu dans le vestibule. Je fis part de cette observation à mes amis, et nous commencions à nous livrer à mille conjectures, lorsqu'un nouveau venu arriva hors d'haleine. — « On tient un grand conseil de guerre chez le maréchal, nous dit-il. Le général Mouton va tenter un passage avec douze mille hommes et vingt-quatre pièces de canon. La sortie aura lieu demain, au point du jour. » — On discuta long-temps, et l'on convint que cette attaque pouvait devenir fatale aux

Français, vu la vigilance des assiégeans, et qu'elle amènerait peut-être la fin de nos angoisses. Nous nous séparâmes.

— Comment, me dis-je, en gagnant vers minuit ma demeure, comment se fait-il que notre ami ait pu connaître si promptement la décision du conseil de guerre? — Mais bientôt j'entendis un bruit sourd qui retentissait sur le pavé dans le silence de la nuit. Des pièces de canon et des caissons de poudre, dont les roues étaient soigneusement entourées de foin, passèrent devant moi, se dirigeant lentement vers le pont de l'Elbe. — La nouvelle était cependant vraie, me dis-je. Je suivis le convoi, et j'arrivai jusqu'au milieu du pont, où une arche qu'on avait fait sauter, avait été remplacée par des madriers de bois. De chaque côté s'élevaient de hautes palissades. Je m'appuyai contre le parapet du pont, pour

n'être pas remarqué. Tout-à-coup il me sembla qu'une des palissades s'agitait çà et là, se baissant vers moi, et qu'il en sortait des paroles confuses. L'épaisseur des ténèbres de cette nuit orageuse ne me laissait rien distinguer; mais lorsque l'artillerie eut passé et qu'un silence profond remplaça le lugubre roulement des canons, lorsqu'un léger murmure se fit entendre auprès de moi, et qu'un des lourds madriers se souleva sous mes pas, un froid glacial se répandit dans mes veines, et dans l'horreur que j'éprouvais, je demeurai immobile et comme cloué à la place que j'occupais. Un vent froid s'éleva, et chassant les masses noires qui se déployaient au-dessus des montagnes, laissa briller quelques pâles rayons de la lune à travers les déchirures des nuages. J'aperçus alors, non loin de moi, la figure d'un vieillard de

haute taille, la tête couverte de longs cheveux blancs, qui rejoignaient une barbe grise. Il portait un manteau court et étroit, et son bras nu soutenait un long bâton blanc, qu'il étendait au-dessus du fleuve. Il me sembla que c'était lui qui murmurait et qui se plaignait ainsi. Au même moment, des armes brillèrent à l'extrémité du pont, et des pas mesurés se firent entendre. Un bataillon français traversa le pont dans le plus profond silence. Le vieillard commença alors une chanson plaintive, et tendit son bonnet comme pour quêter une aumône. — Voilà saint Pierre qui veut pêcher, dit un grenadier. Un des soldats, qui marchait dans le rang suivant, s'arrêta en disant : — Eh bien! moi, pécheur, je l'aiderai à pêcher! et il jeta une pièce de monnaie dans le bonnet du vieillard, qui le remercia par une sorte de

hurlement. Plusieurs officiers et plusieurs soldats lui jetèrent en silence leur aumône, et chaque fois il les salua par ce hurlement singulier. Enfin, un officier, que je reconnus pour le comte Lobau, accourut si près du vieux mendiant que je craignis de le voir fouler aux pieds du coursier écumant du général. Le comte Lobau se tourna vivement vers un adjudant, et lui demanda d'une voix brusque, en raffermissant sur sa tête son chapeau vacillant : Qui est cet homme? Les cavaliers qui le suivaient s'arrêtèrent subitement, et un vieux sapeur barbu qui marchait hors des rangs, sa hache sur l'épaule, répondit d'un air insouciant : — C'est un pauvre maniaque bien connu ici; on l'appelle saint Pierre le pêcheur.

Le convoi continua de défiler, non pas joyeusement et au milieu des saillies grivoises que faisaient entendre les

soldats français dans leurs marches, mais dans un sombre découragement. Dès que le dernier bruit des pas s'éteignit, dès que le dernier éclat des armes se fut effacé dans l'ombre, le vieillard se tourna lentement, et leva son bâton avec dignité, comme s'il eût voulu commander aux flots agités du fleuve, qui murmuraient d'une voix toujours plus puissante. Je crus de nouveau entendre parler près de moi.

— Michaël Popowicz! Michaël Popowicz... ne vois-tu pas le fanal? criait-on d'en bas en langue russe.

Le vieillard murmura quelques paroles, il semblait prier; tout à coup il s'écria à haute voix : Agafia! et au même moment, son visage fut éclairé d'une clarté soudaine qui s'élevait au-delà de l'Elbe. De hautes colonnes de flammes montaient en tourbillons vers la cime des monts de Misnie, et leur

éclat se reflétait en longues lignes flamboyantes dans les eaux agitées du fleuve. Bientôt le bruit de l'eau qui frappe l'eau se fit entendre sous l'arche; il devint de plus en plus distinct, et une figure incertaine saillit et grimpa avec peine le long d'un pilier, puis elle s'élança avec une agilité merveilleuse par-dessus le parapet. — Agafia! s'écria encore une fois le vieillard! — Jeune fille! au nom du ciel! Dorothée, quoi!... m'écriai-je à mon tour; mais au même moment, je me sentis étreint et entraîné avec force.

— Pour l'amour de Jésus, garde le silence, cher Anselme, ou tu es mort! murmura la petite, qui se tenait devant moi, tremblante et grelottant de froid. Ses longs cheveux noirs d'où l'onde ruisselait, pendaient sur son cou, et ses vêtemens mouillés étaient étroitement plaqués autour de sa taille svelte et légère. Elle se laissa tomber, acca-

blée de fatigue, et dit à voix basse : Ah! il fait si froid là-bas...... ne dis rien, Anselme, sinon il nous faudrait mourir!

La clarté des feux frappait son visage, et je n'en pouvais douter, c'était bien Dorothée, la jolie villageoise qui, après avoir vu périr son père, avait abandonné son hameau dévasté, pour venir se réfugier chez mon hôte. — Le malheur l'a frappée de stupidité, me disait souvent celui-ci; c'est dommage, car ce serait une bonne créature. En effet elle ne disait jamais que des choses confuses, et un sourire insignifiant était sans cesse placé sur ses lèvres. Chaque matin, elle m'apportait du café dans ma chambre, et j'avais souvent remarqué que sa taille, que son teint, que la douceur de sa peau, ne pouvaient appartenir à une paysanne. — Eh! mon cher monsieur Anselme, me disait mon hôte, Dorothée n'est pas

non plus une paysanne, c'est la fille d'un fermier et une fille de Saxe encore! — En voyant à mes pieds la petite, inondée, tremblante et presque inanimée, je me hâtai de me dépouiller de mon manteau et de l'en couvrir.

— Réchauffe-toi, ma chère Dorothée, lui dis-je à voix basse ; tu expirerais de froid! — Mais que faisais-tu dans ce fleuve glacé?

— Silence! répondit la petite, en écartant le collet du manteau qui était tombé sur son visage, et en ramenant avec son petit doigt, sur ses tempes, ses cheveux noirs que l'eau faisait dresser.

— Silence! Viens sur ce banc de pierre. Mon père parle avec saint André et ne nous entend pas.

Je l'entraînai vers le banc, saisi par cette scène merveilleuse, frappé de ravissement et de terreur. J'attirai vers moi la jeune fille ; elle s'assit sans façon

sur mes genoux, et passa ses bras autour de mon cou; je sentais l'eau froide et pénétrante dégoutter de sa chevelure sur mon sein et sur mon visage, mais en même temps, je sentais tout mon sang bouillonner d'ardeur et de désir.

— Anselme, murmurait la petite, tu es bon et plein de douceur. Quand tu chantes, ta voix va à mon âme, et tes regards sont bien tendres! Tu ne me trahiras pas, et qui t'apporterait ton café le matin?—Écoute! Bientôt, quand vous serez tous affamés, quand personne ne voudra plus te nourrir, je viendrai toute seule, la nuit, auprès de toi, pour que tout le monde l'ignore, et je te cuirai dans ton âtre de belles piroges, bien blanches et bien tendres. — J'ai de la fine fleur de farine cachée dans ma chambre.—Et nous mangerons des gâteaux de noces, de beaux gâteaux dorés!

La jeune fille se mit à rire; puis elle pleura amèrement : Ah! comme à Moscou! dit-elle.— O! mon Alexis, mon Alexis!... Nage doucement; viens à moi sur les flots, ta fiancée fidèle t'y attend.... Que nous serons heureux, balancés ensemble!.... Tu me réchaufferas par tes baisers....

Elle abaissa sa petite tête, et ses gémissemens diminuèrent graduellement; elle respira à plus longs traits et sembla se bercer dans ses soupirs. Je regardai le vieillard; il comptait avec son bâton les feux qui apparaissaient sur les montagnes, et qui se multipliaient sans cesse davantage.

— Neuf, dix... encore... Allons, courage... Hâtez-vous, mes amis, ils approchent.... n'entendez-vous pas leurs chevaux ?... Ah! ce sont eux.

Pendant que le vieillard parlait ainsi, les montagnes s'éclairaient de plus en

plus, et les fanaux qu'on y avait allumés formaient un horizon de lumière.

— Au secours, saint André! au secours! murmura la petite dans son assoupissement; puis elle se releva convulsivement, et me serrant fortement avec son bras gauche, elle me dit à l'oreille : Anselme, j'aime mieux te tuer! — et je vis un couteau briller dans sa main droite.

— Malheureuse! m'écriai-je en reculant avec effroi.

— Non, je ne puis, dit-elle; mais maintenant tu es perdu.

— Agafia! lui cria le vieillard, avec qui parles-tu? Veux-tu donc nous faire fusiller? Avant que j'eusse tourné la tête, il se trouva près de moi, et levant à deux mains son bâton, il le laissa tomber si vigoureusement, qu'il m'eût infailliblement brisé le crâne, si Agafia ne se fût jetée sur lui, et ne l'eût tiré en

arrière. Le bâton vola en éclats sur le pavé, et le vieillard tomba sur ses genoux.

— Allons! allons! cria-t-on de toutes parts en français. Je n'eus que le temps de me jeter de côté, pour n'être pas broyé sous les roues des canons et des caissons qui arrivaient au grand trot des chevaux. C'était le corps d'armée du général Lobau qui avait été forcé de se replier. Les Français avaient trouvé tous les passages des montagnes gardés par les Russes. On disait dans Dresden que les Russes avaient été informés de la marche du comte Lobau, au moyen de fanaux placés de distance en distance par les soins des espions qu'ils avaient dans la ville.

Le lendemain, Dorothée ne m'apporta pas mon café. Mon hôte, pâle de terreur, vint me trouver, et m'annonça qu'il avait vu la jeune fille et le vieux

mendiant sortir de la maison du maréchal Gouvion Saint-Cyr, escortés par une garde nombreuse. On les avait conduits au-delà du pont de l'Elbe....

Anselme se tut et retomba dans ses rêveries profondes. Il résista à toutes nos instances, et refusa toujours de nous en apprendre davantage.

On sait comment finit le siége de Dresden. Le comte Lobau partagea le sort du maréchal Saint-Cyr. Il fut envoyé prisonnier en Hongrie, d'où il ne revint qu'en 1814.

FIN DU HUITIÈME VOLUME.

TABLE

DU

CINQUIÈME VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

